This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

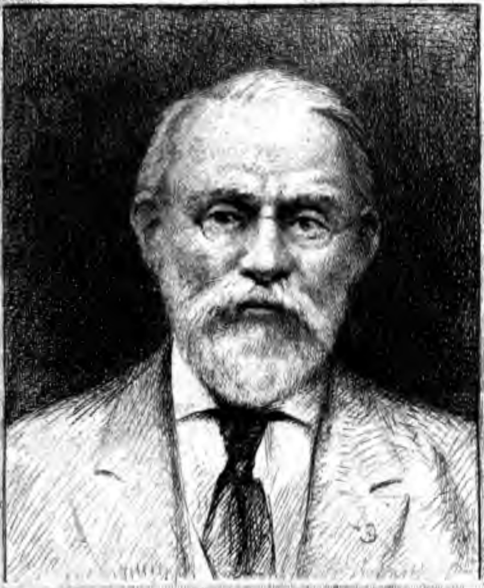
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
161
.T8
174
V.3

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Jun 1747.

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvier 170
& se vendent 15 s. le mois en blan
& brochés 16 s.

1-31-36
31426

Années.

1701.	9.	vol.	1725.	12.
1702.	12.	v.	1726.	13.
1703.	12.	v.	1727.	12.
1704.	12.	v.	1728.	12.
1705.	12.	v.	1729.	12.
1706.	12.	v.	1730.	12.
1707.	12.	v.	1731.	12.
1708.	12.	v.	1732.	12.
1709.	12.	v.	1733.	12.
1710.	12.	v.	1734.	12.
1711.	12.	v.	1735.	14.
1712.	12.	v.	1736.	15.
1713.	12.	v.	1737.	13.
1714.	12.	v.	1738.	13.
1715.	12.	v.	1739.	14.
1716.	12.	v.	1740.	13.
1717.	12.	v.	1741.	12.
1718.	12.	v.	1742.	12.
1719.	12.	v.	1743.	12.
1720.	5.	v.	1744.	12.
1721.	12.	v.	1745.	12.
1722.	12.	v.	1746.	15.
1723.	12.	v.	1747.	7.
1724.	12.	v.		

Printed in France

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1747.

ARTICLE LXIII.

Abrégé de l'Histoire des Insectes pour servir de suite à l'histoire naturelle des Abeilles, avec des figures en taille douce, 2 volumes in-12, à Paris chez les freres Guerin, ruë S. Jacques, vis-à-vis des Mathurins, à Saint Thomas d'Aquin 1747.

IL n'est point étonnant que le goût pour l'Histoire naturelle soit devenu si général, il devroit le paroître beaucoup qu'elle eut été si négligée pendant un si

grand nombre de siécles. Elle
fournit, dans les plus vils anima
mêmes, des instructions importa
tes ; car ce n'est pas tant pour le
conservation, que le Créateur y
placé tant de merveilles, que po
nous donner des leçons sur ce qu
nous devons faire. Ne renvoie-t-
pas lui-même le paresseux à l
fourmi ? De quelle utilité ne son
point les vegétaux, & aurions
nous besoin de Medecins, si nou
en connoissions bien toutes les pro
prietés ?

Mais très-peu de personnes so
capables d'approfondir tous le
mysteres de la Nature, & le pl
grand nombre n'est nullemen
à portée de consulter les ouvrag
des grands Maîtres, qui ont per
les tenebres, dont ils sont envelo
pés. » L'ordre, les classes, les gen
» res, les especes, dans lesque
» M. de Reaumur a distribué
» nombreuse famille des insecte
» les caracteres specifiques, qu
» nous a indiqués pour les conno

» tre & les diſtinguer, ſont certai-
» nement la partie de ſon Hiſtoire,
» qui marque le mieux ſa profonde
» pénétration & ſa grande capacité,
» mais ce n'eſt pas ce qui plaît da-
» vantage au plus grand nombre
» des Lecteurs, » ni même ce qu'ils y doivent chercher. Ces recherches, ces experiences, les voyes par leſquelles on eſt parvenu à la connoiſſance des faits, ſont ſans doute ce qui peut ſatisfaire davantage quiconque veut étudier à fond la matiere; mais cela n'intereſſe que médiocrement ceux, qui ne veulent que profiter des découvertes des Sçavans, & cueillir, comme les Abeilles, le ſuc des fleurs, ſans avoir eu la peine de les cultiver.

C'eſt pour ces derniers, qui ſont le plus grand nombre des Lecteurs, & qui par conſequent contribuent le plus au débit d'un Livre, que M. Bazin, lequel a dû être content de l'accueil, que les ſçavans, comme les ignorans, ont fait à ſon *Hiſtoire naturelle des Abeilles*,

s'est proposé de mettre, pour ainsi-dire, sous les yeux les moins clairvoyans les merveilles, que la nature opere dans les insectes, & dont la plûpart ont été inconnues aux Anciens. On peut d'autant plus sûrement compter sur ce qu'il nous en dira, qu'il nous promet de ne rien avancer que de certain, & dont il n'ait verifié lui-même une bonne partie. D'ailleurs, la réputation de M. de Reaumur, dont il tire les faits, répondra suffisamment de la fidelité de ses récits.

Dans un dialogue préliminaire entre les deux interlocuteurs de l'Histoire naturelle des Abeilles, Eugene, après avoir dit à Clarice, qu'un esprit, comme le sien, orné par la lecture, éclairé par la conversation des Sçavans, conduit par un jugement droit, enrichi par la connoissance du monde, prévenu sur les merveilles de la nature, est toujours en bonne compagnie avec lui-même, ajoute : « Vous me disiez » ces jours passés que je vous ai ou-

» vert les yeux ſur la nature. Ces » campagnes, autrefois deſertes, » ces arbres muets ; ces objets, qui » n'arrêtoient point votre vûe, ſe » font entendre aujourd'hui, vous » parlent & vous diſent mille cho- » ſes nouvelles... Ne vous ſurpris- » je pas encore hier au pied d'un » chêne, où vous m'avouâtes que » vous aviez déja découvert un » bon nombre de ces quatre cent » & tant de différentes eſpéces d'in- » ſectes qui habitent ſur cet arbre, » & vivent à ſes dépens » ? Clarice lui dit enſuite qu'elle a fait d'une jeune veuve, nommée Hortenſe, qui eſt venu lui faire compagnie dans ſa ſolitude, une proſélyte de l'Hiſtoire naturelle, & elle ſe trouve effectivement en tiers dans tous les Entretiens, dont nous allons rendre compte.

I. Entretien. *Des Abeilles maçonnes.* Eugene ayant déclaré qu'il alloit commencer l'Hiſtoire des Inſectes, & Hortenſe le priant de ne *point parler* de certains, animaux

qui font horreur, & dont le nom ſeul eſt ſi dégoutant, qu'elle ne les entend jamais nommer, que le cœur ne lui ſouleve, il en prend occaſion de dire de fort bonnes choſes ſur ce préjugé de l'enfance. Il obſerve ſurtout que le ſoin de donner une bonne éducation aux enfans, & l'intérêt même de leur ſanté, exigent que les Meres veillent avec attention à ce qu'on ne leur imprime point ces craintes frivoles & puériles, parce qu'il eſt toujours ridicule de craindre & de haïr ce qui n'eſt ni odieux ni nuiſible, & parce que les émotions de la peur ſont extrêmement fatales à la ſanté, ſur tout dans les jeunes perſonnes du ſexe. La liberté du dialogue fournit de tems en tems à M. Bazin de pareils ſujets d'une bonne morale, qu'il ne manque jamais, & qu'il aſſaiſonne de tout l'agrément, dont elle eſt ſuſceptible.

Il entre enſuite en matiere d'une façon un peu capable d'étonner ſa nouvelle interlocutrice. « Je ne

» doute pas, dit-il, qu'Hortense,
» qui se croit dans un désert...
» qui ne voit d'objets vivans après
» nous, que quelques bœufs, qui
» paissent dans la prairie, & des
» moutons, qui pendent au sommet
» de ces montagnes ... ne voye
» bientôt avec surprise qu'elle ha-
» bite au milieu d'une infinité de
» nations différentes, dont les unes
» campent à la maniere des Tar-
» tares, les autres demeurent dans
» des villes, d'autres dans des
» bourgs ou villages, d'autres dans
» des maisons dispersées & solitai-
» res. Je lui ferai voir parmi ces
» nations des arts semblables aux
» nôtres, des Maçons à l'attelier,
» des Tapissiers ornant leurs de-
» meures de satin cramoisi, des
» Menuisiers, des Cardeurs, & jus-
» qu'à des papeteries, &c.

Il s'agit ici des Abeilles sauvages, dont il y a plusieurs espéces. Les unes vivent en société, d'autres *passent une* vie solitaire. On *entend par* celles-ci toutes celles,

qui ſont leurs nids ſéparément, & ne s'aident point mutuellement dans leur travail. On en compte encore de différentes eſpéces, & l'Auteur commence par les Abeilles maçonnes. Leur premier ſoin eſt d'éviter de s'établir du côté du Nord, rarement même en voit-on au Levant & au Couchant. La face d'un bâtiment de campagne, qui eſt au plein midi, eſt preſque toujours chargée de leurs nids. Ils ne l'embelliſſent pas; on les prendroit même au premier coup d'œil pour des boſſes, que les Tailleurs de pierres ont négligé d'applanir; mais les yeux connoiſſeurs y découvrent de véritables merveilles. Jamais ces nids ne ſont appliqués ſur le crépi d'un mur, mais ſur les pierres les plus dures; il faut des inſtrumens de fer pour les en détacher. Eugene, qui n'exige point qu'on l'en croye ſur ſa parole, en détache un pour en faire voir l'art, les irrégularités apparentes, & les raiſons de ces irrégularités; car la nature, & ceux

qui suivent exactement ses loix, ne font rien sans raison, il n'y a que l'animal raisonnable, qui ne pourroit pas toujours rendre raison de ce qu'il fait.

Qui croiroit que des maisons si solides & si commodes ne sont point pour celles, qui se donnent tant de peine à les construire? Elles n'y logent cependant jamais. Cela leur est commun avec tous les Animaux, à qui la nature a donné des aîles.

Sic vos non vobis ædificatis aves.

mais ce qui est particulier à ces Insectes, c'est qu'ils ne vivent qu'autant de tems qu'il leur faut pour la propagation de leur espéce, & qu'ils ne sont occupés que du soin de leurs Petits, sans presque jouir de la vie; si ce n'est pas en jouir assez, que de la passer à travailler pour ce qu'on aime. Les cellules, dont les nids sont composés, & dont le nombre est toujours égal à celui des œufs que la Mere doit pon-

dre, ſont habitées pendant dix à onze mois par les Vers, qui ſortent de ces œufs, enſuite par des Nymphes. Dès que ces Nymphes ſont devenues Abeilles, elles délogent & vont tout de ſuite travailler à faire de nouveaux nids, ou à nétoyer & accommoder ceux, qu'elles trouvent tout faits, & qui ont préciſément le nombre de cellules, dont elles ont beſoin. Un nid ne peut cependant ſervir plus de deux ou trois fois, & Eugene en ſoupçonne la raiſon : c'eſt qu'à chaque ponte qu'on y fait, il y faut ajouter un enduit qui épaiſſit le mur, & rétrécit les cellules. Or quand cela a été fait deux fois, les cellules n'ont plus la capacité néceſſaire pour loger commodément le Ver & la Nymphe, & les parois trop épais empêcheroient qu'ils n'y fuſſent ſuffiſamment échauffés par les rayons du ſoleil.

Nous ne parviendrons apparemment jamais à faire un mortier, *qui ait*, du moins d'abord, toute

la force de celui des Abeilles maçonnes. Non-ſeulement elles connoiſſent la terre, dont elles doivent ſe ſervir ; elles choiſiſſent encore grain à grain le ſable plus ou moins fin, qu'il faut y mêler, & pour détremper tout cela elles tirent de leur eſtomach une liqueur viſqueuſe, qui en fait un ciment, auquel nous n'avons point encore trouvé le ſécret de rien faire de comparable. Eugene ſe flatte néanmoins qu'on pourroit y arriver en eſſayant différentes eſpeces de colle, & donner même au mortier, en le laiſſant ſecher, la dureté des Pierres & du marbre. Le beau ſecret, ſi avec de la terre & du Sable, par le moyen d'une colle, on pouvoit faire des pierres de la longueur & de l'épaiſſeur qu'on voudroit. Tout un bâtiment ſe jetteroit ainſi en moule avec bien peu de frais & d'embarras. Mais pourquoi ne le trouveroit-on point ? Eugene n'en deſeſpere pas.

II. Entretien. C'est
mois d'Avril, jusqu'à la fir
que ces Mouches maçor
occupées à faire leurs 1
tems passé, on ne les v
Rien n'est plus curieux q
considérer à leurs attelier
auprès d'un de ces attelier
entretien se passe. Eugene
voir complimenté Claric
tense de la curiosité, qu
duites, ajoute ; » cette
» tion est plus utile qu'o
» se, pourvû qu'on n'y p
» une vuë imbecille, co
» quantité de gens. Les
» des ouvriers, princi
» celles des Arts mécl
» sont des écoles, mêm
» Sçavants. Elles ne s
» assés recommandées
» nesse, elles devroient
» partie des bonnes é
» Qui sçauroit bien, &
» prendroit la Mécaniqu
» les Arts, & les raison
» procedés, pourroit se

entretien , où il n'y a pas
ge,qui ne contienne quelque
ation curieuse, enrichie de
ons sensées. Eugene, après
dit qu'en racontant les mer-
, que nous présentent les
s, à des personnes peu ins-
, il en a ordinairement été
par la plus parfaite incrédu-
pendant que ces mêmes per-
s alloient du même pas in-
ger quelque faiseur d'horos-
trembloient au recit d'une
re de Sorciers, ou consul-
leurs Almanachs, pour con-
les changemens du tems,
que que c'est une punition
ée à l'ignorance, d'avoir un
ant naturel à croire le faux,
rejetter le vray. Combien
ns, continuë-t'il, croyent les
s de sang, les pierres de fou-
qui refuseront de croire que

les unes ne sont que des excrémens de Papillons, & les autres, des mineraux?

Les mâles de ces Abeilles n'ont d'autre soin que de les feconder, & ne songent qu'à mener une vie oisive & vagabonde. Tout le merveilleux est sur le compte des femelles. Il faut voir sur-tout l'article des provisions, que ces tendres Meres préparent d'avance pour les enfants, qu'elles doivent mettre au monde; la maniere, dont ces vers se nourissent dans leurs cellules, & la coque de soye, qu'ils se fabriquent, lorsqu'ils se sentent sur le point de devenir nymphes. Nos meilleures étofes de Lyon & de Tours n'ont point la finesse, la force & le lustre de celles-ci. Les nymphes changées en Abeilles percent avec leurs dents ce mur si bien cimenté, qui les renferme; mais il s'en faut bien que tous les vers parviennent jusqu'à cet état de liberté. Dans un nid si bien fermé, il sont souvent la proye d'un ennemi re-

doutable, qu'on y avoit introduit dans le tems que la Mere faisoit ses provisions pour les nourrir. Cet article est fort curieux.

III. Entretien. *Autres Abeilles maçonnes.* Il y a d'autres Abeilles maçonnes de plusieurs especes, & dont le travail n'est pas moins admirable que celui des premieres. Il y a aussi des Guêpes maçonnes du genre des *Ichneumons*, qui sont carnacieres, & font parmi ces insectes le métier des oiseaux de proye. Qui croiroit pourtant qu'elles sont obligées, comme les plus foibles Abeilles, de prendre contre les Ichneumons des précautions infinies pour ne pas voir périr leurs Petits dans le berceau, & que la superiorité de leurs forces ne les garantit pas toujours de ce malheur?

IV. Entretien. *Des Abeilles Tapissieres.* Eugene, qui dans ses recherches a beaucoup plus en vuë l'utilité que la curiosité, prétend *& prouve* très bien que l'on tire

plus d'avantage de l'étude des insectes, que de celle des vieilles inscriptions, des Médailles antiques, des anciens diplomes, des vieux manuscrits, dont souvent tout le fruit se borne à fixer le regne d'un Archonte, à réformer la date d'une Olympiade, à donner aux Sçavants des Enigmes à déchifrer, à marquer le sens d'un mot Grec ou Latin mal interpreté, ou à nous apprendre la fondation d'un Monastere, qui ne subsiste plus. Comme il parloit à des Femmes, il n'avoit pas à craindre d'en être contrarié. Elles ne sçavoient pas même aussi bien que lui combien toutes ces choses peuvent répandre de lumieres sur l'Histoire ; mais il paroît qu'il se croit assés fort pour soutenir sa thèse contre les plus habiles successeurs des Mabillons & des Baluses. En effet, si l'on n'a égard qu'à l'utilité publique, ces monumens si révérés de ceux, qui les ont découverts avec tant de peine, peuvent *ils* entrer en comparaison avec la

Cochenille, qui nous dédommage, dit-il, si elle ne fait plus, de cette belle couleur de pourpre des anciens, si long-tems regrettée ; avec le kermès, que donne un autre insecte ; avec la Fourmi des Indes, qui prépare la Laque ; avec la Cantharide & le Cloporte si utiles dans la Medecine ; avec la soye, la cire, le miel &c. ? Au reste il faudroit transcrire tout cet entretien, pour faire bien connoître l'industrie, la prévoyance & l'intelligence des Abeilles Tapissieres. Leurs nids sont une de ces merveilles de la nature, qu'on ne sçauroit trop étudier & qu'il n'est pas honorable à l'homme d'avoir si long-temps ignorées.

V. Entretien. *Des Abeilles coupeuses de Feuilles.* Cette mouche n'est pas moins admirable dans la structure de son nid, que les précédentes. Ce sont des rouleaux de feuilles emboëtés les uns dans les autres, & dont chacun forme un alveole couvert avec des feuilles

parfaitement rondes, comme l'ouverture, qu'elles doivent boucher, & de la même mesure fort juste. L'Abeille a cette mesure dans la tête, coupe ses feuilles aussi parfaitement rondes & aussi vîte, que nous pourrions faire avec le compas. Chaque rouleau contient le nombre d'alveoles, que la Mere Abeille a d'œufs à pondre. La nécessité de les emboëter l'un dans l'autre pour leur sûreté reciproque, oblige la Mere à enfoncer un peu le couvercle des Alveoles, afin de les y insérer par leur partie un peu conique, sans rien déranger: ainsi ce qu'on prendroit d'abord pour un défaut, est un trait de perfection & de prévoyance de la part de l'ouvriere.

VI. Entretien. *Nids de membrannes soyeuses.* La Mouche qui les fabrique, est presque la seule, qui choisit l'aspect du Nord & les lieux ombragés. Les Alveoles sont formées d'une membrane soyeuse, qui ne ressemble à aucune de nos

faire un tiſſu en les croi-
e la dégorge comme une
elle l'étend enſuite en la-
membranes preſque auſſi-
les bouteilles de Savon,
enfants font avec un cha-
& pour leur donner la
ceſſaire à l'uſage, qu'elle
aire, elle les double, les
i peut-être les quadruple,
int ſi bien, qu'il faut y
de fort près pour s'aperce-
ce n'eſt par une ſeule mem-
es alveoles ne ſont point
ur les autres, mais un peu
, afin que chaque nou-
eille puiſſe ſortir ſans in-

VII. Entretien. *Des Abeilles menuisieres ou percebois.* Cette Abeille, solitaire comme les précédentes, ne travaille qu'en bois, mais elle a soin d'en choisir, qui soit vieux, & qui tende à la pourriture, comme des échalats qui ont servis de montans de treilles, des poutres qui commencent à se carier. Pour y construire ses nids, elle les creuse en flutte assez profondément pour y faire dix ou douze étages, autant qu'elle y veut loger d'œufs; car chaque étage n'a qu'un alvéole. A voir les matériaux qu'elle y employe, on croiroit qu'ils sont construits avec plus de peine & de constance que d'adresse, cependant en les examinant de près, on y remarque beaucoup d'industrie & d'intelligence. Mais c'est ce qu'un Extrait ne sçauroit mettre sous les yeux du Lecteur. Nous observerons seulement que le couvercle du premier alvéole sert de plancher au second, & ainsi des autres, & que ces planchers sont faits de la

sçiûre de bois, que l'Abeille a fait tomber en creusant la piéce, & dont elle fait un mastic, en le détrempant avec une liqueur visqueuse qu'elle tire de son éstomach.

VIII. Entretien. *Des Abeilles cardeuses*. C'est une espéce de Bourdons, qui n'aime pas à vivre en solitude; leur société ne mérite pourtant pas le nom de ville ou de république, mais celui de famille, ou tout au plus de village. Leur art est de sçavoir carder & écharpir la mousse, comme nous faisons la laine & le coton, & c'est pour en faire la couverture de leurs maisons. Quelque grandes que soient ces maisons, on a de la peine à les trouver, parce qu'elles sont cachées dans les prairies, & dans les champs de sainfoin & de luzerne, & il n'y a gueres que les faucheurs, qui puissent les découvrir. L'approche de l'hyver fait mourir tous les mâles & toutes les ouvrieres qui n'ont point de sexe, car ces Frelons ont cela de commun avec les Abeilles

qui font la cire & le miel. Vers la Touſſaint il ne reſte de la famille que les femelles fécondées, qui ſe diſperſent, & vont chacune de leur côté chercher une retraite à l'abri du froid dans des creux de murs, ou dans des trous qu'elles font en terre. Elles y paſſent la mauvaiſe ſaiſon dans un jeûne abſolu, & dans une inaction parfaite.

Le printems de retour leur rend le mouvement, mais elles demeurent ſéparées les unes des autres, comme ſi elles n'étoient pas filles d'une même mere : elles ſentent que le tems de leur ponte approche, & elles ne ſont plus occupées qu'à faire leurs nids, & à préparer les proviſions pour leurs enfans futurs. Comme elles ne font pas toute leur ponte en même tems, les premieres ouvrieres qui naiſſent, & qui ne ſont point, comme les Abeilles maçonnes, fort long-tems dans l'état de Ver & de Nymphe, ſoulagent leur Mere pour les travaux que demandent les pontes ſuivantes. Au

reste cette nation frelonne est fort douce. On peut approcher d'assez près les travailleuses pour les observer, sans craindre leurs aiguillons, qui sont cependant plus perçans que ceux des autres Abeilles, ni leur venin, qui est aussi le plus vif, le plus abondant & le plus pénétrant.

La maniere de prépare la mousse, dont leurs nids sont couverts ; l'espéce de cire, dont elle est enduite, & qui suffit pour mettre les alvéoles à l'abri des injures du tems ; la fabriqne intérieure & extérieure de ces maisons ; la fécondité des Meres, & le peu de tems qu'il leur faut pour se voir à la tête d'une nombreuse famille ; l'union qui y regne, même entre les femelles, sans cette jalousie, dont nous avons parlé au sujet des premieres Abeilles ; les confitures ou liqueurs sucrées, dont les alvéoles sont toujours bien fournis, qu'on trouve enfermés dans des pots de cire, & dont les Faucheurs, qui les

découvrent, ne manquent point de se régaler; plusieurs autres curiosités semblables, que nous ne pouvons qu'indiquer, donnent véritablement une idée fort avantageuse de ces Frelons, & font regretter que des animaux d'un si beau naturel, & qui ne font de mal à personne, ayent des ennemis, qui les empêchent de multiplier.

Parmi ceux qui leur font une plus cruelle guerre, Eugene met les Fourmis, dont il se propose de nous donner dans la suite une idée bien différente de celle, que nous en avons eûe jusqu'ici sur la foi des Anciens, qui n'avoient point sur leur vie d'aussi bons mémoires que lui. Il ne prétend rien de moins que de prouver que la Fourmi n'est plus cet animal sage, qui

traversant les guérets
Grossit ses magasins des trésors de Cerès,

mais un parasite, qui passe l'hyver à dormir, & l'été à courir les bon-

des tables, & souvent à chasser le maître de la maison, lorsqu'il n'a pas la complaisance de lui laisser piller son bien.

ARTICLE LXIV.

PANEGYRIQUES DES Saints, par M. Ballet, Curé de Gif, Tom. I. Tom. II. & un Tome de Prônes. A Paris, chez Prault Pere, Quay de Gêvres, au Paradis. 1746. Avec Approbation & Privilege du Roy.

PLus un Prédicateur a de réputation, plus il risque quand il fait imprimer ses Sermons. M. *Ballet* a prêché ses Panégyriques dans Paris avec succès : il ne le regarde pas comme un garand assuré de tous les suffrages, mais plus il s'exprime avec modestie sur ses talens, plus il fait entendre qu'il n'a pas d'intérêt à prendre le parti de l'éloquence ; plus on s'intéresse pour la sienne. Peut-être que certains Lec-

teurs ne lui applaudiront pas : il n'épargne point l'erreur, & il compte que l'erreur ne l'épargnera pas. Au reste il ne craint point les critiques, il ne cherche qu'à édifier & à instruire; il a dessein de ne plus prêcher : il ne veut pas que les Fidéles y perdent : il se désaisit de son bien, pour leur en faire présent. Ce seroit être doublement ingrat de lui refuser les justes éloges qu'il mérite.

L'Epitre Dédicatoire convient à l'Ouvrage, & ne pouvoit être mieux adressée. L'éloge d'une Reine qui, placée sur le plus beau Trône du monde, n'est occupée que de sa sanctification, paroît avec décence à la tête des Panégyriques des Saints. On y trace le tableau de leurs vertus, & l'on croit y voir le portrait de la Reine.

La Préface nous expose le but que s'est proposé l'Eglise dans tous les siécles, en rappellant à ses enfans les vertus des Saints, c'est de nous exciter à marcher sur leurs

traces dans la carriere de la sainteté. Il ne faudroit pas louer les Saints, dit un grand Orateur, s'il ne falloit pas les imiter.

Au reste les Héros Chrétiens dont on fait ici l'éloge, ont tout ce qu'il faut, dit M. *Ballet*, pour être loués dans l'assemblée des Fidéles ; ce sont des Saints, & des Saints reconnus par l'Eglise Romaine : deux qualités, dit notre Auteur, qui doivent être le fondement de nos louanges. Celles que l'on donne avant la mort sont toujours suspectes, dangereuses, équivoques : *ante mortem ne laudes hominem.*

Tel est l'embarras des Orateurs profanes, quand ils prononcent des discours à la louange de ces hommes que de grands talens, de grandes vertus politiques ont illustrés, mais que de plus grands vices encore ont déshonorés. L'Orateur Chrétien est en sûreté, quand il loue Dieu dans ses Saints, & quand il ne reléve leurs vertus que pour

relever la grace qui les a fait pratiquer : *Laudator securus est*. Il ne craint point de publier dans la chaire de vérité les actions les plus héroïques, quand il montre toujours son héros dans les mains de Dieu qui agit en lui, & qui triomphe avec lui. Il ne loue que ceux dont les travaux sont couronnés, *quorum certa victoria*.

C'est encore l'Eglise qui garantit la gloire de ceux dont nous faisons l'éloge : ce n'est qu'après qu'elle a parlé, qu'elle a permis leur culte, qu'elle a canonisé leurs vertus, qu'on en prononce le panegyrique à la face des autels. Alors l'Orateur loue avec confiance, il est, pour ainsi dire, l'organe de l'Esprit Saint & l'interpréte de la Grace.

Notre Auteur s'éleve ici avec raison contre ces Chrétiens fastidieux, qui voudroient qu'on ne fît jamais de Panégyriques. Il semble que la mémoire des Héros de notre Religion ne les intéresse point, & que leurs vertus ne tirent point

à conséquence pour eux. Parce qu'un Prédicateur aura donné trop d'essor à son imagination, ils se récrient sur ces paralleles qu'on fait quelquefois des Saints avec Jesus-Christ ; sur ces comparaisons où le Saint du jour est toujours au-dessus des autres. Ce n'est point à nous, disent-ils, à régler le rang des Saints, à leur fournir des couronnes, ni à jetter des fleurs sur leur tombeau ; il en est qui portent l'audace jusqu'à nous reprocher que nous souillons la chaire de vérité par de pieux mensonges, & par des traditions imaginaires.

M. *Ballet* réveille ici la vivacité de son zéle, venge la gloire de la Religion, l'honneur de l'Eglise & la sainteté du Ministere sacré ; il reléve avec force les mauvaises plaisanteries de *Bayle* sur les *Stigmates* de S. François, & lance tous les traits de son indignation sur le *Dictionnaire critique* de cet Auteur. Nous ne croyons pas que le portrait qu'il en fait donne envie de

le lire : il en fait moins de cas que des légendes les plus décriées, & il est étonné que des Catholiques ayent prodigué tant de louanges à un Ouvrage qui en mérite si peu. Nous applaudissons à son zéle, mais il y a quelque chose à redire à la qualité de *sçavant Critique* qu'il donne à M. *Baillet*. Ce fécond Ecrivain sçavoit beaucoup, mais il ne critiquoit pas toujours bien.

Notre Auteur ne dit qu'un mot du style & des ornemens qui doivent entrer dans la composition des Panegyriques : il connoît tout ce qui doit faire la beauté de ces sortes de discours, mais il parle trop modestement des siens. On y trouve de fort beaux morceaux, un style noble, sans affectation ; une expression travaillée sans l'être trop ; une morale saine, & un zéle toujours vraiment Apostolique ; on y saisit le caractere du Saint, & on le peint toujours avec les couleurs & les nuances qui lui conviennent. Les divisions sont justes, les preu-

ves sont soutenues d'érudition, & toujours appuyées de l'autorité de l'Eglise : en un mot, c'est un goût d'éloquence, sinon telle que certains beaux-esprits la voudroient, au moins telle qu'on la peut vouloir, quand on veut que la Religion & la raison y dominent. Ce que nous aurions souhaité de moins dans ces discours, c'est le retour de certains mots hazardés, que nous ne croyons pas qui fassent fortune. Tel est celui de *méditateurs*. Nous l'avons rencontré deux ou trois fois ; plus un mot est remarquable, moins il doit reparoître. Nous en avons trouvé peu de cette nouvelle création, & l'Auteur ne paroît pas trop ami du *Néologisme*.

Le premier tome contient huit Panégyriques 1°. de Saint Augustin, 2°. de Saint Pierre, 3°. de Notre-Dame de la Mercy : 4°. de Saint Vincent de Paul : 5°. de S. François d'Assise. 6°. de Sainte Claire : 7°. de Saint François de

Paule : 8°. de S. Claude Archevêque de Bezançon. Nous allons en rapporter quelque traits, & l'on verra comment nôtre Auteur s'y prend pour faire un bon Panégyrique.

Il nous répréſente *Saint Auguſtin* comme *la conquête de la grace, & le défenſeur de la grace.* Le premier point eſt un tableau des égaremens de ce grand homme, & du triomphe de la grace. l'Auteur y eſt d'une orthodoxie à l'épreuve des critiques les plus rigides. Le ſecond point nous étale toutes les richeſſes de la ſcience *d'Auguſtin*. On y voit un Sçavant bel-eſprit, qui écrit pour ſe ſanctifier & pour ſanctifier les autres : un ſçavant ſoumis & profond qui pénetre tout, & à qui rien n'échappe : un Sçavant zelé & infatigable qui combat tous les ennemis de l'Egliſe, & les défait. Voici les réflexions de l'Orateur.

Ecrit-on aujourd'huy pour ſe ſanctifier, & ſanctifier les autres ?

Faciendi libros nullus finis est. Les libelles se multiplient tous les jours, passent de main en main, & se débitent à la faveur des ténébres. Quels coups certains écrivains ne portent-ils pas à la Religion ? A quoi tendent toutes ces subtilités de l'esprit ? *Vous le sçavez, Messieurs, à mettre en vogue le tribunal de la raison, à affoiblir celui de la révélation, & à secouer le joug de l'autorité de l'Eglise.*

Le morceau sur les Romans n'est pas moins excellent: il perdroit à être déplacé. Quels talens, s'écrie l'Orateur, que ceux qui servent à perdre les autres ! Ces Auteurs mourront, mais leurs ouvrages ne mourront point; leurs noms échapperont à la posterité : mais leurs anecdotes scandaleuses, leurs peintures séduisantes passeront d'âge en âge, & après avoir communiqué leur poison à notre siécle, le porteront encore dans les siécles suivants.

Les combats de Saint Augus-

tin contre les hérétiques de son tems, sont dépeints avec des coups d'expression redoublés. Il ne pouvoit souffrir, dit notre Auteur, *qu'ils parlassent de dechet, d'obscurcissement, de décadence, lorsqu'ils parloient de l'Eglise. Il regardoit ces expressions comme des Blasphêmes. Son antiquité, disoit-il, fait sa beauté. Cette longue suite de siécles la rend vénérable. Elle ne vieillit point, ou bien c'est une vieillesse couverte de lauriers qui lui donne toujours l'éclat de la jeunesse*, senecta ista juvenilis est. *Les années futures multiplieront ses conquêtes: elle sera aussi brillante à la fin des siécles, qu'à sa naissance*, semper virebit: *on peut l'attaquer, l'insulter*: pugnare potest; *mais on ne peut affoiblir son autorité, obscurcir sa gloire. Le Vaisseau de Pierre peut-être agité, mais il ne peut être submergé*, expugnari non potest.

On peut connoître par ces morceaux le stile & la doctrine du Prédicateur; on en jugera encore

nieux par la lecture du Panégy-
que de *Saint Vincent de Paul.*
l'apologie du Saint Fondateur, le
iomphe de son humilité, son at-
chement à l'Eglise dans des tems
ageux, critiques, délicats: tous
s trophées sont à leur place, &
xposés sans affectation : c'est ainsi
ue notre Auteur peint ces tems
angereux pour la foi, & prédits
ar S. Paul; *tempora periculosa.*

» Ce ne sont point les tems où
les hérésies sont accréditées, où
l'étendard de la revolte est levé,
où l'on ne rougit plus d'étaler
les dogmes les plus monstrueux,
le fanatisme le plus grossier.
Ces tems ne sont point si dange-
reux : la piété les déteste, la
raison les condamne, les puis-
sances les *répriment*; mais les
tems qui donnent naissance aux
hérésies fines, délicates; enve-
loppées; à ces hérésies qui pa-
roissent avec timidité, qui se
masquent & se retranchent; à ces
hérésies mêlées adroitement

» avec les plus grandes ve
» dont la nouveauté est c
» sous le voile de la vénérable
» tiquité, dont rien ne choq
» rien n'allarme la piété,
» tout semble porter à la sev
» à la perfection : ces tems
» dangereux pour la foi, *tem*
» *periculosa.*

La nouvelle hérésie n'est
moins bien représentée; On *la*
duit, dit l'Orateur, *sous le*
respectable de Saint Augustin,
la donne pour sa doctrine ; on
vit jamais un sistême plus hab
ment imaginé, plus artificieuse
enveloppé, plus magnifiquement
noncé, plus adroitement insi
Ses premiers Apôtres étoient de
hommes profonds & dissimulés
sçavent se replier, & s'accom
au tems. Leur Doctrine étoit un
tere qu'on ne découvroit pas
ment, & encore moins publi
ment. Le plan qu'ils avoient t
pour l'accréditer renfermoit les
tours de la Politique, les sub

tés de la scholastique, les expressions de la vérité, les apparences de la piété.

Le second tome comprend les Panégyriques 1°. de Ste Elizabeth Duchesse de Turinge, 2°. de S. Louis, 3°. de Saint Hilaire, 4°. de Saint Martin, avec des Sermons pour la Fête de Nôtre-Dame de Mont-Carmel; pour le Sacré Cœur de *Jesus*; pour une profession Religieuse, & pour l'ouverture d'un Jubilé.

Un Extrait détaillé de toutes ces piéces seroit ici superflu; on y retrouvera toujours le même Prédicateur : même goût, même justesse, même solidité; un peu plus d'imagination, plus de feu n'auroit rien gâté. Il nous a paru que le stile n'étoit pas assés varié : il se soutient toujours, il ne tombe jamais, mais il est un peu trop monotone; les mêmes tours, & les mêmes figures reviennent trop souvent.

Le troisiéme volume renferme des discours d'un autre genre; ce

sont des instructions familier
les dix preceptes de la Loi. I
teur a tellement arrangé ce
qu'il en a formé 52 Prônes
tous les Dimanches de l'anné
n'est ici que le premier vol
les autres le suivront bien-tôt

Nous sommes persuadés q
fideles, zélés pour leur Salu
peuvent manquer d'en tirer
coup de fruit. Rien n'est plu
pre à les instruire, & à nouri
piété. Ces Prônes ont pour
les principes de la Foi, & le
ximes de la morale Chréti
L'érudition & la piété de l'A
s'y font par tout sentir, il
souvent des points contesté
les Protestants: il fournit a
déles des armes pour défend
vérités de la Foi contre les
lités & les faux raisonnemer
Hérétiques. Il remonte à la
vénérable antiquité: il leur o
la tradition constante de l'E
il leur rapelle les oracles in
bles des Conciles, le langage

nime des Peres Grecs & Latins, & les convainc de variation & de nouveauté : deux reproches qu'on sera toujours en droit de leur faire. Les Prônes sur le *culte intérieur & extérieur* que l'on doit à Dieu, sur les *saintes images*, & sur les *Reliques des Saints* développent de grandes vérités que l'on ne connoît pas assés, & que l'on pratique encore moins.

Ce que l'Auteur met ici sur le compte des plus célébres Prédicateurs, est-il une loüange, ou une critique ? Je rends hommage, dit-il, au mérite & à l'éloquence de ces grands Orateurs Chrétiens, de ces hommes fameux qu'on s'empresse d'entendre dans les Villes : mais le peuple profite-t'il de ces piéces travaillées avec Art, & composées avec tant de délicatesse ? Y apprend-t'il ? Y découvre-t'il les verités de la Religion ? Notre Auteur répond lui-même avec justesse à sa question. Il faut qu'il y ait des *Pauls* à Athénes, des *Bour-*

daloues à Paris, des *Fléchiers* la Cour ; mais il faut aussi qu'il ait des Pasteurs vigilans & écla rés, qui expliquent la Loi du Se gneurs dans toute son étendue ils sont redevables de ces instru tions à ceux qui sont sous le conduite ; & un Prône bien fa vaut souvent mieux qu'un be Sermon. Nous exhortons no Auteur à donner le reste de s Prônes ; l'éloquence n'y perd rien, & la Religion y gagn ra.

RTICLE LXV.

SEMBLE'E PUBLIQUE l'Académie des Beaux Arts Lyon, du 7 Décembre 1746.

[. l'Abbé la Croix Directeur de l'Académie fit l'ouvertu- : cette assemblée, par un dis- s sur les avantages que les ices retirent d'une saine criti- , après lequel il a lû l'Extrait Mémoires du Semestre précé- t.

:ription d'un nouvel instrument ır servir aux arpentages, nivel- nents & autres operations de la ometrie pratique.

,es vûes de M. Borde, dans la struction de cet instrument, ont de remedier aux erreurs que la niere ordinaire d'arpenter ne roit éviter.

!s Terres sont paralleles à l'ho-

rison, ou lui sont incl
premier cas, les instru
guidé jusqu'à présent l
peuvent être suffisans
second, la mesure de
seroit d'autant plus
qu'elles s'éloigneroier
horisontale ou de niv
doit les mesurer. Les a
gnorent point l'insuffi
methode, mais n
moyen pour connoît
de la superficie de ni
crû sauver cette erreur
ser, en estimant moi
nant une moindre
terreins en pente; gui
dans cette estimation
rience des laboureurs
tionnent la quantité d
ont à semer à la pe
moins roide des terre
ges faits par cette mét
pouillés de toute préci

Il faut donc rédui
superficies à l'horison
la vraye mesure: c'es

obtiendra bien sûrement par l'usage du nouvel instrument, qui ne laissant d'autre soin que celui de le conduire le plus directement qu'il est possible, fait toutes les additions & soustractions, selon que l'exigent les terreins montans ou descendans, & présente à la derniere operation, ou à la derniere mesure, faite sur un côté de la superficie à mesurer, un état de toutes celles qui l'ont précédées. Les Nivellemens deviennent extrêmement aisés avec cet instrument, indépendamment de la mesure des superficies, ou plûtôt on ne sçauroit avoir la connoissance de l'une de ces choses, sans avoir en même tems celle de l'autre.

L'Auteur s'est proposé d'ailleurs de rendre les usages de cet instrument si simples, que tout particulier pourra sans peine, & en se promenant dans ses fonds, connoître leur situation, leur pente, & la mesure de leur superficie, conduire des eaux à leur destination, & faire

passer leurs canaux dans des bo
soûterrains, ou autres endroits tc
tueux & inaccessibles à la vue de
prise d'eau : il ne faut pas s'atter
dre que cet instrument présen
dans sa construction autant de sim
plicité que le compas ordinaire d
Arpenteurs. M. Borde ne s'e
point flatté d'un pareil avantage
mais il a tâché d'en approcher l
plus qu'il a été possible, relative
ment à son plus d'usage comparé
l'Ancien.

Observations & Recherches sur le Moulins par rapport à la Ville de Lyon.

M. l'Abbé de Valernod qui, dan
un Mémoire dont on a rendu
compte précédemment, faisoi
sentir les dangers des Moulins du
Rhône, la difficulté d'un Cana
sur lequel en débarassant la navi-
gation on pût les placer, & com-
bien peu l'on doit compter sur les
Moulins à vent, dans un païs su-
je

jet aux ouragans, présente aujourd'hui une nouvelle machine qui doit remédier aux différens inconveniens. Pour se conduire par principes, il est entré dans le détail des rouës differentes que l'on peut mettre en œuvre, celles dont l'axe est est horisontal & perpendiculaire au courant, celles dont l'essieu est horisontal & parallele au courant, & enfin celles dont l'arbre est vertical. Après avoir parcouru toutes les positions qu'on peut leur donner, il propose un bateau de 14 à 15 *pieds* de largeur, au lieu de 35 que peuvent avoir ceux que l'on employe ; ce bateau est partagé en trois parties, celle du milieu qui n'a point de fond sert à recevoir la roue dont les aîles débordent, & descendent deux pieds & demi plus bas que le fond des autres parties du bateau, sur lesquelles l'artifice est placé ; ces aîles ainsi rangées sont à l'abri de tout danger, reçoivent avec autant de force l'*impulsion de* l'eau, dont le cou-

rant peut s'augmenter par le moye des vannes mobiles attachées au parties latterales de la Machine, à l'on peut en cas de glace ou de ré parations élever facilement à fleu des bandes du bateau l'arbre entie de sa roue. L'Auteur nous prome ses recherches sur la suspension just des meules, afin d'en rendre l mouvement plus facile, & conse quemment la résistance moins grai de.

Observations sur l'Eclypse de Lune du 30 Août 1746.

Après avoir fait le détail des pré cautions apportées pour régle exactement le pendule sur le mid vrai, pris par les hauteurs corre pondantes, & le passage du sole sur la Méridienne; après avoir fa remarquer l'attention scrupuleu dans le placement juste du dem cercle, des lunettes garnies de Micrometres de Mrs. Cassini & de la Hire, & des autres grand

lunettes ; le R. P. Beraud Auteur de ce Mémoire fait voir que par leur secours, on découvre bien moins promptement qu'à l'aide des yeux seulement, l'ombre de l'atmosphere de la terre, & que tandis que l'Eclypse nous paroît commencée l'Observateur ne découvre encore rien. Il a remarqué aussi que, malgré l'obscurité répandue sur la partie de lune éclypsée, l'on y apperçoit encore en tems serein les taches passablement éclairées, & il se propose de donner ses observations sur ces deux phenoménes. Par son résultat, la grandeur de l'éclypse a été au moins de sept doigts ; sa durée de 2 heures 30′ 51″. & son milieu à deux heures 7′. 5″. Comme ses Observations forment une difference de 5′. 45″. en moins sur les Tables Astronomiques de M. Cassini, & de 13″ en moins sur celles de M. de la Hire, il projette de donner les raisons de ce peu de conformité dans les calculs.

Discours sur les proprietés de la Lumiere.

M. l'Abbé Cayer continue ici ses observations sur la proprieté de la Lumiere. La Lumiere, dit-il, remplit tous les espaces connus de l'univers sans intervale, sans interruption, sans qu'aucun corps exposé à son action puisse s'y dérober; ce qui lui paroît former une difficulté contre le systême du vuide. La Lumiere décroît en raison quarrée de sa distance au corps lumineux; il calcule ensuite de ce principe la quantité de rayons que le soleil répand sur chaque planette relativement. Saturne, par exemple, est cent fois moins éclairé que la Terre, & 700 fois moins éclairé que la planette de Mercure: si la chaleur étoit proportionnée à la Lumiere, l'une seroit inhabitable par rapport aux ardeurs qui l'embraseroient, & l'autre par un froid 100 fois plus rigoureux que celui

qu'on éprouve sur la terre ; mais l'Auteur prouve par plusieurs expériences que la chaleur n'est pas essentielle au Soleil comme la Lumiere ; qu'une grande Lumiere est souvent sans chaleur ; que la Lumiere ne cause pas immédiatement & par elle-même la chaleur, & que bien des causes peuvent concourir à donner aux habitans des planetes une température conforme à leurs constitutions & à leurs besoins.

Observations sur l'étude de la Nature.

M. Burdin, Associé de cette Académie, commence son Mémoire par le détail des avantages que l'homme peut tirer de cette étude pour ses propres besoins, pour l'agrément de la société, & pour la connoissance de l'Etre suprême ; il fait sentir de quelle importance il est de donner aux expériences que l'on fait pour dévoiler la Nature, la même *patience* qu'elle emploie

dans ses opérations, & que l'on ne sçauroit parvenir à la connoître sans l'imiter dans ses méthodes de procéder. Il passe ensuite à l'objet que doit avoir ce genre de travail, qui, selon lui, devroit avant d'embrasser la totalité des corps dont on cherche les propriétés, avoir pour objet essentiel la connoissance profonde des quatre Elémens dont ils sont composés. Dans ce dessein il donne les moyens de connoître la qualité des terres par leur décomposition & l'extraction de leurs sels: il indique la différence des sablonneuses d'avec les argilleuses, & combien il seroit essentiel de prévenir par de pareils essais les frais immenses des défrichemens, dont le succès répond quelquefois mal aux espérances; il promet sur les autres Elémens d'autres épreuves.

Discours sur les Pétrifications.

Un morceau de Sapin parfaitement pétrifié, que l'on trouva en

creuſant la terre dans la maiſon de M. Balmont près l'Iſle-Barbe, a donné lieu aux recherches du R. P. Tolomas. Il établit d'abord qu'il y a de véritables pétrifications; & réfute par de ſolides raiſons le ſentiment de ceux qui en nient la poſſibilité. Il convient que ces ſortes de corps ainſi changés, malgré la même configuration dans la totalité de leur être, ont pourtant une diſſemblance complette dans les parcelles de leur totalité; & venant aux moyens que la Nature met en œuvre pour opérer ce phénomene, il entre dans des détails fort intéreſſans ſur la maniere de diſtinguer l'incruſtation de la pétrification. Il fait voir que la premiere n'eſt qu'une enveloppe plus ou moins forte, ſans que la nature du corps ainſi revêtu éprouve la moindre différence dans ſa texture, au lieu que les ſucs lapidifiques de certaines veines de terre, à l'aide de l'eau, de l'air & de la chaleur, pouſſés & inſinués dans le corps

dont est question, en ont rempli les porosités, s'y sont collés, fixés, durcis & arrangés, suivant la forme & la tissure de ses parties sans en altérer le germe ; il prend de-là occasion par l'analyse de ces espéces d'eaux pétrifiantes, dont il cite plusieurs exemples, de rassûrer sur leur santé ceux qui sont obligés d'en boire.

Mémoire sur la Végétation.

Deux ou trois plantes de Tanaise qui ont été trouvées dans une bouteille de vin blanc, & qui s'y sont conservées au moins quatre ans, ont donné lieu au R. P. Beraud de faire des recherches sur la Végétation, sur ses diverses manieres de se manifester, & sur ce qui la procure. Il pose d'abord pour principe, que certains bourgeons insensibles, parsemés sur les branches de la plante de Tanaise, ont pû lors des vendanges se mêler avec le raisin, passer de la cuve au

tonneau, & de-là dans la bouteille; que les parties ſulphureuſes, ſalines, aqueuſes & aëriennes de la liqueur, ont opéré le même accroiſſement, la même dilatation & expenſion des fibres ou des parties, que la terre auroit pû faire; il fait voir enſuite que la conſervation de ces feuillages depuis l'inſtant de leur parfait accroiſſement, doit s'attribuer aux parties huileuſes & ſpiritueuſes du fluide où elles ſe trouvent, & enfin pour juſtifier par comparaiſon ſes conjectures, il cite les plantes marines qui végetent au fond de l'eau ſur des corps durs & hors d'état de leur fournir aucune ſubſtance.

Diſſertation ſur la carnification des os, & l'oſſification des chairs.

M. Colomb ayant diſſéqué deux ſujets morts de maladie différente, a trouvé que dans l'un la tumeur ſcrofuleuſe qui lui étoit ſurvenue *ſur l'une des joues*, avoit entiére-

ment carnifié l'os maxillaire, celui de la pomette & la moitié de l'os temporal : dans l'autre dont il fit l'ouverture, il remarqua que la courbure de l'aorte étant considérablement distendue, formoit un sac anevrismal de 12 pouces de circonférence, & que cette poche étoit en partie osseuse & cartilagineuse. Ces événemens donnent lieu à plusieurs réflexions sur la structure & formation des os & des chairs en général, & sur la matiere qui sert à leur nutrition ; c'est la répartition exacte des substances destinées & propres à chacune de ces choses, qui les maintient dans l'état où elles doivent être. Le suc plâtreux que les artères déposent dans les cellules qui sont entre les lames osseuses, portées dans quelque partie charnue, ne peut que l'ossifier, tandis que l'os s'amolliroit, si la partie liquide qui accompagne cette matiere plâtreuse cessoit de se dissiper ; il résulte de ces observations que le vice dans les

sang peut occasionner ces sortes de méprises, & qu'en nous appliquant à le rectifier, la Nature suivra les routes qui lui ont été si sagement prescrites.

Dilucidationes Principiorum Chymicorum.

M. Moegling Professeur en Médecine à Tubinge, de l'Institut de Boulogne, & Associé à notre Académie, nous a envoyé ce Discours qu'il a prononcé publiquement; il renferme ses observations sur les principes chymiques de tous les corps. Il fait voir combien les Auteurs ont été jusqu'à présent peu d'accord sur le nombre de ces principes, & sur la dénomination fixée des actifs & des passifs: il entre ensuite dans l'examen des sels de différens genres dans leurs mêlanges & leurs séparations; il finit par démontrer que tous les corps sont comme les eaux dont les parties *en apparence les* mêmes ont ce-

pendant des propriétés differentes, & que l'on ne peut déterminer que par la recherche des principes inconnus; que le Physicien & le Médecin doivent également contribuer à cette découverte.

Remarques sur l'extraction des Sels essentiels des Mixtes.

Le Traité de Chymie hydraulique de M. de le Comte de la Garaye a inspiré à M. Hevin, notre Associé, plusieurs réflexions dont il nous fait part. Cette nouvelle méthode, dit-il, est une des plus importantes découvertes que l'on puisse faire en Médecine, non seulement par l'extraction des Sels essentiels, partie si précieuse des Remédes, mais par le nombre de ces mêmes remédes qu'elle multiplie, en procurant des compositions & des décompositions nouvelles, en épargnant aux malades le dégoût des boissons chargées de sucs differens, extraits par la trituration

à leur estomac le soin douteux de séparer les sels utiles à leur rétablissement d'avec les parties qui les embarrassent. Les sels essentiels, suivant ses principes, & les huiles volatiles sont dans les mixtes, la seule matiere qui les rende utiles aux diverses guérisons, & la facilité de les extraire doit apporter à l'avenir plus de certitude dans leurs applications, plus de régle dans leurs doses, & par conséquent d'un effet plus sûr.

Dissertation sur l'Alkaëst ou Dissolvant universel.

L'Alkaëst, dit M. Martini Auteur de ce Mémoire, est une liqueur très-subtile, pénétrante, & capable de tirer la substance sulfureuse de tous les mixtes sans corrosion : c'est un être immortel qui résout tous les corps en leur premiere matiere ; enfin il n'est rien que l'on ne fasse au moyen de cette liqueur. Il s'agit de sçavoir, 1°.

Médecine. On peut, ajoute-t-il autant douter de sa possibilité qu de celle de la Pierre Philosophale & pour le prouver il démontre qu toutes les parties actives dont faudroit qu'elle fût composée, so hors d'état de se rencontrer da une seule liqueur; d'où il concl que l'on ne peut ajouter aucune f aux Auteurs qui n'en parlent jama que comme d'une chose qui sçauroit avoir toutes ces perfe tions, & sur la composition de l quelle ils se contredisent perpétu lement. Il résulte de-là que l'uri

le modéle en petit l'effet apparent du même objet en grand. La séance a été terminée par la lecture qu'a fait M. Noyel de Belleroche d'un Mémoire sur l'Elasticité.

ARTICLE LXVI.

CAROLI POREE E SOCIET. JESU Sacerdotis Orationes. Nova Editio auctior & emendatior. Tom. I. II. III. Paris. apud Marcum Bordelet. Nouvelle Edition des Harangues du P. Porée. 3 volumes in 12.

L'Orateur, dont on nous donne ici les ouvrages, suivit, à la lettre, ce conseil de Ciceron : * *Composez souvent, ne vous lassez point d'écrire : en matiere d'éloquence, l'exercice est le meilleur de tous les maîtres.* Ce conseil, si révoltant pour la paresse naturelle, devient infiniment plus penible, quand on est obligé de créer soi-même les *sujets* de ses compositions.

* *Cic. l. 1. de Orat.*

Dans une République immen
comme celle des Romains, il nai
soit tous les jours des évenemen
singuliers, des intérêts puissants
des causes dignes de toute l'atte
tion des Maîtres de l'Art. L'em
barras étoit de choisir, de se d
cider parmi tant de richesses Or
toires.

Le Barreau n'ouvre pas aujou
d'hui une carriere si brillante, ma
les sujets ne laissent pas de s
présenter en foule. Les divers i
cidents de la vie, les querelles d
hommes, leurs passions, leurs i
justices, sont une source inépu
sable pour les plaidoyés de n
Orateurs.

La chaire a des prérogativ
encore plus marquées. Non seul
ment les objets sur lesquels el
s'exerce sont très vrais & très n
bles; les grands motifs, les pre
ves invincibles, les exemples s
perieurs à tout éclatent de tout
parts; & l'habileté de l'Orateur
borne encore à sçavoir démêle
appliquer & mettre en œuvre.

Il n'y a donc, à proprement parler, que le genre Académique où l'Orateur doit tirer de son fond la matiere de ses exercices ; & telle fut la profession du P. Porée Auteur des Discours que nous annonçons. Cette difficulté lui fut commune avec tous ceux qui courent la même carriere ; cependant comme il poussa la constance jusqu'à y persévérer durant 33. années, cela lui donne, indépendamment de ses autres qualités, un dégré de mérite très-rare, mais acheté trop cher pour faire des jaloux.

Considérons avec quelque attention ce Maître d'éloquence, qui a pû voir trois générations parmi ses Eléves : distinguons les divers caracteres de ses compositions ; attachons-nous sur-tout à y remarquer ce génie d'invention si essentiel, comme nous disions tout-à-l'heure, au genre Academique.

Le Recueil qu'on nous donne commence par six Discours de Piété, placés en cet ordre.

In Natali Christi.
De Christo patiente.
De Adventu Spiritûs Sancti.
In Festo Sanctorum Omnium.
De Amicorum delectu.
De Librorum amatoriorum fuga.

On dira que ce fût la Religion qui fournit ces sujets à notre Orateur, & qu'il eut en ceci du moins le même avantage que les Prédicateurs. Nous ne voudrions pas disputer pour des mots; mais il nous semble que le P. Porée, & peut-être ses prédécesseurs dans les mêmes exercices, inventerent aussi ce genre de prédication. Car qui leur avoit donné l'idée d'un discours latin, ayant pour objet un Mystère ou une vérité de Morale, distribué d'une façon Académique, orné autant qu'il faut pour plaire à des Auditeurs de goût, assez simple pour entrer sans effort dans l'intelligence d'une jeunesse nombreuse, assez pathétique pour la toucher? Cela n'est ni dans le styl d'Homélie, ni dans tout l'appare

iermon, ni dans le didacti-
l'un Catéchisme, ni dans le
ıtieux d'une controverse, ni
e ton uniforme d'une con-
:on. C'est plutôt une exhor-
paternelle, mais oratoire;
:position du Dogme & de la
.e, mais embellie de quelques
l'Eloquence. L'Orateur s'y
moins que dans ses haran-
. mais il s'y eleve quelque-
k il n'y rampe jamais. Présen-
|uelques traits de ces petits
urs qui font la partie de ce Re-
la plus neuve, la moins con-
lu public. Dans celui qui a
itre, *De Amicorum delectu*,
eur fait une réflexion judi-
, c'est que les jeunes gens li-
s aiment à entraîner dans le
:eux de leurs compagnons
trouvent les plus réglés, &
ıte : *Milvios imitantur ac vul-*
, qui non fœdis semper ac fœ-
assident cadaveribus, sed pu-
ıs etiam columbulos levi rotatu
rvolitant, aut medio in aëre

ces exhortations latines
n'est pas celui de la plûpart
mons, est leur extrême
L'Editeur de ce Recueil r
dans une courte, mais j
& élégante Préface, que l
rée a été obligé de resser
tronquer même la fin d
ses secondes Parties. On ne
noit qu'une démi-heure
sortes d'exercices. L'exor
premiere Partie la cons
presque en entier; il ne res
la fin que des propositions
les, ou des pensées réunies
le. Une bonne œuvre en
eût été que l'Auteur, avant
se fût donné la peine d'ach
petits ouvrages, vraiment
d'une telle attention: &
faisons pas difficulté de les
ser comme quelque chose
ractérise presque autant le
rée que ses harangues d'app
Ces grands morceaux
quence sont aussi contenus
présent Recueil. On y tr

petenda sit homini in-
tentiarum concinnitas,
simulandis dissimulan-
us animi motibus verse-
e ornetur memoria su-
borum reconditiore penu
m, quibus subjecta sit
inverecunda? An com-
nis munditiees repetatur
cœnosis, unde tot sordes
ntibus hauriuntur? An
cere, quæ, si quis pudor
perest, vel audientibus,
m non liceat, imò quæ
isse te profiteri non au-
quæro denique an non

sur le Mausolée du Prince; mais pour un Orateur ce n'étoit qu'un plan & une ébauche. Ce fut aussi un dessein bien imaginé que celui du Panégyrique funébre de Louis XIV. *Magnus bello, Major pace, religione Maximus.* Le précédent a toutefois quelque chose de plus noble & de plus heureux, parce que dans la personne seule du Dauphin, l'Orateur présente toutes les personnes ausquelles ce Prince avoit rapport; le Roy Louis XIV. son pere; le Roi d'Espagne & les deux autres Princes ses enfans; les François dont il avoit été l'amour & l'esperance.

Parmi les Harangues qui ont pour objet des matieres littéraires, on a fort distingué celle où le P. Porée examine: *Si le Gouvernement Monarchique est plus propre à former des Héros que le Gouvernement Républicain*; & celle où il propose cette question: *Si le Théâtre est ou peut être une école propre à former les mœurs.* Ces deux Piéces ont eû

même

: l'avantage d'être traduites
P. Brumoy. L'invention bril-
êmement dans l'une & dans
. La premiere se distribue
Regnum non minus, imò ma-
àm Resp. in formandis heroi-
ineum. Quid ita? & quia non
s, imo majora habet virtutum
nenta; hoc primum: & quia
auciora, imo plura admittit
um genera; hoc alterum, &c.
la premiere Partie le P. Po-
it voir qu'il y a plus de mo-
héroisme dans une Monar-
ue dans une République; &
otifs sont *le désir de la gloire*,
r envers le Souverain, les ré-
ises assurées aux Guerriers. Le
de tout cela fait naître une
ude de belles choses : mais
eur les prend comme en gé-
il tire ses portraits en grand,
itôt il présente des tableaux
ompofés, des images rem-
e figures. On voit qu'il a ré-
les caracteres particuliers
a seconde Partie, où il mon-

tre que dans l'Etat Monarchi
on met en œuvre avec plus de s
cès les vertus qui font les Hér
& ces vertus sont *la bravoure*,
science de la Guerre, *l'human*
C'est-là qu'il fait un si beau pa
lele entre M. de Turenne &
Grand Condé, mêlant dans le
éloges des allusions continue
aux caracteres héroiques de *Fal*
Maximus & de *Jules-César*. C
est imaginé, soutenu, exécuté
vec beaucoup d'esprit & de fine
C'étoit un de ces endroits où l
interrompoit l'Orateur pour lui
plaudir; & dans ces endroits au
son action, sa maniere de pein
du geste & de la voix, dever
plus intéressante, quoiqu'elle
toujours belle & bien ménag
car c'est de lui véritablement qu
peut dire ce que Sainte-Marth
écrivoit d'un grand Orateur de s
tems: *Commendabat has animi*
tes & illustrabat statura quoque
gnitas & forma; quique omnes e

* Elog. l. 3.

actiones admirabili suavitate condiebat sermo elegans, & uberrima semper dicendi copia.

La Harangue du *Théâtre* ou des *Spectacles*, faisant partie de ce Recueil, est encore un chef-d'œuvre d'invention. Il entre un art infini dans la distribution générale, dans les soûdivisions, dans les preuves, dans les détails, dans les caractères, dans les critiques, dans les éloges. On y trouve même une science de mœurs, une multitude de préceptes, une abondance de réflexions qui forment une espéce de Traité complet sur cette matiere.

Pour le style du P. Porée, il est connu, & nous sommes dispensés de développer cette partie de ses talens ; nous ferons seulement les observations suivantes. Quand il monta sur la Tribune aux Harangues, l'Eloquence Latine avoit adopté quelque chose du goût qui dominoit alors dans les Lettres ; & ce goût n'étoit *plus* tout-à-fait ce-

lui des Boſſuets & des Bourdaloues. Ces grands hommes avoient diſparu : l'amour de la nouveauté, & une ſorte d'ennui des mêmes choſes, quoique belles & bien dites, avoient amené la friſure, la découpure, nous voulons dire les petits ornemens d'antitheſes, d'alluſions, de jeux de mots. Ceux qui avoient beaucoup d'eſprit & de ſçavoir ſoutenoient cela dans le beau, à peu près comme Pline qui étoit déchû de la grande maniere de Cicéron, mais qui ne laiſſoit pas d'être très-ſingulier dans la ſienne. Ceux au contraire qui manquoient de génie & de capacité rampoient dans la pouſſiere ; leurs compoſitions n'étoient que puériles ; ils ne diſoient plus rien à force de vouloir dire du neuf & du merveilleux.

Le P. Porée ſentit mieux qu'un autre la décadence de notre Littérature. Ses dévanciers & ſes maîtres, les Petaus & les Coſſarts, étoient comme oubliés. Les Pacats & les Mamertins menaçoient d'en-

vahir tout l'empire Littéraire. Il fut affligé de cette espéce de révolution, il se roidit de tems en tems contre le torrent; il réveilla l'amour de l'Antiquité dans ses Eléves; mais quelquefois aussi, obligé de plaire aux Partisans du goût nouveau, il s'accommoda au tems, il se laissa entraîner. On trouve, par exemple, beaucoup de nombre, de grandeur & de magnificence dans l'Oraison funébre du Dauphin, dans la Harangue des *Spectacles*, dans celle des *Héros*, &c. Mais en quelques autres Piéces les ornemens modernes se font remarquer. Cette ingénieuse Oraison sur *la légéreté des François*, est un peu dans le goût du tems. L'antithese & l'allusion y paroissent souvent; ce sont des broderies, des miniatures, de jolies choses en un mot; tout cela, comme nous disions, pour flatter un public dégoûté du style Cicéronien. Mais dans les exercices ordinaires, dans le détail des préceptes, dans les discours de Piété, tels

que ceux dont nous avons parlé, l'idée du vrai beau renaissoit en lui. Il y revenoit même insensiblement & sans effort, quand il suivoit uniquement son génie, & qu'il envisageoit plus la postérité que le plaisir présent de ses Auditeurs. Il nous semble qu'il auroit été heureux de commencer aujourd'hui sa carriere. On se dégoûte enfin du clinquant, du moins cela se dit dans les conversations, dans les livres, dans les discours publics. Nous ne sçavons à quoi attribuer ces heureux commencemens de réforme. Peut-être cela vient-il de la nature même des choses qui ne sont point durables, quand elles n'ont que des beautés frivoles. Peut-être doit-on ce changement à quelques bonnes critiques, qui ont échappé de tems en tems à nos Aristarques littéraires. Quoi qu'il en soit, nous souhaitons que les beaux siécles reviennent en entier, & nous réservons toujours quelques-unes de nos réflexions, pour décrier le Phœ-

bus, la pointe, le colifichet, l'anthithèse outrée, fatigante, & la plus pauvre de toutes les figures quand elle se picque d'enrichir seule un discours.

ARTICLE LXVII.

***POESIES NOUVELLES** par M. Racine de l'Académie des Inscriptions, & Belles-Lettres. Tome second. A Paris chés de Saint & Saillant Libraires, rue Saint Jean de Beauvais 1747. Avec Approbation & Privilége du Roi.*

CE volume contient deux Epitres sur l'homme, deux sur l'ame des bêtes, une sur l'abus de la Poësie, deux au Roi, & 28. Odes la plupart tirées des Pseaumes.

On a mis un avertissement à la tête des deux Epitres sur l'homme. On y cite de grands noms, de *grands Philosophes*, Saint *Au-*

gustin même. L'Auteur y fait voir que l'homme n'est point dans l'ordre, puisqu'il est *malheureux & méchant*. l'Histoire universelle est l'Histoire de nos malheurs & de nos crimes. C'est sur ces deux objets que roulent nos Poëmes épiques & tragiques, & c'est par ces deux vérités, que M. Racine prouve celle de notre dégradation.

Il étale ici beaucoup d'érudition sur l'origine du mal Phisique & moral. Il expose les sentimens de plusieurs anciens Philosophes, de *Zoroastre*, *d'Héraclite*, *de Maxime de Tyr*, *& de Chrysippe*. L'ignorance où ils étoient de la chûte du premier homme, leur fit avancer de grandes absurdités. Ils aimoient mieux, dit M. Racine, débiter de grands mots qui n'expliquoient rien, que d'avouer ce qu'ils ne comprenoient point. Cicéron pensa mieux : il entrevit la vérité : il alla jusqu'où l'on peut aller avec les seules lumieres de la raison, mais la révélation, qu'un

grand Philosophe appelle *la seconde édition de la Raison*, lui manqua.

Les Manichéens, beaucoup plus aveugles, réveillerent le systême des deux principes; les Pélagiens qui nioient le péché originel, soutinrent que tout étoit dans l'ordre & que les hommes étoient ce qu'ils devoient être. M. Racine va montrer que, sujets à mille désordres, *malheureux & méchants*, ils naissent tous sous un Ciel courroucé, & que notre raison est contrainte de se rendre

> A l'aveu d'un forfait qu'elle ne peut comprendre.

Notre Auteur prend une route bien différente de celle de M. *Pope*. Ce n'est point par la voye des plaisirs qu'il nous rappelle à Dieu : c'est par le cri des tourments, & par l'expression de la douleur même. On trouve d'abord la peinture de nos maux. Les vers en sont énergiques, mais il faut s'attendre à un tableau *dont* les coups de

Pinceau ſont un peu durs, & les couleurs encore plus ſombres.

. . . . . . J'entends tonner la voix de la
vengeance
La Nature à mes yeux n'étale que ſouffrance.

. . . .

Entrons pour contempler de plus triſtes victimes.
En ces vaſtes maiſons où dans l'infirmité
Languiſſent ceux qu'afflige encor la Pauvreté.

. . . . . .

Là ſur un lit cruel, lorſque de ſes tourments
Brille à ſes triſtes yeux l'appareil redoutable,
Le malade attaché, d'une voix lamentable,
Implore le ſecours de la terrible main,
Qui s'ouvrant par le fer un périlleux chemin,
Arrache quelquefois & la pierre & la vie.

. . . .

ſt là qu'on voit encor la femme
infortunée,
combant ſous un long & douloureux
effort,
urir pour mettre au monde un ſujet
de la mort.

. . . . . .

tourment n'eſt-il pas toujours un
châtiment ?
nous ſommes punis, nous ſommes
donc coupables.

La mort vient finir des jours ſi
lorables, & cependant à ſon aſ-
ɛt *le brave fremit, & recule d'é-*
. Le grand Socrate *ſe contente*
faire bonne mine.

l'intrépidité dont il prend ſa cigue,
martyr de l'orgueil n'éblouit point
la vuë.

Sans le Chriſtianiſme, dit *M.*
la Rochefoucault le mépris d'une
ort aſſurée, eſt plutôt extrava-
nce que grandeur d'ame. Céſar,
it Céſar qu'il étoit, n'enviſa-

geoit point la mort de ſang froid : il vouloit la plus prompte, *celerem, ſubitamque*. Montagne a beau dire que tant de milliers d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent d'aller trouver une ſi bonne compagnie. On a dit avant lui que le corps & l'ame étoient deux amis, qui ne pouvoient vivre enſemble, & deux ennemis qui ne ſe pouvoient quitter. La mort eſt le tribut du crime, & tout nés mortels que nous ſommes, nous ne payons jamais la dette ſans murmurer.

Mécénas, dit Mr. Racine, penſoit mieux que *Montagne* ; dans les douleurs les plus cruelles, il ſe conſole pourvû qu'il vive : *vita dum ſupereſt, benè eſt*. Ce que *la Fontaine* a ſi bien traduit.

Qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, gouteux, manchot, pourvû qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſés ; je ſuis plus que content.

Autre désordre, nouvelle pu-
ition que M. Racine met avec
ison sur le compte du péché ori-
nel ; la désobéissance, la révol-
e du corps contre l'esprit.

'être immortel soumis à l'être péris-
sable !
'être noble asservi sous l'être mépri-
sable !

Le crime a changé l'ordre, il
t la cause de ce dérangement.
n voit aisément que tout cela
doit pas se prendre à la rigueur :
ie le corps est dans le vrai, bien
is asservi à l'ame, que l'ame
st soumise au corps, & qu'ils
ccordent tellement, qu'ils ne
ulent point se séparer. Il faut
core entendre Poëtiquement ces
ux vers.

m'entraîne ce corps, quand il me
tiranise,
de honteux plaisirs, que mon ame
méprise.

M. Racine poursuit l'Histoire de nos miséres.

Quand Rhûme, Astme, Vapeurs, Caterre, Epilepsie,
Goutte, Fiévre, Langueur, Gravelle, Hidropisie,
Semblent pour nous punir prêts à se relayer.

. . . .

Nous aurions grand tort, dans le sein des malheurs, de *nous croire à notre place*, & dans toute notre *gloire*.

Notre Auteur, pour s'étayer, ajoute le Mal moral au Phisique, & va nous prouver dans la seconde Epitre que nous sommes *méchants*. On seroit d'abord tenté de croire qu'il a en vuë tout le contraire. C'est ainsi qu'il débute.

Tout mortel en naissant apporte dans son Cœur,
Une loi qui du crime y grave la terreur.

Mais aussi-tôt il retombe sur les
ommes, & en fait une peinture qui
surément n'est point flateuse. Elle
t d'après M. Pascal.

ıels crimes qu'à regret on est forcé
de croire,
fre le Genre humain dans sa tragique Histoire!.

D'abord ce sont les premiers
mmes, dispersés, féroces, &
ıëts: ensuite

s chaînes, les prisons, les gibets,
les tourments,
la société furent les fondemens

. . . .

s que nous serviroient les loix sans
les bourreaux.

Le tableau qui suit est encore
ıs affreux. Dans les Villes, on se
te.

. . D'inventer par un sublime effort
rt de multiplier les foudres de la
mort.

Du cruel javelot, de la flêche homicide
Le vol à notre gré n'eſt point aſſés rapide.
Sous nos Beliers les murs tombent trop lentement,
Et notre Catapulte écraſe foiblement.
Servés-nous mieux Pierriers, Carcaſſes, Coulevrines,
Mortiers, Bombes, Canons, infernales machines,
Que par vous, & le fer, le vent, le feu, les eaux,
La mort de tous côtés entre dans les Vaiſſeaux.

Les énumerations entaſſées ne laiſſent rien à déſirer ici. Les cruautés des Antropophages, les ſpectacles des gladiateurs, ne ſont point oubliés. *Domitien, Caligula, Néron*, paroiſſent à leur tour ſur la Scêne. Enfin

De ces monſtres affreux que veux-je ici conclure?
Le penchant où conduit la coupable Nature.

acine tire encore une con-
bien plus terrible : c'est
an

oute établi son regne parmi
'.

conclusion rapelle au Poë-
ite des Anges rebelles. Il
a description par maniére
e. Le Prince des Enfers
enthousiasme subit, ha-
es Chérubins ses compli-
ec une énergie vraiment
, pour les engager à s'ani-
tre Dieu, & à perdre les
de concert.

Dieu du bien, je suis le Dieu
al.

ue par un coup qui couronne
crime,
it mon Temple, & l'hom-
na victime.

les maux dont je suis tour-
é,

la fureur, l'orgueil, la cru-

Paradis.

Dans les deux Epîtres *ſur l'Ame des bêtes*, M. R. Sectateur zelé de Deſcartes, comme il l'eſt dans les précédentes de Paſcal, prétend convertir une Ducheſſe, qui vouloit abſolument que ſon chien fût ſenſible à ſes careſſes, & capable de retour. Au reſte, ces Epîtres ſont fort interreſſantes, puiſque M. R. plaide dans l'une, la *cauſe de l'homme*, & dans l'autre, celle du *Ciel même.*

C'eſt la cauſe du Ciel que je plaide aujourd'hui.
Et le grand Auguſtin va me ſervir d'appuy.

Il ſent bien cependant, que la rigueur de ſon ſyſtême va déplaire: mais n'importe: il *déclare machine*, & *inſenſible automate, le chien qui ſuit ſes pas.*

. . . . Il me ſuit ſans me voir,
Il fait mes volontés, ſans jamais les ſçavoir.

ere il s'irrite, & gémit sans se
plaindre :
imer, il me flatte, & me fuit
sans me craindre.
fait tout en lui.....

i Madame la Duchesse le
'extravagant, & le met au
s fols. Il ne se tient pas pour

és : amoureux d'honorables
injures,
la Vérité ces délices si pures.

. . . .

st de l'homme ici que je plaide
la cause.

i ses moyens de droit. 1°.
connoît que deux substan-
sprit & la matiere 2°. La
peut avoir une ame com-
nôtres.

uide immortel dont l'homme
est honoré,
'e animal peut-il être éclairé?

Mais s'il n'a point ce guide, il n'est
donc que matiere.

La conclusion est-elle bien tirée? ne peut-il pas y avoir un milieu? Dire qu'on ne connoît que deux substances, ce n'est pas prouver qu'il n'y en ait point d'autres, & que la bête sans avoir ce guide qui nous éclaire, puisse n'être pas un *insensible automate* : mais ce ne sont là que des bagatelles, qui n'empêchent pas M. R. de *triompher*. Cependant il ne dissimule point les avantages de ses adversaires. La prudence, les passions même, parlent en leur faveur. Ce morceau est manié avec agrément : il faudroit le copier tout entier : mais,

Ni l'oiseau dont le chant, noble cri du
réveil,
Doux salut de l'aurore, appelle le Soleil,

Ni les aimables caresses, ni la fidélité désinterressée du plus joli épagneul, ne peuvent fléchir l'i*néxorable* Philosophe, qui

: jamais respect, ni priére le
ouche,
1 pas obstiné sa vérité fa
rouche.

est point en peine de répli-
l'intelligence est dans l'ou-
& non pas dans l'ouvrage.
ontre, un fluteur automate
oint d'ame; nos corps ont
nouvemens, où l'ame n'a
e part. Enfin les bêtes n'ac-
it ni adresse, ni science. Elles
naissant tout ce qu'elles peu-
re. Leur art est admirable,
oujours le même. Une hi-
le jeune ou vieille, en France
Chine, construit son nid de
ne façon,

ıx chat, vieux rêveur, sans
être plus instruit
éfléxions ne nous montre aucun
fruit.

Racine ose encore plus. Il
te voir,

. . . . . S'erigeant en Docteur ;
(Dût ce titre nouveau mieux prouver
sa folie)
Sur la Réligion sa doctrine établie.

C'est le sujet de la seconde épître. M. Racine n'ignore pas que les préjugés sont un terrible obstacle, & que souvent les meilleurs raisons n'ont guerre de prise sur eux : mais heureusement Madame la Duchesse de N. n'est pas

. . . Semblable à ces femmes frivoles,
Stériles en raison, fertiles en paroles,
Arbitres d'une robbe, & juges d'un
ruban,
Qui sans les doux attraits de quelque
heureux Roman,
Jamais de leurs regards n'honoreroient
un livre.

Un esprit solide, & instruit lui fera sentir la force des preuves. Ce tour là, comme tout le reste, est d'un galant homme qui sçait dérider la Philosophie. Les preuves que

te M. Racine doivent pa-
embarrassantes à ceux qui
lent aux bêtes le sentiment
ensée. Pourquoi les animaux
nt-ils à la fois innocens &
ureux ? n'auroient-ils pas
de dire à Dieu ?

ds-nous plus heureux, ou rends-
nous au néant.

n répond qu'ils expient peut-
un ancien forfait :

ns-nous donc entre-eux ce di-
vers traitement ?

rtage inégal d'un commun châ-
timent ?

. . . .

s que ces chevaux à courir des-
tinés,
ur vingt sols par heure au pu-
blic condamnés,
hés nuit & jour à leurs tristes
voitures,
és injustement de brutales injures,
es, secs, efflanqués, de coups de
foüet meurtris
harnois déchiré trainant les vieux
débris,

N'ont pour mettre à profit l'instant
qui les répare,
Que le soin que leur jette une main
trop avare :
Le coursier d'un Prélat s'engraissant
à loisir,
Voit abonder l'avoine au gré de son
désir &c.

. . . .

Croira-t'on qu'un bonheur éternel les attend ? car il faut bien leur donner quelque dédommagement.

A ce hardi soupçon la foi vient s'op-
poser.

Mais en le supposant, M. R. s'éleve contre l'injustice des hommes, qui sacrifient à leurs caprices tant *d'être pensants.*

Malheureux l'Animal dont la chair dé-
licate
Offre à la volupté quelque attrait qui
la flate

. . . .

Mais aux lentes douleurs ce dogue
dévoué

ùr un échaffaut indignement cloüé
cruels écoliers, victime Anatomique,
le son corps ouvert montrer la mécanique,
le consolera. . . . .
. . . .
calmer nos remords, & sauver nôtre honneur,
'ons que nos sujets ignorent leur malheur.

'est ainsi que par le systême téfien M. Racine sauve la gloi- le l'homme, & justifie la pro- ence.

)n avoit exhorté l'auteur à fai- es Tragédies, il ne voulut pas faner une muse qui avoit con- 'é à la Religion les prémices de travail: elle lui inspira la piece 'ante.

Jne épitre sur l'abus de la Poë- sied bien à un Poëte, qui peut vanter de n'avoir fait aucun s ni *licentieux*, ni *satirique*, & n'avoir *à rougir de ses ouvrages*.

que devant les Muses : c'est un trait de modestie qui releve le mérite de l'auteur.

> . . . La Poësie en toute nation
> Doit sa naissance illustre à la Religion

Elle a dégénéré presqu'en naissant ; Athènes & Rome en la prophanant l'ont rendue criminelle.

> . . . . Les enfans de la foy
> D'un plus sage transport ont ils suivi la loy ?
> . . . .
> Des discours trop grossiers le Théatre épuré
> Est toujours à l'Amour parmi nous consacré,
> . . . .
> Gardons-nous d'irriter ce perfide ennemi :
> Dans le cœur le plus froid il ne dort qu'à demi.

La Poësie ne peut-elle donc plaire qu'aux dépens de la Religion &

œurs ? ou, par quel enchan-
t honore-t-on de son suffra-
hommes, qui pouvant nous
l'ame par de grandes idées
eu & de la vertu, ou nous
r par les graces légeres d'un
nt badinage, n'employent
is heureux talens qu'à por-
vice dans les cœurs, & le
lre dans la société? Notre sa-
iteur crie avec raison contre
us. Puisse-t-il rendre plus sa-
s Muses de ses confreres, fai-
gir nos *Petrones*, & conver-
s *Aretins*!

s deux Epîtres au Roi sont
ensées, & pleines de senti-
: on en peut juger par ce
eau.

ı Roi, cette foule * est ta Cour la
plus belle.

elle ambition, quel intérêt l'ap-
pelle ?

ices, de fortune a-t-elle quelque
espoir ?

e peuple.

Elle n'attend de toi que le bien de te
voir.
Goûte, en perçant ces flots, le plaisir
véritable;
Ta garde n'est ici qu'un cortége hono-
rable,
Pompe que ta grandeur doit toujours
t'attacher:
Mais l'amour est ta garde, & tu ne peux
marcher
Qu'environné des cœurs d'un peuple
qui t'adore,
Dont le bonheur t'occupe, & t'occu-
poit encore,
Dans quel instant? la mort te prenoit
dans ses bras,
Et tu disois à Dieu: *ne me laisse ici bas*
Qu'autant qu'à mes sujets mes jours seront
utiles, &c.

Le vers suivant feroit seul l'é-
loge d'une Piéce:

Sous un Roi citoyen, tout citoyen est
Roi.

Il ne faut pas croire que les O-

les sacrées de M. Racine soient de ces Piéces dont il dit à ses Libraires, que ce sont *des fruits de sa jeunesse*, & qu'il n'a *aucune gloire à en attendre* : car il y a de fort belles strophes dans ses Odes sacrées. Il faut convenir que les Pseaumes de *David* sont un fonds inépuisable ; on y trouve, presque à chaque pas, ces riches images, ces pensées fortes & vives, ce vrai sublime qui se fait sentir à l'ame, & que l'esprit ne définit point. M. *Rousseau* en a profité avec avantage. Il faut bien sentir ses forces pour travailler dans le même genre après lui.

L'Ode sur l'Ouvrage *des six jours* est pleine de belles images. Le nom de *stances* lui conviendroit mieux que celui d'*Ode*.

L'Eternel va sortir d'un éternel silence;
Il veut créer le monde, il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui, hors de lui tout commence,

croiront cette peinture outrée, reconnoissent jamais par leur exp rience la fausseté de leur critiqu

M. Racine nous apprend qu n'a pas approuvé le *personnage* c le grand Richelieu faisoit dans *Ode sur la suspension d'armes* 1736. : mais comme M. Rouss en a fait l'apologie, on auroit m vaise grace à la critiquer. L'C sur l'*Harmonie* n'a pas besoin suffrage étranger. Elle se souti d'elle-même, parce qu'elle est le-même un modéle de goût d'harmonie. Ce seroit faire inj à l'Auteur, que d'en transcrire qu ques strophes particulieres. Il f la voir en entier, parce que t en est beau.

ARTICLE LXVIII.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Roïale des Sciences pour l'année 1743. avec les Mémoires de Mathematique & de Physique pour la même année. Suite de l'Article XLIII. au premier Volume de Mai.

L'Emploi de Journaliste seroit utile & agréable, si l'on voit toujours à rendre compte e semblables Ouvrages. On ne eut les lire sans apprendre des hoses qu'on ne sçait pas, &, ce ui est aussi estimable, sans en déprendre quelques-unes qu'on roïoit sçavoir. On est sûr de plaire t d'être utile aux Lecteurs, dont n grand nombre ne s'avise pas 'aller chercher tant de trésors dans e labyrinthe de Physique & de Mathematique. Je suivrai le même rdre que l'Historien de l'Académie, & je me contenterai de m'ar-

rêter sur les choses, qui peuvent interesser le commun des Lecteurs.

PHYSIQUE ET HISTOIRE NATURELLE.

Sur les couleurs accidentelles, par M. de Busson. La Theorie des couleurs seroit la partie de la Physique la plus connue comme la plus curieuse, si l'on ne s'étoit pas plus attaché à combattre qu'à étudier le systême de Newton. Ce vaste génie a découvert sur ce point, avec une sagacité merveilleuse, les voies cachées de la nature, & son systême est celui de la nature même. La différente réfrangibilité & la différente réflexibilité des raions, sont une conséquence nécessaire & immédiate des expériences du Philosophe Anglois : & oseroit-on aujourd'hui nier des expériences qu'on répéte avec succès dans les différentes parties de l'Europe ? M. de Busson expose ce systême avec beaucoup de netteté.

:duit, comme Newton, toutes
ouleurs à ſept, qui ſont le vio-
l'indigo, le bleu, le verd, le
e, l'orangé, le rouge. Ces
eurs que produiſent la réflexion
réfraction ſont *réelles* & *natu-*
s: mais il eſt des couleurs que
élébre Académicien appelle
dentelles, & dont perſonne n'a-
parlé avant lui. La connoiſſan-
e ces couleurs mérite d'autant
l'attention des Phyſiciens,
lles ont une correſpondance
:matique avec les couleurs
les, & qu'elles peuvent con-
e à la guériſon des maladies de
l.

Iais quelles ſont les couleurs
dentelles? Ce ſont celles qui
excitées par quelqu'accident,
quelque cauſe interne ou ex-
e, qui ébranle le nerf optique
a même maniere qu'il ſe ſeroit
nlé par la préſence & l'action
corps coloré. Regardez fixe-
it le Soleil, & fermez enſuite
yeux, vous verrez encore le

disque du Soleil, & sur ce disque les couleurs Prismatiques, le rouge, le jaune, le verd, le bleu, le violet. Ce grand ébranlement dans le nerf optique, n'est pas nécessaire pour voir ces couleurs accidentelles. La simple pression de l'œil, la lassitude de l'organe, les produit infailliblement. Il n'est personne qui ne l'ait éprouvé; mais M. de Buffon a fait sur cette matiére des observations singuliéres qu'il faut lire dans son Mémoire. Je me contenterai d'en rapporter une. En regardant fixement & longtems, dit l'Auteur, » une tache » jaune sur un fond blanc, on voit » naître autour de la tache une » couleur d'un bleu pâle, & en » cessant de regarder la tache jau» ne, & portant son œil sur un au» tre endroit du fond blanc, on » voit distinctement une tache » bleue, de la même figure & de » la même grandeur que la tache » jaune, & cette apparence dure » au moins aussi long-tems que

rence du verd produit
rouge. » Cette expérien-
outes les autres, ont été
différentes personnes, qui
nt vû les mêmes Phéno-

formation de la glace dans les rivieres, par M. l'Abbé

C'est un préjugé fort com-
e dans les riviéres, la gla-
me au fond plutôt qu'à la
le l'eau, & les Meûniers,
iers, ceux qui habitent les
s fleuves, déposent en fa-
préjugé. Il est certain que
t commencer à se geler
artie qui est la plus expo-
tion du fluide congelant.
est pas ce fond de l'eau,
aperficie qui est la plus ex-
'action de ce fluide ; l'ex-
se joint au raisonnement.
lans un tems très-froid,
et plein d'eau, vous ver-
tamment la congélation
icer par la surface de l'eau.
plus qu'il n'en faut pour

détruire les expériences de gens sans principes, qui ne sçavent ni douter, ni observer. Mais que répondre au célébre M. Hales, dont on ne peut lire les ouvrages sans admirer la précision, la délicatesse, la sagacité qu'il montre dans les expériences les plus difficiles? Il dit que deux années de suite il a vû dans un endroit de la Tamise, la glace de la superficie, & à travers celle-ci la glace du fond de la riviere. M. l'Abbé Nollet sent tout le poids du suffrage d'un si célébre Physicien: mais après avoir fait quelques réflexions fort propres à en diminuer la force, il expose avec beaucoup de clarté plusieurs expériences qu'il a faites dans la Seine pendant la gelée de 1743. Il résulte de toutes ces expériences faites avec toutes les précautions & l'intelligence, dont cet Académicien est capable, que la glace commence toujours par la superficie de l'eau, & que le *Bousin*, c'est-à-dire, la terre & mille petites sale-

tés qu'on trouve adhérentes à la partie inférieure des glaçons, ne prouvent pas la congélation du fond de l'eau. L'écume, la paille, les brins d'herbes dont les glaçons portent l'empreinte, montrent assés qu'ils ont été détachés de la rive, & emportés dans le courant des rivieres. M. l'Abbé Nollet a plongé des Thermométres au fond de la riviére, lorsque la glace avoit jusqu'à huit pouces d'épaisseur, & jamais il n'a trouvé l'eau de ce fond au dégré de froid nécessaire pour la convertir en glace.

Observations Météorologiques, par M. Maraldy. En 1743. la quantité de pluïe a été de 13 pouces 2 lignes $\frac{1}{3}$ ce qui marque une année séche: mais, comme l'observe M. de Mairan, *la sécheresse ou l'abondance d'eau d'une année ne décident pas tant pour la stérilité, que la distribution qui s'en est faite en certains mois & en certaines circonstances.* La plus grande chaleur de cette année est arrivée

le 19 Juin, & le Thermométre de M. de Réaumur y eſt monté au 26. d. Le plus grand froid eſt arrivé le 7 de Janvier, & la liqueur du Thermométre de M. de Réaumur eſt deſcendue au 5. d. ½. La plus grande hauteur du Mercure dans le Barométre, a été de 28. p. 7. l. le 2. & le 21. de Janvier: & la moindre hauteur a été de 26. p. 6. l. le 18. de Juillet.

M. de Mairan a joint aux Obſervations Météorologiques de M. Maraldi, les Obſervations Botanico-Météorologiques de M. du Hamel. Ces Obſervations ne ſont pas le travail le plus difficile & le plus brillant de l'Académie, mais tout annonce qu'il ſera le plus utile à la Société. Des remarques ſur la conſtitution de l'Atmoſphére, ſur le dégré de chaud & de froid, ſur la quantité de pluïe, appliquées aux productions de la terre, & aux maladies regnantes, perfectionneront néceſſairemeut l'Agriculture & la Médecine: en faiſant l'Hiſtoi-

s, ſur l'état des terres, ſur
ice de la récolte, ſur ſon
ent, ſur ſon retardement,
au bout d'un certain nom-
ées, ou au moins de ſiécles,
les bonnes ou les mau-
nées : car, comme l'ob-
de Mairan, les *piéces de*
ne de notre Globe, & ſon
re, ne ſont pas infinies ;
olutions doivent nous don-
près les mêmes effets.
üie des poiſſons, & ſur la
ion des ſons dans l'eau, par
bé Nollet. 1°. Les poiſſons
it-ils ? 2°. Peuvent-ils en-
ıns l'eau ? Ce ſont deux

procéder en grand silence, qu'ils veulent prendre le poiss l'hameçon, persuadés que le m dre bruit les fait fuir ; ceux-c content qu'on a vû des poi domestiques s'assembler au d'une cloche, & accourir à la de leur Maître. L'autorité de & des autres ne paroît pas preuve suffisante à M. l'Abbé let ; il a fait plusieurs expérie pour s'assurer de l'ouïe des fons, & toutes ces expériences laissé dans la même incertit C'est le parti qu'ont pris les teurs qui ont écrit avec le plu succès des poissons. La fuite poissons au moindre bruit q fait (ce qui cependant n'arrive toujours) n'est pas une preuv leur ouïe : une vûe plus subtile tremoussement de l'eau, quelqu tre cause peut-être, peuvent duire cet effet.

La solution de la seconde q tion, si les poissons peuvent tendre sous l'eau, dépend de c

qu'il faut constater. Le pre-
:, les poissons ont-ils des or-
es propres à percevoir le son?
second, la transmission du son
elle possible à travers l'eau. On
nploïé pour s'éclaircir du pre-
r la plus exacte Anatomie, &
u'ici les observations n'ont pro-
: que des soupçons & des dou-
Pour le second, le raisonne-
it paroîtroit décider que l'eau
t pas un milieu perméable au
. L'air est le véhicule du son,
e son ne peut se proroger que
la compression du corps qui le
ısmet. Or l'eau est incompressi-
, & le peu d'air qui se trouve
ıs l'eau, se trouve intimement
lé avec elle ; mais ce rai-
nement tromperoit : car M.
bbé Nollet a fait beaucoup d'ex-
iences qui prouvent que le son
ransmet à travers l'eau, & qu'il
ransmet avec ses tons & ses mo-
ations.

Diverses Observations de Physi-
& d'Histoire Naturelle. I. La

» poreuses & légeres, qu'on nom-
» me pierres Ponces, depuis la
» grosseur d'une noix, jusqu'à cel-
» le de la tête d'un homme, &
» davantage. On vogua parmi ces
» pierres, pendant neuf ou dix
» jours. » M. Garcin est persuadé
que ces pierres doivent leur origine & leur formation à quelque volcan, dont les feux allumés sous les eaux, auront jetté sur la surface de la Mer ces corps légers & embrazés. Peut-on douter de l'existence de ces volcans, & de leurs effets surprenants, puisqu'on les a vû former des Isles près de celle de Santorin?

III. On a présenté à l'Académie un grand os fossile trouvé dans une Forêt entre Châlons & Tournus. On a jugé que c'étoit l'Omoplate d'un Elephant. M. de Mairan juge par le calcul que cet animal avoit 10 pieds 3. pouces de hauteur; cette grandeur n'étonne pas dans un Eléphant: les Historiens disent en avoir vû de 9. coudées.

CHIMIE.

les Eaux minérales de S. d en Flandre, par M. Mo-

Le Voyage que M. Mo-t en 1742. en Flandres avec ison du Roi, lui donna oc-d'examiuer les eaux de S. id, & il fait dans ce mémoi-toire abregée de la décou-de la Nature, des princi-& des vertus de ces eaux. dommage que les Artistes, observateurs ne voyagent ouvent; leurs voyages sont irs utiles aux Sçiences, & à été, semblables à ces fleu-ui fertilisent & enrichissent aïs qu'ils arrosent de leurs Après avoir parlé des trois ines que renferment ces eaux, principes qui les composent differencient, M. Morand de ces boues noires & sul-ases, qui ne sont pas éloi-des fontaines, & dont on

vante tant l'efficacité pour la guérison des Rhumatismes, des Sciatiques, des retractions de nerfs, &c. M. Morand soupçonna que ces boues tirent leur qualité medicinale du charbon de terre, dont la Flandre est pleine : il s'en assura ensuite démonstrativement, en faisant des boues artificielles avec du charbo n de terre & de l'eau, mêlés ensemble à la consistance des boues minérales : car les expériences qu'il a faites & fait faire prouvent que ces boues artificielles opérent les mêmes guérisons que les boues minérales. Cette découverte l'a conduit à penser qu'on trouveroit à Paris des boues ferrugineuses excellentes, en levant les Pavés des ruës au bord des ruisseaux : les fers des Chevaux, & les roués des voitures doivent y laisser un fer extrèmement afiné.

Observations Chimiques.

I. M. Geoffroy qui s'est chargé

ŝ avec M. Morand de perfec-
onner le remede de Mademoisel-
: Stephens, & d'en constater les
eureux effets, a montré à l'Aca-
émie une pierre tirée d'un hom-
ne qui avoit usé de ce remede
endant six mois. Il ne paroît pas
ue le volume de la pierre fût
n aucune maniére diminué. Ce
t & bien d'autres semblent prou-
er que le remede de Mlle. Ste-
hens n'agit pas sur la substance de
a pierre, mais qu'elle l'empêche
le croître, & suspend les douleurs
ives qu'elle causeroit.

II. Tout le monde connoît ce mélange qu'on a nommé à cause de sa couleur *Similor* : un particulier a présenté à l'Académie un étain purifié, qu'il prétend être une composition singuliere de divers métaux, & qu'on pourroit appeller *similargent* ; l'examen de cet étain a été confié à M.M. Geoffroi & Bellot, & l'examen a manifesté l'imperfection du métal, & fait évanouir la découverte. *Il ne tient*

pas à l'Académie, comme le remarque son Historien, *que le Public ne soit en garde contre les magnifiques promesses, qu'on lui fait si souvent sur la transmutation ou sur le perfectionnement des Métaux.*

ARTICLE LXIX.

RECHERCHES & Dissertations sur Hérodote, par M. le Président Bouhier, avec des Mémoires sur la vie de l'Auteur. A Dijon chés Pierre de Saint, seul Imprimeur du Roi, du Parlement &c. Place des Jesuites. 1746, avec Privilége du Roi, in 4°. p. 259 sans les Mémoires sur la vie de l'Auteur.

M. le Président Bouhier nous apprend dans l'avertissement, que ces dissertations sont le fruit de ses premieres études. Le désir ardent qu'il avoit de s'instruire à fond de l'Histoire Ancien-

ne, le détermina à l'étudier dans les sources. Ainsi après les Historiens Sacrés, les plus anciens de tous, il s'attacha particulierement à Hérodote, où l'on trouve les origines de presque tous les Peuples connus : de sorte que, si nous avions son Histoire d'Assyrie, qui s'est malheureusement perdue, nous aurions peu de choses à désirer sur cet article.

M. le Président s'appliqua d'abord à fixer les époques des évenements rapportés par Hérodote. Il espera d'y réussir avec le secours des plus Sçavants Chronologues des derniers temps, le P. Petau, Usserius, Marsham & quelques autres ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que c'étoit travailler à pure perte de vouloir ajuster tous ses calculs à ceux d'Hérodote. Les Sçavans, dans le dessein de donner une Chronologie suivie depuis la naissance du monde, se sont fait un systême général, auquel ils ont rapporté tous les passages

des Historiens, qu'ils ont crû convenir à leur projet ; ils n'ont pas consideré que ces Historiens pourroient avoir eû des plans differents. Il eut mieux valu fixer la Chronologie de chaque Historien, & comparant ensuite les divers systêmes choisir celui qui paroîtroit le plus juste & exclurre des Tables Chronologiques toutes les époques qui ne s'y accorderoient pas.

Il faut en user de même à l'égard de la Géographie, qui s'est perfectionnée par la suite des temps. On se tromperoit fort, si l'on prétendoit concilier les sentimens d'Hérodote avec les Auteurs, qui ont parlé des mêmes Pays longtemps après lui.

Nous choisirons dans tout l'ouvrage, ce que nous jugerons être plus propre à entrer dans nos Mémoires. La profonde érudition qui est répanduë dans ces dissertations ne nous permet pas de faire un extrait plus régulier : ce n'est pas que nous ne le fissions avec beau-

:oup de plaisir & de satisfaction
)our nous : mais il y auroit peu
le Lecteurs qui profitassent de
notre travail. Tant de Doctrine ne
:onvient gueres à notre siécle.

Hérodote nâquit à Halicarnasse,
Ville de Carie, l'an de la Pério-
le Julienne 4283, environ, mais
l est moins important de sçavoir
e temps de sa naissance que de
çavoir en quel temps il composa
on histoire, parce que c'est une
:poque pour la plupart des faits
jui y sont rapportés. M. le Pré-
ident pense qu'il est plus probable
ju'Hérodote écrivit son Histoire,
)endant sa retraite de Samos, &
ıprès que, pour contenter sa curiosi-
é, il eût voyagé dans presque tou-
es les parties du monde, que l'on
:onnoissoit alors. Il est difficile de
rouver un Historien qui se soit
nformé plus soigneusement des
)ersonnes les mieux instruites chés
:haque Nation, des événements
es plus mémorables & les plus pro-
)res à rendre son ouvrage parfait.

On ne peut gueres douter que cet Historien n'ait fait aussi le voyage de Babylone. Il déclare qu'il n'a pas vû la Statue d'or massif de Jupiter Belus, haute de douze coudées, parce que Xerxès l'avoit enlevée de cette Capitale : n'est-ce pas dire qu'il en avoit vû toutes les autres merveilles, dont il a laissé une description si exacte ? Cette reflexion détruit ce que M. des Vignoles, Sçavant Chronologiste, a prétendu, qu'Hérodote n'avoit jamais été à Babylone.

Hérodote ne composa dans sa retraite de Samos que la premiere partie de son Histoire, où l'on voit les origines des Nations étrangeres qu'il avoit parcourues ; le reste de l'Ouvrage fut composé à Thurium, & il ne devint public qu'environ 4300 de la Periode Julienne. C'est peut-être une des époques à quoi il faut s'arrêter, quand cet Historien parle des années qui se sont écoulées jusqu'à lui, ce qui lui arrive assés souvent.

Le Sçavant Auteur établit en-
e qu'Hérodote avoit écrit sépa-
ient une Hiſtoire particuliere de
npire d'Aſſyrie dont il ne reſ-
que quelques petits fragmens,
plutôt que quelques paſſages
les Anciens nous ont conſervés
es citant.
C'eſt ſans fondement que quel-
s critiques ont ſoutenu que la
d'Homere, qui a toujours été
ibuée à Hérodote, n'eſt pas de
Hiſtorien. La différence qu'on
arque entre le temps où a vé-
ce fameux Poëte, ſelon la vie
t nous parlons, & le temps qui
eſt aſſigné dans l'Hiſtoire d'Hé-
ote, vient uniquement d'une
ur échapée aux Copiſtes dans
nombres, & la diverſité du
n'a point une autre origine
la négligence des mêmes Co-
es qui n'entendoient pas aſſés
ialecte Ionique, comme il eſt
ivé dans la ſuite des diſſerta-
s. M. Fabricius, ſur ce qu'Hé-
ote en rapportant un événe-

ment qui regardoit Apriès, Roi d'Egypte, & les Cyrenéens, renvoye à ce qu'il en dira en parlant de l'Afrique, a crû que cet Historien avoit promis une Histoire particuliere de cette partie du monde : mais M. Fabricius n'a pas pris garde que cette promesse est pleinement aquittée dans le quatriéme Livre.

Il y a encore des gens qui traitent d'écrivain fabuleux, le Pere & le fondateur de l'Histoire profane : mais c'est une prévention pleine de témérité. Outre que la plupart des choses extraordinaires qu'on lit dans son Ouvrage, ont été verifiées, Hérodote ne les rapporte qu'en doutant & sur la foi d'autrui. Pline s'est mépris en supposant qu'Hérodote a parlé de l'Eridan ou Fleuve du Pô, qui coule en Italie, dans un endroit ou cet Historien parle d'un autre Eridan beaucoup moins considérable & qui se jette dans la Vistule. Le P. Hardouin n'a pas relevé

rise de Pline, quoiqu'elle
été observée par Clu-

Président n'hésite pas à
Hérodote à Ctesias. La
raison que produisent les
qui se sont déclarés pour
'est que, selon Herodote,
des Assyriens sur la Hau-
n'a duré que 520 ans,
que, selon d'autres Histo-
durée a été du moins de
ouze siécles.

eur suppose ici ce qu'il a
ans sa dissertation sur Sar-
; sçavoir, que la prise de
ar Cyaxare & Nabucho-
ce qui causa la ruine de
d'Assyrie, doit être fixée
11 de la Période Julien-
s Vignoles zelé défenseur
s, place cette époque à
; mais si l'on s'en rappor-
teurs que Ctesias a suivis,
encement de l'Empire des
est d'une ancienneté qui
te *créance*. *Belus* son fon-

dateur aura regné dès l'an 2355, de la Periode Julienne, trente-ans avant le déluge.

Il est surprenant, qu'aucun Chronologiste n'ait fait attention à un fait décisif. C'est qu'Hérodote ne réduit pas à 520 ans l'Empire d'Assyrie : il dit au contraire, que cet Empire avoit déja duré tout ce tems, quand les Medes commencerent à en secouer le joug. Or, quand on fixeroit cette révolte au commencement du Regne de Dejoces, premier Roi des Medes, on remonteroit jusqu'à l'an 3999 : mais il faut remonter encore plus haut, parce que selon Hérodote cette Nation vêcut quelque temps dans l'Anarchie avant d'élire un Roi. Diodore de Sicile assûre que cette Anarchie dura pendant plusieurs générations. En donnant seulement 150 ans à cette Anarchie l'époque de la révolte des Medes remontera à l'an 3850 environ de la Période Julienne, & si l'on déduit encore les 520 ans pendant

quels, selon Hérodote, l'Empire
Assyrie a subsisté, on reculera son
gine jusqu'à l'an 3350 de la mê-
: Période; ainsi cet Empire aura
ré près de huit siécles jusqu'à la
se de Ninive par Arbace (ou Cya-
re) & par Nabuchodonosor.
Le Sçavant Critique justifie Hé-
dote sur plusieurs autres points:
ais ces matiéres sont si épineu-
: & demandent tant d'applica-
n de la part des Lecteurs, que
us n'osons entrer plus avant dans
tte carriere. Il est vrai qu'à quel-
ie endroit des dissertations que
us voulions nous arrêter, nous y
ouverons toujours une si grande
ondance d'érudition, que nous
:ons autant de mécontens qu'il y
le Lecteurs qui ne cherchent qu'à
imuser; tels furent toutefois les
nusemens de M. le Président.
'est ainsi qu'il se délassoit des fa-
gues du Barreau. Venons à la
ironologie de l'Empire des Ba-
yloniens. Il est utile d'en être ins-
uit pour l'intelligence des Livres
icrés.

De l'aveu de presque tous les Chronologistes, nous n'avons point de guide plus sûr, pour la suite des Rois de Babylone, que le celébre Canon de Ptolomée. Ce Canon ne remonte que jusqu'à l'an 3967 de la Période Julienne, où il fait commencer l'Ere fameuse de Nabonassar, qui Satrape ou Roi, gouvernoit alors Babylone. Il est plus probable que c'étoit un Roi, mais tributaire des Assyriens : car selon Diodore de Sicile, quand Arbace Roi des Medes & Belesis, chef des Babyloniens, c'est-à-dire Cyaxare & Nabuchodonosor, se furent rendus maîtres de Ninive, le dernier eut pour son partage le Royaume de Babylone exempt de tribut; ce qui donne lieu de croire que ce fut pour se délivrer de cette obligation que les Babyloniens se liguerent avec les Medes contre les Assyriens.

Le Labynite I. d'Hérodote est selon l'Auteur, & M. des Vignoles ne pense pas autrement, le fa-

xe ſa ſeconde expedition
oachin, Roi de Juda à l'an
la Période Julienne com-
. Petau, quelques années
e ce Prince & Cyaxare ſe
ndus maîtres de l'Aſſy-

t pas ſi aiſé de déterminer
des ſucceſſeurs de Nabu-
ſor, ni de marquer le temps
un d'eux a regné. C'eſt
ſtion chronologique des
barraſſantes. M. Bouhier
près Conringius, qu'Evil-
h premier ſucceſſeur de
donoſor, eſt le Balthaſar

rosoarchod ne lui survêcut que neuf mois, & Nabonnedus qui vint après lui & qui fut le dernier Roi de Babilone, est le Merodach de Jeremie & le Labynite II. d'Hérodote. On réfute ici sçavamment tout ce que M. des Vignoles a avancé contre ce sistême. Ce Chronologiste est persuadé que le successeur immédiat de Nabuchodonosor a été constamment connu des Juifs pendant la captivité de Babylone sous le nom d'Evilmerodach, & il ne lui paroît pas vraisemblable que Daniel, qui écrivoit pour les mêmes Juifs, ait donné à ce Roi un nom tout différent: mais M. des Vignoles n'a pas fait attention que le Prophete Baruch disoit aux Juifs dans la captivité. *Orate pro vitâ Nabuchodonosor regis, & pro vitâ Balthasar filii ejus.*

Le même Chronologiste qui ne veut pas que Nériglissar soit le Darius Mede de Daniel, tâche d'éluder le passage decisif de ce Prophete: *eâdem nocte interfectus est*

*hazar, Rex Chaldæus, & Da-
Medus successit in regnum*, en
enant avec quelques critiques,
ces mots, *& Darius*, sont le
mencement d'un autre chapi-
: mais supposant cette conjec-
vraie, le commencement de
nouveau chapitre n'est-il pas
vec le précédent. L'intérêt seul
 systême qu'on a entrepris de
 valoir, peut empêcher de sen-
cette liaison.

Ce qui a causé plusieurs mépri-
à M. des Vignoles, tout judi-
x chronologiste qu'il est, c'est
e singuliere qui lui est venue,
me à un autre sçavant d'Al-
agne, que Darius Mede, n'a-
 regné à Babilone, qu'après la
e de cette Ville par Cyrus,
lui donna libéralement la Ca-
le & tout le Royaume : mais
e conjecture est manifestement
traire au Canon de Ptolomée,
fait regner Cyrus à Babylone
médiatement après le dernier
cesseur de Nabuchodonosor.

Tout ce systême de M. des Vignoles est appuyé sur une prétendue prédiction de Nabuchodonosor rapportée par Megasthene dans Eusebe. *Il viendra un Mulet Perse lequel avec l'aide de vos Dieux vous réduira dans la servitude ; & un Méde, la gloire des Assiriens, le secondera dans cette entreprise.* Cette Prophétie n'est pas fort respectable, & il est aisé de la rendre inutile. A la bonne heure, que le Mulet Perse soit Cyrus : la chose n'est pas sans vraisemblance ; mais comment prouver que le Méde dont il est parlé soit le Darius Méde de Daniel ? De plus on n'a qu'à traduire *le Méde* au lieu *d'un Méde.* Cette traduction sera très litterale & on entendra par *le Méde*, les soldats Médes, qui avoient acquis une grande réputation sous la discipline de Cyaxare & qui contribuerent beaucoup à la prise de Babilone. Cette interprétation s'accorde parfaitement avec Daniel, qui prédit à Balthasar que son

ɔyaume feroit dans peu la proye
s Perses & des Medes. *Divisum*
regnum tuum & datum est Mé-
s & Persis. Il est donc échappé
al à propos à M. des Vignoles,
ıvancer qu'on ne trouvoit point
ns les Prophetes le nom de *Per-*
mais seulement celui de *Médes*
rsqu'ils parlent de Cyrus ou de
prise de Babylone.

Il est vray que Josephe est un
u favorable à M. des Vignoles:
ais cet habile Chronologiste a
connu lui même que l'historien
if avoit tout brouillé en cette
casion, pour avoir suivi la Cyro-
die fabuleuse de Xenophon.

M. Bouhier continue de suivre
erodote dans la chronologie des
ɔis Medes. Il corrige seulement
e legere erreur de copiste dans
texte de cet auteur, & il jus-
e cette correction. Voici la table
ıronologique des Rois Médes.

Dejocès commence a regner
3999 de la Peri-Julienne.

Phraorte en 4052

Cyaxare en 4080
Aſtyage en 4120
Il eſt détroné par Cyrus en 4155

Ce qui embaraſſe plus les Chronologiſtes dans l'hiſtoire de ces Rois, c'eſt la fameuſe éclipſe qui arriva ſelon Hérodote pendant que les armées de Cyaxare & d'Alyate Roi de Lydie, étoient aux mains. M. des Vignoles balance les différentes opinions des ſçavans ſur le fait, ſans rapporter toute-fois le ſentiment particulier de Dodwel celebre Anglois, & qui n'eſt pas perſuadé que Thalès fut aſſez habile aſtronome pour prédire cette éclipſe avec toute l'éxactitude que dit Herodote. Le critique Anglois eſt plus diſpoſé à croire que l'obſcurité ſubite qui ſépara les deux armées, venoit de quelques exhalaiſons beaucoup plus épaiſſes qu'elles ne ſont ordinairement : mais Dodwel devoit conſidérer que ces ſortes d'exhalaiſons ne ſe prédiſent point. Ainſi puiſque toute l'antiquité témoigne que cette obſcurité fut

battues au clair de la
:onſtance que l'hiſtoire
omiſe ; toute la diffi-
ɔnc de déterminer pré-
temps où cette éclipſe
:e ſur les frontieres de
: de la Médie. Selon la
I. des Vignoles, il y eut
ès de ſoleil depuis le
uillet de l'an 4107 de la
ſqu'au 16e. Mars 4133,
: Période, & il prétend
que celle du 28 Mai
it pu changer le jour
ce qu'il n'y a que celle là
ſque totale. Cependant

qu'il n'étoit nullement nécessair
que l'éclipse en question fut pres-
que totale pour troubler des peu-
ples ignorans & crédules à l'excès,
& qui regardoient toute éclipse
comme un signe certain de quel-
que grand malheur dont ils étoient
menacés. Hérodote a parlé de celle-
ci sur des témoignages qui avoient
un peu exageré la chose. M. le Pré-
sident s'arrête à l'éclipse du 9 Juin
4117 qui commença à 6 heures
du matin & qui fut de neuf doigts
& demi ou même de dix doigts
& demi. C'est le sentiment du P.
Petau. On releve ici plusieurs mé-
comptes de M. des Vignoles & i
n'est pas aisé de l'excuser.

On place la défaite des Scythes
sur la fin de l'an 4109. après quo
Cyaxare ayant joint ses forces à
celles de Nabucodonosor, on re-
commença le siége de Ninive, qu
Cyaxare avoit été obligé de leve
pour aller au devant des Scythes
Cette Ville fut prise l'an 4111 d
la Période julienne. Il impor

l'intelligence des livres saints
:avoir au-quel des Rois Me-
n donne le nom d'Arphaxad
l'histoire de Judith. Selon la
on des 70 ce Prince avoit bâ-
fortifié la Ville d'Ecbatané :
ayant été vaincu par Nabu-
onosor, Roi de Ninive, le
jueur détruisit la nouvelle
& poursuivit le Roi Mede
les dans les montagnes où ce
ieureux Prince s'étoit retiré,
i il périt avec les restes de son
:e.
erodote ayant dit que Dejocès
a & bâtit Ecbatane, il semble
Dejocès soit l'Arphaxad que
nous cherchons : mais tout le
e de Dejocès ayant été fort
quille, il vaut mieux choisir
iorte qui, selon Herodote, per-
onarmée & la vie dans laguer-
r'il eut contre les Assiriens. Il
iut donc pas prendre à la lettre
ue dit le même historien que
ocès bâtit & fortifia Ecbatane;il
mença seulement ce grand ou-

vrage qui fut achevé par Phraorte son successeur.

La chronologie des Rois d'Egypte est encore plus embarrassée que celle des Assiriens & des Medes. L'entêtement des Egyptiens sur l'ancienneté de leur Monarchie, leur a fait débiter tant de fables qu'on ne sçauroit rien démêler dans la confusion des premiers temps de leur histoire. On en peut juger par ce que les sçavans de cette nation assûrerent à Herodote, que depuis leur premier Roi jusqu'à Sethon, il s'étoit déja écoulé, 1134 ans. Tout ce que Manethon & après lui Jules Afriquain & Syncelle ont rapporté des differentes dynasties des Rois d'Egypte ne mérite aucune créance. C'est une vérité que Coringius & Perizonius ont mise dans le plus grand jour. Cependant Perizonius a fait tous ses efforts pour concilier ces dynasties avec les autres monumens qui nous restent. Cette espece de bizarrerie a

à ſon ouvrage, d'ailleurs ex-
ent. M. des Vignoles qui con-
it que jamais perſonne n'a dé-
uillé le cahos de ces dynaſties,
pas laiſſé de s'en ſervir.
Herodote eſt digne de louange
voir négligé cette longue ſuite
Rois trés incertains, pour com-
ncer l'hiſtoire d'Egypte à Sé-
ris. Cet Hiſtorien n'a pas
me daigné nous apprendre les
ns de tous ces Rois dont les Prê-
; Egyptiens lui montrerent les
mies. Marsham s'eſt efforcé de
ſuader que Seſoſtris eſt le
ac Roi d'Egypte, qui entra
is les Etats de Roboam, où il
rendit maître de Jeruſalem :
is ce ſentiment, quoique ſou-
iu de l'authorité de Joſephe, a
pleinement réfuté par Périzo-
is. Le ſentiment du P. Tourne-
ne qui prétend, après le P.
oram auſſi Jeſuite, que Seſoſtris
le premier Roi d'Egypte qui
perſécuté les Hébreux, & qu'il
oit l'ayeul de Pharaon qui pérît

dans la mer rouge, a été combattu avec succès par le même Perizonius. M. le Président Bouhier juge que ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que Sesostris entra dans la Palestine pendant les sept années de la servitude des Juifs sous les Madianites. Dans cette triste conjoncture, les Juifs tellement oppressés qu'ils étoient obligés de se cacher dans les Cavernes du Pays pour se mettre à couvert de la fureur des Madianites, n'étoient pas en état de se défendre contre un si redoutable conquérant. Ils n'étoient plus pour ainsi dire une nation. C'est pourquoi Sesostris se contenta de soumettre les Madianites & de les rendre tributaires. Il ne fit nulle attention aux Juifs qu'il regarda seulement comme les esclaves du peuple qu'il venoit de vaincre. On ne doit donc pas s'étonner qu'ils n'ayent point parlé de cet évenement : ils n'avoient eu directement aucune part à cette guerre,

&

toient montrés en ar-
›art.
éſident eſtime qu'il eſt
e que Cheops eſt le Se-
la fin du regne de Sa-
ıa un azile à Jeroboam,
nquiéme année de Ro-
ra puiſſamment armé
ée, où il ſe rendit maî-
ıſalem & de tous les
temple. La différence
ı'a rien de ſurprenant.
›nde ſçait que les Rois
inſi que ceux de Ni-
Babylone ſont appellés
nt par les auteurs, &
ıuroit rien conclurre ni
nblance ni de la diver-
; noms.
irons cet Extrait par l'é-
. priſe de Troye, ſelon
C'eſt une époque fon-
d'où dépendent les é-
luſieurs événemens, que
ıivant qu'ils ſont devant
: fameux ſiége. Il n'y a
uoi les Chronologiſtes

soient moins d'accord que sur la prise & la destruction de cette ville. Les plus hardis la fixent à l'an 3530. ou 3531. de la Période Julienne, sans se mettre en peine du sentiment d'Hérodote, qui dans l'incertitude où les autres anciens Auteurs nous laissent, méritoit bien, tant par le droit d'ainesse que par ses recherches historiques, d'emporter la balance. Hérodote declare nettement, à la fin de la vie d'Homere, que Troye fut prise 772. ans avant le passage de Xerxès dans la Grece, ce qui arriva l'an 4234. de la Période Julienne: ainsi la prise de Troye appartient à l'an 3462. Il est vrai que de sçavans Critiques ont crû voir une erreur de calcul dans la supputation d'Hérodote, qui a compté 622. ans depuis la naissance d'Homere jusqu'au passage de Xerxès, au lieu que selon eux on ne devoit en compter que 422. Ce qui les a fait penser de la sorte, c'est qu'on lit dans l'histoire d'Hérodote, qu'Hesiode

Homere n'avoient précédé le
ſage de Xerxès que d'environ
ɔ. ans. Or Hérodote eſt né l'an
;o. ; on en a conclu qu'Home-
vivoit vers l'an 3830. environ
ıtre ſiécles ſeulement avant le
ſage de Xerxès. En corrigeant
le texte de la grande Hiſtoire
texte de la vie d'Homere, ces
itiques ſauvoient une contrarié-
qui a perſuadé à bien des gens
e cette vie n'étoit pas d'Hérodo-
: mais M. Bouhier prouve que
:te prétendue correction ne ſçau-
t ſe concilier avec d'autres en-
ɔits d'Hérodote, & qu'au lieu de
rriger la vie d'Homere par la
ande Hiſtoire, il falloit corriger
grande Hiſtoire par la vie d'Ho-
ere. Par-là on évite tous les in-
nveniens. Il eſt vrai néanmoins
l'en ſubſtituant le nombre de 700
:elui de 400, il ſe trouve qu'Ho-
ere ſera né environ l'an 3530.,
lieu que ſelon le calcul d'Héro-
ıte, ce Poëte eſt né l'an 3612. :
ais on n'a qu'à conſidérer que

dans le passage où cet Historien parle du tems qui s'est écoulé entre Homere & lui, il n'est pas parlé d'Homere seul : on y parle aussi d'Hesiode, que plusieurs anciens Auteurs prétendent être antérieur à Homere, qui selon les marbres d'Arondel lui est postérieur d'environ 30 ans. Ainsi Hérodote comptant l'intervalle dont il s'agit, par le plus âgé des deux Poëtes, dit que cet intervalle n'étoit pas de plus de 700 ans. C'est ce que l'on trouvera facilement depuis Hésiode jusqu'au temps où Hérodote mettoit la derniere main à son histoire. L'Ouvrage que nous venons d'annoncer n'est pas considérable par la grosseur du volume : mais il n'en mérite pas moins d'être placé avec distinction parmi tant d'in folio des Scaligers, des Petaus, des Usserius & des autres Chronologues. Feu M. le Président Bouhier n'eût-il fait que ce présent à la République des Lettres, elle reconnoîtroit toujours lui devoir

Il n'est pas aisé de trou-
uteur qui ait rassemblé,
dire, dans un si petit es-
d'érudition & tant de fi-
cieuse critique.

TICLE LXX.

'E DES VOYAGES,
ite du III. Volume &
T. XLV. au I. Volume
r.

VIII. *Voyages en Guinée*
s Sierra-Leona jusqu'au
pé Gonsalvo. Ces Voya-
dent les mêmes lieux,
emiers Volumes ont dé-
« mais ils ont été faits
tems, où l'avidité de s'en-
ommençoit à s'accorder
goût du sçavoir & le
l'instruction. Ceux qui
entrepris, ont écrit sur
iée plutôt en Géogra-
k en Historiens, qu'en
urs. »

Chap. I. *Voyage de Villault, sieur de Bellefond* en 1666. Sa relation fut si bien reçue du Public, que dans le cours d'une seule année on en vit paroître deux éditions à Londres. On accuse ici ce Voyageur d'avoir beaucoup pillé d'Artus, sans le nommer. Il n'y est plus pour se défendre de cette accusation : l'a-t-on faite de son vivant? Villault exhorte beaucoup ses Compatriotes à renouveller leur commerce dans la Guinée, où les François avoient été si bien reçus des Naturels du Pays, & où il reste encore tant de monumens, qui prouvent cette affection, & de vestiges des établissemens, qu'ils y ont eûs, avant qu'aucune autre Nation d'Europe y ait paru. Il leur reproche de s'être laissé duper par les Anglois, les Hollandois & les Danois, qui ne décrioient l'air du Pays, que pour les en dégoûter, tandis qu'eux-mêmes y faisoient un très-grand commerce. Cependant, dit-il, l'air de Guinée n'est dangereux que

pendant trois mois. Le reste du
tems on y peut vivre en aussi bonne
santé qu'en France, & peut-être a-
vec moins de maladies, car l'Eu-
rope en a plusieurs, qui ne sont pas
connues en Guinée. Nos Auteurs
conviennent qu'on y voit par tout
des monumens de la Nation Fran-
çoise, lesquels ne laissent aucun
doute que les François n'y ayent
été les premiers Négocians, & n'y
oient encore aujourd'hui très-esti-
nés; sur-tout depuis Rio Sanguin
usqu'au Royaume de Benin, c'est-
dire, l'espace d'environ 800.
ues. Les Portugais y ont pris
ur place, & quoiqu'ils soient
esque tous Mulâtres, ils ont ac-
s un si grand ascendant sur les
gres, qu'ils sont venus à bout
fermer l'entrée d'une si belle
on à tous les Etrangers.

hap. II. *Voyage de Thomas
ps au Royaume de Juida, &
l'Isle de S. Thomas*, en 1693.
trouve dans la collection de
:hill, sous le titre de *Voyage*

dans l'Annibal de Londres. Il contient, disent nos Auteurs, quantité de remarques curieuses, mais en général il est fort mal écrit, & plein de petites circonstances nautiques, qui n'ayant rapport qu'aux situations passageres de l'Auteur & du vaisseau, ne sont d'aucune utilité pour l'Histoire, ni même pour la navigation. Aussi a-t-on pris le parti de les retrancher. Ce qu'on y a laissé, ne nous a paru ni assez nouveau, ni assez interressant pour nous y arrêter.

Chap. III. *Voyage de Loyer à Issini sur la Côte d'or. La description du Pays & des habitans.* Cette relation fut publiée pour la premiere fois à Paris en 1714. L'Auteur est le P. Loyer, Dominicain, Préfet Apostolique des Missions sur la côte de Guinée. Nos Auteurs conviennent que nous n'avons point de meilleure description de la région d'Issini, & qu'elle est écrite avec un air de simplicité & de bonne foi, qui fait tou-

rs présumer avantageusement
caractere d'un Auteur. En
!8. le P. Gonzalves, du même
lre que le P. Loyer, étoit allé
:her l'Evangile en Guinée; Ze-
, Roi d'Issini, l'avoit très-bien
i, & lui avoit donné deux jeu-
Négres, qui parurent en Fran-
ous le nom de Rianga & d'A-
ia. On ne nous dit point ce que
int le premier; le second passa
'tamment pour le fils de Ze-
& son héritier présomptif. Il
présenté sur ce pied-là au Roi
iis XIV. qui le fit instruire par
Bossuet, le fit tenir en son nom
les Fonds de Baptême, & le
ıma Louis. M. le Cardinal de
.illes lui donna de sa main la
niere Communion. On n'ou-
rien pour lui procurer l'édu-
ın la plus noble; & il a servi
ques années dans nos Troupes
ualité de Capitaine de Cavale-
On jugea enfin qu'il étoit tems
: renvoyer à Issini; on lui don-
ın équipage convenable à sa

prétendue naissance, & deux vaisseaux de guerre pour l'escorter. Il s'embarqua à la Rochelle sur le Poli commandé par le Chevalier Damou. Le P. Loyer s'embarqua avec lui, & le 19 d'Avril 1701. le Poli mit à la voile.

Aniaba conserva plus long-tems sa fierté que sa vertu. Il n'étoit point encore arrivé à Issini, qu'il s'étoit comporté d'une maniere scandaleuse. Dès que le Poli parut à la côte d'Issini, & que les Négres eurent appris que le Chevalier Damou étoit chargé d'y faire un établissement François, ils ne purent modérer leurs transports de joye. Zenan étoit mort, le nouveau Roi d'Issini vint quelques jours après d'Assoko, sa capitale, escorté de ses principaux Officiers, & d'un grand nombre d'esclaves pour saluer le Commandant François, & lui donner les plus grandes marques d'amitié & d'estime. Il le remercia des bontés du Roi de France pour Aniaba, & lui accorda la

on de bâtir un Fort dans
: de ses Etats, qui convien-
mieux au commerce de sa
La relation du P. Loyer
nt de quelques habitans de
d'yvoire, dit qu'ils sont an-
hages; mais une note qui
au bas de la page, assûre
st une erreur démentie par
:res Relations.
'ort fut construit; mais la
gnie l'abandonna pendant
ans, contre les promesses
voit faites aux Négres, qui
nt cependant de promettre
llandois de ne le pas secou-
l'attaquoient, & sans le se-
lesquels il n'auroit jamais
utenir. Aniaba avoit promis
mmandant de le seconder,
ne parut qu'après la retraite
iemis. Il ne laissa point d'al-
: des complimens aux Fran-
r la levée du siége, & on le
a assez pour ne point lui faire
roches. Cet Avanturier, en
t l'habit François, avoit dé-

pouillé tout sentiment d'hor
& de Religion, & on ne fut
surpris d'apprendre que ce n
qu'un misérable esclave, qui
été enlevé à un Capitaine F
çois, & que ceux, qui avoien
ce larcin, s'étoient persuadés
trouveroient un grand avanta
le faire passer pour un Princ
n'étoit pas le premier, qui s'
donné en France pour l'hériti
Royaume d'Issini. Aniaba r
vint enfin l'esclave d'un maî
qu'il avoit déja servi en cette
lité. L'abandon du Fort pa
François, & les avantures des
Loyer & Villart sont ce qui in
resse le plus dans cette relation
description du Royaume d'Iss
des mœurs, du gouvernemen
de la Religion de ses Habita
qu'on y a jointe sur les Mém
de plusieurs Auteurs, est aussi
curieuse & fort instructive, sur-
pour la géographie de cette c
trée, dont nos Cartes ne font
cune mention dans l'endroit,

ėntement le Royaume d'Is-

ɔ. IV. *Voyage de* John At-
Guinée, au Bresil, & aux
Occidentales en 1723. Ce
eur s'étoit mis dans la tête
y avoit point de véritables
ophages. Sa principale rai-
que l'on ne peut en recon-
sans faire à l'espéce humai-
plus odieux reproches : lès
ie sont pas plus convain-
Ce Voyageur étoit Chi-
sur l'Hirondelle, vaisseau
re commandé par le Ca-
Ogle, qui est parvenu dé-
a dignité de Chevalier &
l. Le soir même de son
ui fut le cinquiéme de Fe-
lepuis six heures jusqu'à
ı vit quantité de rayons de

præ salientes ; on verra avec pl
satisfaction ce que l'illustre M
Mairan en dit dans son Trait
Aurores boréales.

Les Anglois ayant appris
arrivant à Sestos, ou Sestio,
le Roi du Pays étoit en poss
de recevoir un présent de to
vaisseaux, qui demandoier
l'eau & du bois, Ogle se crut
gé de lui envoyer ce tribut p
ambassade composée de son
tenant & de son Trésorier. L
de Sestos, qui se nommoit L
dro, reçut les Ambassadeurs
la chambre du Conseil, & y
dans un équipage plus capab
faire rire, que d'imposer d
pect : cependant les Anglois
rent à propos de se mettre
noux, & n'auroient peut-être
dit la Relation, pensé à se re
si D. Pedro lui-même ne les
fait souvenir. Il parut fort
de leur voir prendre cette po
& leur dit que c'étoit app
ment l'usage de l'Europe.

chacun leurs culottes, ce
refuserent. Il voulut ensuite
uire à leur bord, & il les
: en jouant de son flageo-
: lui fit présent d'un cha-
:dé, d'une épée & d'une
. Il n'y avoit apparem-
int de culote de rechange
ord, puisqu'on ne lui en
oint, mais en récompense
mit une grande feuille de
:n en forme de Patente,
:lle on le créoit Duc de
lle fut signée par tous les
l'équipage, qui sçavoient
r nom, & on y mit pour

gné dans les Terres, où les hommes de cette couleur ſont en très-grand nombre. Atkins a ſçû depuis de pluſieurs Anglois, qu'ils avoient vû pluſieurs Afriquains de cette couleur, & Thompſon en a trouvé un dans le Royaume d'Angola, & un dans l'Iſle de Madagaſcar. Nouvel embarras pour les Phyſiciens.

Ch. V. *Voyages du Chevalier* des Marchais *en Guinée & aux Iſles voiſines*. Nous n'en dirons rien ici, parce que nous en avons parlé fort au long, lorſque le P. Labat eût donné cette Relation au public. Nos Auteurs paroiſſent aſſez diſpoſés à croire qu'il l'a rendue fidélement, & que la prévention, qui s'eſt répandue au déſavantage de ce Religieux, n'eſt pas trop bien fondée. Quant au Chevalier des Marchais, ils ne ſont nullement éloignés de ſouſcrire à l'éloge, qu'en a fait le P. Labat, & reconnoiſſent en lui toutes les qualités, qui font un excellent Voyageur.

Chap. VI. *Voyage de William*

les Forts, & de tous les éta-
:mens des Anglois en Guinée,
ıvoit fait graver à ſon retour
ente planches *in-folio*, & les
eurs de la Relation paroiſſent
r ignoré qu'ils euſſent été ren-
ɔublics, car ils ne les ont point
és dans leur livre; mais en ré-
penſe ils l'ont enrichi d'une re-
n de la Guinée, où les coutu-
du Pays ſont comparées avec
s d'Angleterre. Elle eſt de M.
ler, & en forme de Dialogue
: un Gentilhomme Anglois,
ıe Négreſſe, qu'il aimoit: « Le
dinage, diſent nos Auteurs,
i regne dans cette Piece, n'em-

Roi de Dahomay, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit dans l'Europe. Ce Prince, qui faisoit sa résidence à deux cent milles dans les Terres, n'avoit jamais vû de Blancs. Sa prémiere entreprise fut sur le Royaume du Grand Ardra, lequel est situé à cinquante mille au Nord-Ouest du Royaume de Juida, que les François nomment *Juda*. La Ville d'Ardra fut prise après une vigoureuse résistance, & le Roi même fut tué à la porte de son Palais. Cette conquête fut suivie d'une irruption dans le Royaume de Juida; les Troupes de Dahomay s'étant avancées au mois de Février 1727. jusqu'à la Ville de Sabi, que les François ont nommée *Xavier*, apparamment parce que les Portugais lui avoient donné ce nom, formerent le siege de cette Capitale de Juida. Elle étoit grande & bien peuplée: les François, les Anglois & les Portugais y ont leurs comptoirs; ce qui ne l'empêcha point

& menés au Roi, qui
camp d'Ardra, qui leur
:'étoit sans son ordre qu'on
llé leurs effets, & qu'il
nettoit de retourner dans
nptoirs, & d'y continuer
merce en liberté. Mais ils
erent réduits en cendres,
rdres du Général de Da-

'II. *Nouvelle relation de*
parties de la Guinée, par
aine Vuilham Snelgrave.
'e voyageur n'étoit pas du
t d'Atkins, au sujet des
ophages; il avoit vû de

remarqué que les Negres en beaucoup d'endroits, ne souffrent pas que les Blancs prennent aucune connoissance de l'intérieur du pays, & se défient même des Negres, qui sont attachés aux Européens; & que ceux de l'intérieur du pays, quand ils s'approchent de la mer, ne répondent que par des fables à ceux, qui les interrogent sur ce sujet. Cette relation contient d'ailleurs des avantures assez curieuses.

Snelgrave arriva vers la fin de May à la côte de Juida, trois semaines après que ce Royaume eut été conquis par ce Roi de Dahomay; & les Européens des comptoirs enlevés pour l'esclavage avec les Habitans du pays. » Les ravages de l'épée & du feu dans » une si riche contrée, formoient » encore un affreux spectacle. Le » carnage avoit été si terrible, que » les champs étoient couverts d'os » de morts. » Mais comme les prisonniers Européens avoient ob-

tenu la permiſſion de retourner dans leurs Forts, Snelgrave apprit d'eux bien des circonſtances, qui l'ont mis en état de compoſer l'hiſtoire de cette étrange révolution. Il la commence par la deſcription du floriſſant Etat, où ſe trouvoit auparavant le Royaume de Juida, & on la verra ici avec plaiſir.

On ſçait aſſez qu'il n'eſt point au monde de pays auſſi prodigieuſement peuplé, eu égard à ſon étendue, que le Royaume de Juida. Le terroir en eſt d'une ferlité extraordinaire, & il étoit ſi bien cultivé, qu'il avoit l'apparence d'un jardin continuel. Un long & floriſſant commerce avoit enrichi ſes Habitans, & les avoit policés. Le Peuple y étoit hardi & adroit voleur, mais puniſſoit toujours ce crime par l'eſclavage. Quiconque étoit pris ſur le fait, étoit livré à celui, auquel il avoit fait tort. Le luxe & la molleſſe avoient été les ſuites de *cette proſperité*, & furent

la principale cause de la ruine du Royaume. Une Nation, qui pouvoit mettre cent mille combattans sous les armes, fut chassée de ses principales Villes par une armée peu nombreuse, & devint la proie d'un Ennemi, qu'elle avoit toujours méprisé.

Le Roi de Juida étoit monté sur le Thrône à quatorze ans, & en avoit trente au tems de la révolution. Il ne s'étoit jamais appliqué aux affaires, & ne songeoit qu'à satisfaire son incontinence. Il entretenoit à sa Cour plusieurs milliers de femmes, & n'avoit aucun Domestique d'un autre sexe. La cause de la guerre, que lui fit le Roi de Dahomay, fut que ce Prince lui ayant souvent demandé la permission d'envoyer ses Sujets trafiquer au bord de la mer, avec offre de lui payer les droits ordinaires, pour chaque Esclave, il l'avoit toujours refusé. Le Roi de Dahomay avoit juré de s'en venger, & celui de Juida, non-seulement s'é-

mocqué de ſes menaces, mais
it dit à Snelgrave, qui avoit
a fait pluſieurs voyages en Jui-
, que ſi ce Prince l'attaquoit,
e le traiteroit pas ſuivant l'uſa-
du pays, qui étoit de lui faire
per la tête, mais qu'il le tien-
it en eſclavage, & le réduiroit
offices les plus vils.
Jn Facteur Anglois, nommé
mb s'étoit efforcé de faire per-
au Roi de Dahomay le deſſein
nvahir le Royaume de Juida,
lui repreſentant qu'il n'avoit pas
z de troupes pour réduire un
iple ſi nombreux, qui avoit des
nes à feu, & qui ne manque-
t pas d'être ſecouru par les Eu-
éens, intéreſſés à ſa défenſe:
conſidérations & beaucoup
utres, que Lamb avoit ajou-
s à celles-ci, arrêterent pen-
it quelque tems ce Prince, mais
ès le départ de ce Facteur,
nme il eut été inſtruit que les
iſions regnoient dans la Cour
Juida, il prit enfin la réſolu-

tion d'y entrer avec son armée, & marcha droit à la Capitale, qu'il surprit. Le reste fit peu de résistance.

Snelgrave étant allé au camp du Roi victorieux, apperçut en chemin deux échaffauts fort grands, sur lesquels on avoit amassé en pile un nombre prodigieux de têtes, & son Interpréte lui dit qu'en ce lieu là les Dahomays avoient sacrifié quatre mille Negres. Il fut lui-même témoin du sacrifice, que le Roi fit à ses Fetiches d'une très-grande quantité de pareilles victimes. Cet endroit de la relation contient beaucoup de particularités assez curieuses, qui regardent le Roi de Dahomay, lequel conclut avec ce Capitaine un traité de commerce; mais celui-ci ne put jamais l'engager à pardonner aux Habitans de Juida, & à permettre à ceux, qui étoient sortis du païs, d'y retourner, à moins qu'ils ne lui livrassent leur Roi, ce qui n'étoit pas en leur pouvoir.

Snelgrave

e fit en 1729. un nou-
e à Juida. Il découvrit,
lessus de la Rade, la
Roi, qui menoit une
e dans deux Isles nuës
uses, avec un de ses
Officiers, & un petit
ses Sujets les plus fi-
fit plusieurs présens,
malgré la disette de
souffroit, lui envoya
. Ces Isles étoient as-
endues par une Riviere
ques pieces d'Artillerie;
iculté d'avoir des vi-
eoit souvent ces Exilés
urs femmes, leurs en-
domestiques, pour en
leurs voisins.
a ensuite quelques ré-
ans ce pays: le Roi de
fut sur le point de per-
quête, mais tout abou-
uine presqu'entiere du
des Européens dans le
de Juida. Tout cela est
eveloppé dans la relation

de Snelgrave. Ce Navigateur y a joint des remarques fort instructives sur les esclaves Negres, sur leurs révoltes & sur la conduite qu'il faut tenir avec eux. Il n'avance rien, qu'il ne le prouve par des faits certains, ou dont il n'ait été témoin. Il finit par une suite d'avantures fort tristes pour lui. Il avoit été pris en 1718. par des Pirates, & il nous donne une idée bien affreuse de ces ennemis du genre humain, qui n'ont plus ni Patrie, ni Religion, ni presque rien de l'humanité. Croiroit-on que des hommes puissent en venir jusqu'à dire de sang froid, comme fit un de ces brigands à Snelgrave ; » Ne t'imagine pas que ce soit un » boulet de canon, qui m'étonne ; » car je m'attends tôt ou tard à » descendre en enfer par cette » voie-là. » C'est cependant un langage fort commun parmi eux. Ceux-ci avoient jetté à la mer tous les Livres qu'ils avoient trouvés dans leur prise : » Parce que cette » *drogue*, disoient-ils, étoit ca-

» pable de faire abandonner
» quelqu'un d'entr'eux le chemin
» de l'enfer où ils s'étoient enga-
» gés de bonne grace à marcher
» tous ensemble.

Livre IX. *Description de la Guinée, contenant la Geographie, & l'Histoire Naturelle & Civile.* Il ne s'agit ici que de la Guinée Méridionale, qui se subdivise en six parties. Nous n'en avons dans ce volume que trois chapitres, dont le premier est intitulé, *de la côte de Malaguette* ou du Poivre : le second contient la description des Pays intérieurs entre Sierra-Leona & *Rio Sestos* : le troisiéme a pour titre : *Description de la côte d'Yvoire.* Il paroît par le choix des Auteurs, qui sont cités au bas des pages, qu'on ne pouvoit pas s'y prendre mieux pour nous donner quelque chose de bon sur ce sujet. Mais il faut attendre que nous ayons le ...t pour voir si nous pourrons en ...nner un Extrait, qui puisse faire ...lque plaisir à nos Lecteurs.

ARTICLE LXXI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ESPAGNE

DE MADRID.

IL s'est fait en Espagne des entreprises Littéraires dont la France n'a pas été assés instruite. Il semble toutefois que deux Nations, qui sont pour ainsi-dire à l'unisson pour les intérêts politiques, doivent prendre part aux progrès que les Arts font de part & d'autre. Nous souhaitons fort que nos Mémoires s'enrichissent de plus en plus de la Littérature Espagnole, & voici déja quelques détails qui pourront faire voir que les Sciences sont en honneur au-delà des Pyrenées.

En 1737 on vit naître un Ouvrage intitulé *el Diario de los Literatos de Espana* forme d'in 8°, contenant 360 pages & la notice des

Livres qui avoient paru dans les trois premiers mois de l'année. Ce Journal étoit dédié au Roi, on s'y proposoit de donner des Extraits de tous les Ouvrages nouveaux; à peu près comme on fait en France, en Hollande, en Allemagne & en Angleterre. La préface exposoit le goût de ces sortes de livres périodiques, & l'on y parloit des Mémoires de Trevoux avec une distinction, qui marque la politesse des nouveaux Journalistes Espagnols.

Quelques-uns des Ouvrages dont on rendit compte alors étoient énoncés sous les titres suivans.

Philosophia Racional, Natural, Metaphysica y moral de D. Juan Bautista Berni.

Flumen vitale quatuor liquidorum de D. Miguel Borbon.

Varia Comesuracion para la escultura y arquitectura de D. Juan de Arphe y Villafañe &c.

Annales del Reyno de Galicia par *D. Franc.* Xavier Man. de la *Huerta.*

Proporcion de Monedas pesos y medidas por Antonio Bordazar de Artazu.

Dissertaciones Medicas Théorico-practicas, Anatomico-Chirurgicas, y Chymico-Pharmaceuticas de la R. Sociedad de Sevilla.

Monarquia Espanola Blason de su Nobleza, por D. Franc. Rivarola y Pineda.

Chronica Seraphica, por Fr. Eugenio Gonzalez de Torrez, Tom. 8°.

De la Naturaleza, origen y causas de los Cometas, por el P. Joseph Casani de la Compañia de Jesus.

Les Extraits contenus dans ces Journaux sont fideles, exacts & circonstanciés. De tems en tems la critique est severe, & dans ce Païs là, comme par tout ailleurs, les Auteurs étant fort délicats, il s'est élevé des tempêtes contre les Auteurs de ces Mémoires. Ils ont continué leur travail durant quelques années, bâtissant d'une main

& combattant de l'autre. Ils en sont venus jusqu'à donner sept volumes.

Mais enfin la multitude des persécutions a lassé cette compagnie Littéraire; & la raison qu'en donne une relation que nous copions, est celle que nous venons d'insinuer: *porque* dit ce Mémoire, *la Nacion de los escritores no sufre ni correccion ni alabanza moderada.*

Ainsi depuis l'année 1742, le Journal est demeuré comme suspendu: c'est aussi l'époque, ajoute la relation, d'un nouveau déluge de mauvais livres: car la critique ne faisant plus ses fonctions, on a vu renaître une sorte d'impunité dans l'empire des Lettres. Les gens sans aveu y sont rentrés de toutes parts; & les brigandages ont paru plus communs qu'auparavant.

FRANCE.

DE BOURGES.

La Promotion de Mgr. de la Rochefoucaud, Archevêque de cette Ville, à la dignité de Cardinal, a fait naître un éloge en vers Latins, qui ont été fort applaudis. Cette piéce est intitulée *Festi Senarioli* : c'étoit le nom que donnoit * Cicéron aux vers de cette espece. Ils sont appellés *versus senarii* dans Phèdre.

Æsopus autor quam materiam reperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Ce genre extremement facile, coulant, & aimable, demande une exacte & pure Latinité. On jugera par les échantillons suivants du goût de l'Auteur. Il commence ainsi :

* *Tusculan.*

iderice, liberalem & candidam
ıtulandi ut exprimam cupidi-
n,
: lætus, & fieri quantum poteſt
s particeps animus tuæ,
ıntus agitans impellit vide-
ɜt,
timidè ceſſantem urget moti-
i.

amine enſuite dans quel ſti-
nvenoit de chanter les loü-
lu Prélat. Il ſe propoſe la
lyrique, la douce harmonie
logue, & en rejettant ces
ɔrtes de compoſitions, il
:hoſes les plus gracieuſes au
al, ſurtout ce morceau.

: amænum, ac molle dicendi
nus?
ɔusque Cantilenis perſtrepens,
liones excitem, ut mihi audeant
alto ſanguine deorum ſati,
uratos inter aſtantis Deos
ıre nomen; alterniſque vocibus

Cum calamis ve, ad astra sublimem
 ferant?
Tum recinens ipse multiplices recen-
 seam
Bonorum formas, unde nobis nascitur
Communis ingens omnium felicitas?
Describam euntes sidere benigno dies?
Odores florum amicos, & spirabiles
Animas? opertos herbis pubescentibus
Agros? Salubres, atque jucundissimas
Perennitates fontium? nullis oves
Fertilibus unquam destitutas pabulis,
Nullo luporum territas unquam metu?
Ac faustitatem demùm, & innocentiam
Sancto jugatas vinculo Concordiæ,
Tutasque dulci Pacis contubernio?
Atque bona moneam tanta Pastori op-
 timo
Esse referenda accepta? Pastorem opti-
 mum
Hunc esse teipsum nemo non agnoverit,
Friderice, &c.

Le Poëte se détermine enfin à ces petits vers en style de Phedre. Il représente naïvement au Cardi-

les transports de joye ausquels
t livré son Diocese, en appre-
it sa Promotion.

nc dicam, alacritas quanta Bituriges
tuos,
nes tuos ad unum, teneat, & boni
tare cogat ingenuisque gaudiis,
oi advenisse Cardinalitium decus,
moribus illi quod votis rogaverant,
a ipsa postquam nuntiavit hæc manus
neranda, jam tot ante à beneficiis
ueta, totque comparata in posterum.

Au milieu de cette description si
uce & si ingénue, la Muse prend
utefois l'essor, & ce sont les ver-
s du Cardinal qui lui inspirent
s tons plus sublimes.

iamque festis plurimi contendimus
nbire superos gratulationibus,
uòd tam eminentem dignitatis ad gra-
dum
irum tamdignum promovere voluerint;
irum jam innumeris eminentem lau-
dibus,

Quamvis minima esset, ortum ab illustrissimâ
Fuisse, ac veteri, ac fœcundâ Heroum Domo;
Visum, animo cujus ingenti superaddita
Magni hujus anima Rupifucaldi viget,
Qui Purpuræ Romanæ adjecit novum,
Novumque adjecit gloriæ Atavorum decus;
Virum beneficum, dotatumque nobili
Excelsitate mentis, & blandâ simul
Virtutis indole præditum; quem vidimus
Ipsi admirantes, cum teneris affectibus
Pietatis, atque misericordiæ obsequens,
Omnes soleret omnium ægritudines
Levare, sortemque ex malâ meliusculam
Facere, vel etiam reddere ex bonâ optimam.

On n'oublie point dans la description des transports publics, ceux de M. de la Rochefoucaud alors Grand Vicaire de Bourges, & aujourd'hui Archevêque d'Albi.

At interim
Affinis ille Rupifucaldus tuus

litates dum laborat publicas
:re, quanto vultûs, immo vultui
innatantis animi testimonio,
iste quam non sit sibi gravis, in-
dicat!
c placerent, si suî causâ dari
naret, quos dari plausus videt;
que tamen partem aliquam dari
sibi
nimadvertit gloriæ cupidus tuæ.

:loge des Diocésains de M. le
nal est également bien pla-
: la douceur du style répond
e au caractere doux & paci-
qui domine en cette Pro-

Friderice, tuos istos amabiles
mque amatos cordis augusti sinus
magisque pandere ambientibus
leat: atque nos adeò, nos, si po-
tes,
iùs ama. Jam ipse cognosti satis
es Cubos esse mite hominum ge-
nus,
placidumque tam esse, quàm suas
oves.

Illi quidem Potentum benevolentiam,
Salutiferamque prorsùs nesciunt opem
Captare avaris artibus ; at ipsam sciunt
Amare majestatem , ubi est similis tui.

Le reste de cette Poësie comprend les éloges du Pape, de la ville de Rome, des Cardinaux célébres par l'amour des Lettres; Bembe, Polus, Sadolet, & de nos jours, M. le Cardinal Querini. Parmi tant d'illustres Mécenes, M. de la Rochefoucaud tient un rang distingué.

Tuque, Friderice, qui tam ingenti percitus
Amore, semper excoluisti litteras,
His litterarum deliciis cupidè simul
Frueris ; simulque perquàm amabiles sinu
Paterno curas bene memor nostri geris
In tantâ honorum granditate, tam gravi
Negotiorum mole pressus, nos amas ?
Doctasque Romæ inter necessitudines
Impertis mirum amorem Biturigibus tuis ?

gulari pro tuo isto munere

, oro, Superi, mundo ut ostenda*

diù,

n glorioso nexu jungatur comes

dignitate magnâ magna benigni-

tas.

'Auteur signe ainsi son com-
ent. *Offerebat devotus Cliens*
c. Joseph Desbillons, *Societ.*
U Sacerdos, *Professor Rhetori-*
in Collegio B. Mariæ Bituri-
VIII. Cal. Maii. M. DCC.
/II. Dans le cours de la Piéce
fait honneur d'être un des Dio-
ns de M. le Cardinal.

e tibi unum ex isto Cuborum grege

tear ultrò : namque patrium solum

is mihi Utrio * Duniregium † al-

luit.

'est ainsi qu'autrefois *Sidronius*
Vallius célébroient les Prélats
Belgique, patrie de ces deux
es, & le lieu ordinaire de leur sé-

* *L'Oran.* † *Dun-le-Roi.*

D'ANGERS.

Prix proposés par l'Académie Royale d'Angers pour l'année 1748.

L'Académie Royale d'Angers propose deux prix pour l'année 1748. l'un de Physique, & l'autre d'Eloquence ou de Poësie, dont voici les sujets.

Pour la Physique. *Les Métaux & les Animaux ne deviennent-ils électriques que par communication? Pourquoi ne le deviennent-ils pas par les moyens dont on se sert pour rendre les autres Corps électriques?*

Pour l'Eloquence ou la Poësie. *Le Progrès des Beaux Arts sous le Regne de Louis XV.*

Les deux Prix qui sont deux Médailles d'or de la valeur de 200. livres chacune, données par MM. les Académiciens, seront distribués le Mardi onze de Juin 1748.

La Dissertation de Physique sera en Latin, ou en François, au choix des Auteurs. L'autre sujet se-

a en Prose ou en vers François, & n'excedera pas une demie heure de lecture ou environ.

On ne recevra les piéces que jusqu'au dernier jour du mois de Mars. Toutes personnes pourront prétendre à ces Prix, excepté Mrs. les Académiciens qui seront Juges. Ceux qui enverront leurs ouvrages y mettront une Sentence ou Devise, & y joindront un billet cacheté où sera la même Sentence ou Devise avec le nom, la qualité & l'adresse de l'Auteur. On n'ouvrira que le billet de celui dont on couronnera l'ouvrage.

Ceux qui travailleront pour les Prix sont priés d'envoyer des écrits bien lisibles. Ils auront soin de faire affranchir de port leurs paquets, & de les adresser à M. Menon Docteur en Théologie, Secretaire perpetuel de l'Académie Royale d'Angers, au College de Buëil ruë de la Roë à Angers.

De Paris.

Remarques sur les Mémoires de

l'Academie de Chirurgie Lettres d'un Chirurgien de Paris à un Chirurgien de Province son éléve. *Imprimées à Amsterdam & se vendent à Paris* chez Grangé Libraire au Palais *in* 12. Nous rendrons compte de cette Brochure qui est fort Critique.

Recueil de fables nouvelles précédées d'un discours sur ce genre de Poësie, *par M. D'ardenne*, Associé à l'Académie des Belles Lettres de Marseille. Ce Livre, dont nous parlerons ailleurs, est d'un homme de goût & d'un assez bon Poëte.

Les glorieuses Campagnes de Louis XV. répresentées par des figures Allégoriques, avec une Explication Historique, par M. Gosmond. Chez l'Auteur ruë Ste Anne, Butte S. Roch; & le sieur Vanhec, ruë d'Enfer, près S. Landry, petit *in-fol.* prix 12 l. Cet ouvrage, qui nous occupera aussi dans un Article de nos Mémoires, fait honneur au genie de l'Auteur, à son zéle pour la gloire du Roi & de la Nation.

ımme le morceau ſuivant con-
ıne critique litteraire, nous le
:rivons ici. Il eſt queſtion du
de de Mlle. Stephens, déja
ı par nos Mémoires. On y
ɛ l'annonce d'un ſpecifique
dit être plus ſur & plus digne
ntion.

Journal de Verdun du mois
ɛpt. 1739 a donné au public
npoſition du Reméde de Mlle.
ens, pour guérir la pierre &
ıvelle. Tous ceux qui ont lû
ournal connoiſſent la compo-
de ce remede; mais peut-être
nt-ils pas mis en pratique pour
nnoître les ſuites & les effets
cieux. Il ne faut qu'examiner
mpoſition dudit remede pour
ver ce qu'on avance ici. On
rque d'abord que le ſavon d'A-
e fait la baſe de ſon remede : or
ɛ monde ſçait, que dans la com-
on du ſavon d'Alicante, l'Or-
nt ou Arſenic rouge y entre en
grande quantité pour pro-
de mauvais effets, étant un
ı *trés-corroſif*, & s'il n'étoit pas

incorporé avec l'huile d'olive
sel de la soude qui réprime sa
rosion, il seroit très - perni
d'en faire le moindre usage.
sieurs personnes qui en ont fai
ge se plaignent des mauvais
que ce remede a operés en
Le sieur Got Docteur Mede
tabli dans la Ville de Guing
province de Basse-Bretagne,
pose un remede specifique pou
rir la pierre, la gravelle, la co
néphrétique, l'urine glaireuse
rine de sang, les douleurs de
provenant de leur embaras,
celui des ureteres, ou de la
& de l'ictére ou jaunisse; do
effets sont très-doux; dans la
position duquel il n'entre aucu
cotique ni aucun corrosif. C'es
mede le plus souverain qu'on
trouver jusqu'à ce jour pour
ser (comme par enchante
la colique nephrétique, le
deurs & suppressions d'urin
quelque cause qu'elle vienne,
té celle qui est verolique; po
soudre & chasser en forme

la pierre de la vessie. Car l'ayant
iné à quantité de malades depuis
s de 25 ans qu'il le compose, &
t en pratique, lesdits malades
s sont tous bien trouvés & par-
ement guéris suivant leur certi-
t, qu'il a & qu'il est prêt de pro-
re. Il avertit que ceux & celles
seront attaqués des susdites ma-
ies, & qui voudront en faire
ge n'auront qu'à s'adresser au
ır Got fils, demeurant à Paris
des Canettes près S. Sulpice,
z le sieur Hucher marchand
icier, où à Guingamp en Basse-
etagne au sieur Got Docteur
decin : on leur en fera rendre
c la maniere de s'en servir, la
intité qu'ils voudront par la
re qu'ils indiqueront à 4 livres
ique once dudit remede, en af-
nchissant le port de l'argent &
s Lettres d'Avis.

TABLE DES ARTICL
du mois de Juin 1747.

ART. LXIII. *Abregé de l'H- toire des Insectes,* 11

ART. LXIV. *Panegyriques des &c.* par M. Ballet Curé de Gif, 1181.

ART. LXV. *Assemblée publiqu l'Académie de Lyon,* 11

ART. LXVI. *Caroli Porée Ora nes, &c. nova editio* 12

ART. LXVII. *Reflexions sur Poësie,* par M. Racine, to II. 12

ART. LXVIII, *Histoire de l'A demie des Sciences,* pour l'an 1743. Suite de l'Art. XLI au I. Vol. de May, 12

ART. LXIX. *Recherches & D sertations sur Hérodote.* 12

ART. LXX. *Histoire des Voyag &c.* Suite du III. Volume & l'ART. XLV. au I. Volume May. 13

ART. LXXI. *Nouvelles Litterair* 13

ERRATA.

ar le mois de Janvier 1747, pag. gne 8, qu'on ne peut, *lisez* qu'on

ar Février pag. 252 lig. dern, *lisez* qu'ils. pag 357. lig. 10 Caisme *lisez* Catechisme.

rMars pag. 536 lig, derniere c, *lisez*

ur Avril pag. 682 lig. 15 *pulchras pulchros*.

ur May I. vol. pag. 793 lig, 13 ophelte *lisez* Prophête. lig. 14. *lisez* le. lig. 15 elon *lisez* selon, ig. 840 lig 22 sçavoir *lisez* travail. ig. 924 lig 5 premiete *lisez* preiere.

ige 953 lig. 11 par donneront, *lisez* urdonneront

r May II. vol. pag 1009 lig. preiere, ne remportent *lisez* ne remortant.

. 1014 lig. 3 ordinairement *ajoutez* ès-bien.

. 1015 lig. 22 de Ciceron *lisez* de esar.

. 1063 lig. 4 monuments *lisez* mouements.

. 1122 lig. 5 Pari *lisez* Paris.

APPROBATI

J'Aĭ lû par ordre de Monse
Chancelier le présent *Journ*
il m'a paru que l'impression po
permise. LE R

De l'Imprimerie de ROBUSTE
la Calendre près le Pala

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juillet 1747.

ıe de

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

mmencés d'être imprimés l'an
1701 à Trévoux, & dédiés à
Son Altesse Sérénissime Monsei-
gneur le PRINCE SOUVE-
RAIN DE DOMBES.

Juillet 1747.

A PARIS,
HAUBERT, à l'entrée du Quai
ugustins, à la Renommée,
& à la Prudence.

DCC. XLVII.
robation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	8.	v.
1724.	12.	v.			

EMOIRES
UR L'HISTOIRE
:iences & des beaux Arts.

Juillet 1747.

ɻTICLE LXXII.

'el Cardinale Gaſparo Conta- ſcritta da Monſignor Lodo- ı Beccatello, &c. in Breſcia 46.

ı Cardinal Gaſpard Conta- : écrite par Monſeigneur ıis Beccatelli &c. A Breſcia , pages. 139.

PLUSIEURS circonſtances concourent à rendre intéreſſant l'ouvrage que nous annonau Public. C'eſt la vie d'un

Cardinal célébre par ses vertus, par ses talens, & par les négociations importantes dont il fut chargé ; c'est un illustre Archevêque qui en est l'Auteur ; & ce qui fait en même-tems l'éloge du Héros, & de l'ouvrage, M. le Cardinal Querini en est l'Editeur. Nous n'ajouterons pas qu'il convenoit, qu'il étoit même nécessaire que le Cardinal Contarini fût en quelque sorte ressuscité par un Cardinal qui le remplace avec tant de gloire. Cette réflexion se présente d'elle-même au Lecteur, pour peu qu'il soit au fait de la littérature. Personne n'ignore que M. le Cardinal Querini, peu content d'être un Mécene, encourage le progrès des beaux Arts par ses exemples & par ses écrits. Nous lui devons encore l'Edition des Lettres du Cardinal Polus avec des notes & des dissertations ; & François Barbaro, l'honneur de sa patrie qu'il défendit avec tant de courage, est redevable de sa réputation à M. le Cardinal Q. On

it donc . avec la proportion
able, appliquer à cette Emi-
ce que l'on dit de S. Mar-
appeller *trium virorum ſuſ-*
magnificus.
e Cardinal Q. toujours at-
faire ſervir ſes connoiſſan-
a Religion, veut ôter aux
s de l'Egliſe les moindres
es qui puſſent les retenir
urs erreurs. C'eſt dans ce
qu'il a joint à l'ouvrage de
catelli, une préface raiſon-
ıns laquelle il refute les ac-
as des Luthériens contre le
ul III. Telle a toujours été
uite uniforme des Sectaires.
piene les uns les autres. Ils
après leur défaite ſe ména-
honteuſe reſſource de ca-
les Souverains Pontifes qui

de déclamer contre Paul III. Ils le peignirent sous les traits les plus odieux ; c'étoit, disoient-ils, un esprit vain, ambitieux, incapable de ménagemens, ennemi des conseils moderés, qui jamais ne distingua le mérite, qui ne vouloit dans ses Cardinaux que des adulateurs &c.

L'Histoire de ces tems-là nous en donne une idée différente. Paul III. fut un Pape actif, éclairé, toujours guidé par la sagesse & la religion. Entre plusieurs preuves que je pourrois citer des grandes qualités de Paul III. dit M. le Cardinal Q. je me bornerai à développer la conduite qu'il tint à l'égard de Contarini. On est bien éloigné du vice, quand on n'a de faveurs, de bienfaits, que pour la vertu. Le Pape connoissoit trop le mérite de Contarini, pour ne pas l'honorer de la pourpre ; les vertus seules & les services parloient pour Contarini. Paul III. ne put se refuser à une recommandation si éclatante & si

:e. Sa Sainteté dût être bien flat-
: des applaudiſſemens qui ſuivi-
ıt un pareil choix. Nous nous
ntenterons de deux témoignages.
: premier n'eſt honorable pour le
pe & pour Contarini, que parce
ı'il vient d'un homme qu'on ne
ıpçonna jamais d'être flateur.
eſt Pierre Aretin, homme qui s'ac-
ıit une gloire honteuſe & coupa-
e par ſes fureurs, & par ſes infa-
ies, & qui ſe vantoit d'être la ter-
ur des rois de l'Europe qu'il avoit
is à contribution. Dans une lettre
ı'il adreſſe au Souverain Pontife
r la promotion du Cardinal Con-
rini, il rend cet hommage pur à la
:rtu & à la vérité; *les autres Papes*
ı *faiſant des Cardinaux font des*
rinces, & vous faites des Vicai-
s de Jeſus-Chriſt, & comme ces
ɔmmes illuſtres ne pouvoient naî-
e ſous un Pontiſe plus ſaint &
'us reſpectable, auſſi Votre Sainte-
' ne pouvoit-elle mieux placer ſes
ignités & ſes honneurs : Gli altri

Pastori creano Cardinali Reverendissimi, & voi create Vicari di Christo ... veramente si come essi non poterano nascere a i giorni di miglior Papa: cosi voi non poterate dispensare le dignita sacro-sante in piu giuste creature. Le Sénat de Venise regarda cette promotion comme le triomphe de la vertu. Contarini étoit dans le conseil suprême, lorsqu'on vint lui annoncer qu'il étoit Cardinal, tous les Sénateurs se leverent à l'instant pour l'en féliciter ; & Louis Mocenigo *s'écria que la Cour Romaine avoit enlevé à la république le plus vertueux gentilhomme qu'elle eût: Questi Preti ci hanno pur rubato il miglior gentil-huomo c'havesse questa citta.*

Contarini se rendit à Rome, & ce ne fut que pour entrer dans la plus intime confidence du Pape: sans en avoir le titre, il faisoit toutes les fonctions du Sécretaire d'état. Le Pape avoit coutume de l'appeller le plus beau fleuron de la Thiare: *Era il Papo solito di vag-*

tre quel Cardinale qual vera del suo Pontificato. Incapa-
se démentir, Contarini ne se
t de sa faveur que pour la
du Souverain Pontife & de
ligion. Il s'étoit glissé quel-
désordres dans la Cour de Ro-
Contarini entreprit de les ré-
r, il en parla à Paul III. qui
tant aux bonnes intentions
rdinal, le chargea lui-même
echercher la cause & d'y ap-
er le remede. Ce dessein n'é-
oint du goût de quelques an-
Cardinaux, qui se plaignoient
Contarini n'avoit quitté le Sé-
e Venise, que pour mettre la
ne dans le Sacré College,
il ignoroit même les préro-
es & les droits. Contarini sûr
pprobation du Pape ne se lais-
nt ébranler par ces murmu-
e moyen le plus efficace de
icher ces abus, disoit-il à sa
eté, *c'est de ne décorer de la
ire & de l'épiscopat que des su-*

jets qui réunissent, & les talens, & les vertus. Il est inutile de faire de nouvelles loix pour rendre à l'Eglise sa premiere splendeur. Se Sua Santita voleva far bella la chiesa non accadiva piu scriver Leggi, ma che facesse dè libri vivi, & questo era fare Cardinali e Vescovi che havessero il timore di Dio & fussero dotti.

Il n'arrive que trop souvent que les grands hommes eux-mêmes, pour ne pas se donner de rivaux, ne répandent les graces du Prince dont ils sont les Ministres, que sur des sujets médiocres, qui ne peuvent leur faire ombrage. Contarini n'étoit point accessible à ce vice, si humiliant pour les grands hommes. Les sujets illustres n'avoient point de protecteur plus assuré. L'obscurité de la naissance n'étoit point un titre d'exclusion; quand ce défaut étoit racheté par un mérite éclatant.

Les Bembe, les Sadolet, les Gibert de Verone, les Fregose & les Caraffe justifient l'usage que

Contarini fit de sa faveur. C'est lui qui, pour ainsi dire, les nomma Cardinaux. Le Pape ne fit qu'authoriser & déclarer un choix qui faisoit tant d'honneur au Pontife, au sacré Collége, à Contarini & au 16ᵉ siécle.

Nous allons maintenant voir Contarini dans les négociations les plus épineuses & les plus importantes. Charles-Quint, mécontent du mauvais succès qu'avoit eu la conférence de Worms, résolut de convoquer à Ratisbonne une diette de l'Empire ; il pria le Pape d'y envoyer, en qualité de Légat, Contarini dont l'autorité & le mérite frapperoient les Luthériens, & pourroient les ramener au sein de l'Eglise.

Le Pape y consentit ; & Contarini se mit en route dans les plus grandes rigueurs de l'hyver. La Politique presque toujours fatale à la Religion, fit encore échouer cette seconde conférence. On craignit

que l'Empereur ne devînt trop puissant & trop redoutable, s'il réunissoit tous les esprits dans une même créance. Les ennemis de Contarini voulurent le rendre responsable de ce mauvais succès, quelques-uns même l'accuserent d'avoir molli. Ils prétendirent que, si l'on avoit suivi ses conseils, les Luthériens auroient eu tout l'avantage dans l'accommodement projetté. Cette calomnie se détruisoit d'elle-même; le Légat avoit tout concerté avec le Pape; & il n'arrêtoit rien qu'il n'eût auparavant consulté Rome. Ces bruits calomnieux ne servirent qu'à rehausser la gloire de Contarini.

Charles Quint, pour se vanger du Siége de Vienne, résolut de porter la guerre en Affrique. C'étoit à Genes que se faisoit l'armement, l'Empereur s'y rendit, & demanda au Pape une entrevûë qui se fit à Luques. Le Pape y reçut Contarini avec beaucoup de dis-

ı ; il falloit encore quelque
e plus éclatant pour la juſ-
n du Légat ; l'Empereur ſe
: à Sa Sainteté de l'injure
aiſoit au Cardinal ; le Pape
t qu'il n'avoit jamais douté
ocence du Légat , & que
u il lui donneroit de nouvel-
ves de ſon eſtime; il ajouta
d'Ovide. *Summa petit li-*
rflant altiſſima venti.
louſie n'en veut qu'aux plus
ens.

ine le Pape fut-il de retour
e , qu'il honora Contarini
gation de Bologne ; mais
veaux beſoins appellerent
inal à de nouvelles fati-
ançois Premier & Charles
oubloient toujours l'Euro-
eurs anciennes & conſtan-
lités. Ils ne faiſoient la paix
rſqu'ils étoient las de la
ce n'étoit qu'une ſucceſ-
ide de traités jurés & vio-
Pape voulut faire un der-

nier effort pour étouffer les semences de ces guerres fatales. Dans ce dessein il choisit Sadolet & Contarini, pour aller trouver les deux Monarques ennemis. Sadolet étoit destiné pour la France, Contarini devoit se rendre en Espagne auprès de l'Empereur. La mort enleva Contarini, dans le tems qu'il se disposoit à partir. On peut juger de la douleur que fit naître cette nouvelle; le Pape dit en soupirant: *nous avons perdu un grand Cardinal : Havemo perso un gran Cardinale.*

On sera curieux de sçavoir comment cet ouvrage écrit il y a près de deux cents ans, voit le jour pour la premiere fois. Le titre de Bibliothécaire du Vatican n'est point pour M. le Cardinal Q. un titre vain, & de pure décoration. Il connoît toutes les richesses de cette magnifique Bibliothéque, & c'est en les parcourant qu'il a découvert ce Manuscrit, qui avoit

ıpé aux autres Bibliothécaires.
t l'ouvrage de M. Beccatelli
ıe & constant ami de Contari-
. a écrit aussi l'Histoire des deux
ıds Cardinaux, Bembe & Po-
Il est étonnant que M. Fonta-
n'ait point parlé de ces pro-
tions dans son livre de l'élo-
nce italienne. La vie du Cardi-
Bembe fut imprimée à Venise
1718. Nous avons aussi les vies
Cardinaux Bembe & Conta-
en latin par M. de La Casa ;
is cet Auteur a tellement suivi
:catelli qu'il n'en est à propre-
nt parler que l'élegant Traduc-
r. M. le Cardinal Q. finit cette
face, en répétant que la condui-
le Paul III. à l'égard de Conta-
i prouve l'estime profonde que
Pontife avoit pour le mérite &
ur la vertu ; il n'étoit donc pas
qu'il a plû aux Sectaires de le
ɔrésenter. Nous nous sommes
ndus sur cette préface parce
'elle renferme presque toute la

vie de Contarini depuis ſa promotion au Cardinalat ; nous allons maintenant parler de l'ouvrage de M. Beccatelli.

Il n'en eſt pas de la langue Italienne comme de la langue Françoiſe ; un ouvrage françois écrit il y a deux cents ans perdroit beaucoup d'agrémens du côté du langage, qui depuis s'eſt bien perfectionné ; au lieu que le ſeiziéme ſiécle fut pour la langue Italienne, le ſiécle d'Auguſte ; ce fut le tems des Guicciardin, des Arioſte, des Taſſe & des Guarini ; tout ce qu'ont pû faire depuis les littérateurs d'Italie, a été d'empêcher que leur langue ne tombât de ce haut dégré de gloire. On trouvera donc dans l'ouvrage de Beccatelli toute l'élégance & toute la pureté de l'Italien.

» C'eſt la reconnoiſſance dit » l'Auteur, qui m'engage à écrire » la vie du Cardinal Contarini, » mais dans ce travail je trouverai » pour moi une ſource féconde

ıſtructions ; en me rappellant
vertus, je me rappellerai mon
'oir ». Gaſpard Contarini na-
à Veniſe le 16 Octobre de
ée 1483. il eut pour pere
s Contarini, & pour mere Po-
e *Malipiera*. Pluſieurs grands
nes qu'elle avoit donnés à l'E-
& ſon ancienneté rendoient la
lle des Contarini une des plus
dérables de Veniſe ; on ſçait
lans cette République, ainſi
ı Angleterre, par un uſage
i ſagement, & qui tend à ren-
ıne nation floriſſante, la no-
e ne ſe croit pas dégradée par
ommerce. Contarini y deſtina
ils ; mais un génie décidé pour
ciences fit bientôt changer cet-
ſolution.

'Italie alors étoit peuplée de
Grecs fameux qui furent con-
ıts de tranſporter leurs talens
un ciel plus propice ; le Ma-
etiſme ſuivi de la fureur, &
ıe ſe ſoutient que par l'igno-

rance, qu'il introduit, & qu'il consacre, obligea ces hommes célébres à chercher un azile en Italie; ils y trouverent des Medicis qui par leur libéralité, leur firent oublier leur patrie & leurs malheurs. Sous ces maîtres illustres, Contarini fit des progrès rapides. Belles lettres, Philosophie, Mathématiques, tout fut de son ressort. Il commençoit à peine à se connoître, qu'il eut à pleurer la mort de son pere. Ce fut pour Contarini un nouveau motif de se livrer tout entier à l'étude. Le repos dont il jouissoit ne tarda pas à être encore troublé; l'Université de Padoue, qui étoit dans son plus grand éclat, fut dispersée par ces guerres cruelles, qui mirent Venise à deux doigts de sa perte, lorsque cette République eût à soutenir les efforts de l'Europe conjurée. Contarini se retira en 1509 à Venise: sans rien perdre de son goût pour l'étude, il commença d'entrer dans le gouverne-

ent, & il y apporta un esprit vrai, :nétrant, délié, enrichi des plus :lles connoissances, propre à saisir nœud des affaires, & a les éclair- : ; une politique saine qui avoit ur base les principes de la pro- :é, & de la Religion : de si rares lens parurent bientôt dans le as grand jour; il fut envoyé Am- ssadeur auprès de Charles Quint. circonstance étoit délicate ; il gissoit de gagner & d'adoucir :mpereur qui paroissoit mécon- nt des Vénitiens ; Contarini s'y nduisit avec tant d'adresse qu'il sipa en même-tems & les allar- es de ses Maîtres, & les om- ages de l'Empereur. En 1522. il ivit ce Prince dans son voyage Angleterre & d'Espagne; dans ce rnier séjour il sçut faire usage de s connoissances ; en voici l'occa- on. La fortune de Charles V. oit fait éclore, pour ainsi dire, un ouveau monde. Pour l'aller re- nnoître, il partit de Seville en

1519 une Flote de 5 Vaiſſeaux ſous le commandement de Ferdinand Magellan ; le Vaiſſeau *la Victoire* échappa ſeul aux tempêtes & au naufrage, & revint à Seville en 1522 chargé de Tréſors. Afin d'obſerver les Fêtes & les Dimanches, les Eſpagnols qui étoient de l'expédition, avoient exactement marqué & compté tous les jours; ſelon leur calcul, le jour où ils rentrerent dans le port de Seville, devoit être le Dimanche 7. de Septembre ; mais ils étoient d'un jour plus vieux qu'ils ne penſoient ; croyant être au Dimanche, ils étoient au Lundi 8. Septembre; cette mépriſe déconcerta & confondit ces bons Eſpagnols : l'Empereur en fut inſtruit & voulut en découvrir la cauſe ; cette queſtion exerça les ſçavans, dont le commun n'étoit pour lors qu'un peu au-deſſus des ignorans. Contarini examina la choſe en Philoſophe Mathématicien, & fit voir que cette erreur étoit néceſſai-

:e que le Vaisseau *la Victoire*,
ait en trois ans le tour que le
ait en 24 heures; & comme,
changeant point de lieu, on
ujours le soleil se lever, & se
er au même horison; on ne
point en Espagne être expo-
mécompte apparent de ces
ateurs.

bout de cinq ans d'Ambassa-
Contarini fut rappellé pour
hargé du gouvernement de
a; il assista à Ferrare aux
rences qui se tinrent entre le
& les Ambassadeurs de plu-
Princes, qui projettoient
gue contre Charles Quint,
a puissance épouvantoit les
Souverains. En 1529 il fut
né Ambassadeur auprès du
il accompagna Sa Sainteté à
gne, lorsqu'elle alla y donner
uronne Impériale à Charles
. Dans la foule des Seigneurs
y trouverent, Contarini fut
gué d'une façon bien hono-

rable ; l'Empereur lui donna plusieurs audiences. Contarini menagea dans cette Ville une paix solide entre sa République & Charles Quint ; en reconnoissance le Doge & le Senat le créérent membre du Conseil suprême *Savio grande* ; Enfin Paul III. après son exaltation au Souverain Pontificat en 1535 ne crut pas pouvoir mieux signaler les commencemens de son régne, qu'en plaçant Contarini dans le Sacré Collége ; nous avons vû dans la préface les principaux traits qui caractériserent la vie de Contarini depuis cette promotion; nous ajouterons seulement qu'en l'année 1538, il suivit le Pape à Nice à l'entrevûë de Charles Quint & de François I. Lorsqu'il alla rendre ses respects au Roi de France, il en reçut l'accueil le plus flatteur ; la Reine de Navarre fit quelques pas à sa rencontre. *Ed aventatasi al collo, lo baccio in faccia secondo il dolce costume del Paëse.*

La

etirée du Cardinal Con-
: aussi délicieuse que sa
ne étoit honorable. Tout
es amis & à ses livres,
goutoit une joie douce
Polus, Sadolet, Bembe,
, quels amis & quels
Une pareille amitié n'é-
formée par l'intérêt ni
ne; une estime récipro-
dée sur le mérite & sur
; soutenoit une amitié
par la convenance & la
é des devoirs, des incli-
& des études. C'est une
que nous avons déja re-
illeurs des ouvrages de
dinal Querini. Il deman-
érétiques s'il n'étoit pas
:, plus satisfaisant, plus
à un honnête homme de
de vivre avec les grands
ux que nous venons de
, qu'avec les Chefs de la
e Réforme, avec cette
e de prodigues qui pas-

ſoient du Sanctuaire & du Cloître dans le parti de l'Erreur, ſéjour de l'indépendance & de la liberté.

Les momens où Contarini jouiſſoit de lui-même, il les donnoit à la compoſition ou à la priere; dans les grandes chaleurs de l'été, où les fibres de l'eſprit, pour ainſi dire détenduës & relâchées, ne permettent pas une application conſtante & ſérieuſe, il ſe faiſoit lire Homere ou Virgile: *Je ne connois pas*, diſoit-il, *de Muſique plus harmonieuſe que la lecture de ces deux Poëtes.* En prenant le frais dans des boſquets au Monaſtere de Sainte Marie du Mont, où il étoit allé paſſer quelques jours avec un de ſes neveux qu'il formoit aux Sciences & à la vertu il contracta la maladie dont i mourut le 24 d'Août 1542 âg de 59 ans. Le Pape donna des la mes ſinceres à un ami qu'il av tant eſtimé; il abandonna à la mille de Contarini toute la ſucc

ſion de ce Prélat, quoiqu'en Italie la dépouille des Cardinaux appartienne au S. Siége.

Pendant la maladie de Contarini, le Frere Bernardin Ochin paſſa par Boulogne, ayant ordre d'aller à Rome pour rendre compte de certaines propoſitions qu'il avoit avancées dans ſes Sermons à Veniſe. Ochin ſentoit bien qu'il étoit coupable, & pour conjurer la tempête, il auroit ſouhaité la protection du Cardinal Contarini; il demanda une audience; le Cardinal quoiqu'à l'extrémité le fit entrer, & lui dit: Vous voyez l'état où je ſuis, priez Dieu pour moi. Ochin ne répondit que par une révérence profonde, & ſe retira; nous entrons dans ce petit détail d'autant plus volontiers que quelque tems après, lorſque ce Moine eut abandonné ſon Ordre & la Religion, il voulut colorer ſa double apoſtaſie par le ſuffrage du Cardinal Contarini, qui,

disoit-il, se plaignit à moi de la rigueur qu'on exerçoit à l'égard des gens de bien, & déplora les désordres de l'Eglise. Beccatelli & quelques autres étoient dans l'appartement du Cardinal, lorsqu'Ochin y fut introduit. Ochin ne dit pas un mot, & Contarini ne dit rien de plus que ce que nous avons rapporté.

Pour mieux faire connoître quelle étoit la réputation du Cardinal Contarini, nous citerons le témoignage d'un des plus zélés défenseurs du Luthéranisme. Après le mauvais succès de la diette de Ratisbonne, Bucer écrivit contre quelques arrangemens proposés par le Légat; il commença son Livre par ces paroles : *Miraberis fortasse Lector me adversus Contarinum hæc scribere, virum doctrinâ & castitate vitæ suspiciendum. On sera surpris que j'écrive contre le Cardinal Contarini, cet homme également respectable par l'inté-*

le ses mœurs, & par son éru-
l.

s Ouvrages de ce Cardinal
un Traité sur l'Immortalité
me, cinq Livres sur les Ma-
ts, & sur la République de
e; cinq autres sur les Elé-
; quatre Livres sur la Mé-
sique. A l'occasion d'une dis-
qui s'éleva dans le Senat
l'il en étoit encore, il fit un
Traité sur l'autorité du Pape;
s sa promotion au Cardina-
l composa une Somme des
iles, & quatre Livres sur
cremens, & deux autres sur
voirs d'un Evêque. Il a fait
quelque chose sur la Prédes-
on, & sur la Justification; il
mmenté quelques Epîtres de
il, & quelques Pseaumes.

ARTICLE LXXIII.

DIDON TRAGEDIE considérablement retouchée, avec la Traduction de la même Piéce en vers Italiens, & plusieurs Poësies Françoises sur différens Sujets. A Paris chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence. 1746. in-8°. Avec approbation & Privilége du Roi.

PEndant que les Auteurs médiocres ne remarquent rien dans leurs ouvrages, qui ne leur semble achevé, les Auteurs du premier ordre ne sont jamais contens de leur travail. Les suffrages mêmes du public ne sont pas capables de les rassurer. Les Poëtes mêmes qu'on accuse d'avoir une affection singuliere pour leurs productions, se recherchent continuellement

:c une critique sévére, & ils
t les Censeurs les plus redouta-
s de leurs propres vers. Ce sont
ant de Peintres qui ont toujours
pinceau à la main, & qui ne
ent jamais de retoucher leurs
leaux. La plus belle réputation
ommage-t'elle de tant de soins,
le tant d'application ?
M. le Franc eût pû être satisfait
succès de la Tragédie de Didon.
n'ignoroit pas ce qu'elle lui
it procuré d'estime & de consi-
ation parmi les connoisseurs:
s bien différent de ces Auteurs
ne relisent leurs ouvrages que
r s'admirer eux-mêmes de plus
plus, il a médité profondément
sa Tragédie, & sur tout ce qui
t contribuer à la perfection du
me Tragique, & il a changé
mieux dans sa piéce, tout ce
l a jugé devoir être exprimé ou
iné autrement, pour approcher
intage du vrai Beau, qui con-
it à cette sorte de composi-

Comme l'avanture de Didon eſt tirée de l'Enéïde de Virgile, l'Auteur de la Tragédie n'a pas manqué de lire ce Prince des Poëtes Latins, avec beaucoup d'attention, & d'examiner ſérieuſement le caractére d'Enée. Ce caractére n'ayant pas plû à M. le Franc, il déclara que Virgile, dont il eſt d'ailleurs l'admirateur, *étoit un mauvais modéle* pour les caractéres. Il reconnoît aujourd'hui dans la préface que *l'expreſſion eſt dure & ne convenoit point à ſon âge, ni à ſon peu d'expérience.*

C'eſt en 1734 qu'il avoit écrit déſavantageuſement de Virgile. Du reſte en rétractant l'expreſſion, il penſe encore aujourd'hui, comme il penſoit alors. Feu M. le P. B. prit la défenſe de Virgile, & M. le Franc ayant rencontré une occaſion favorable, qu'il attendoit depuis long-tems, répond à M. le P. B. dans la préface de cette nouvelle Edition. Il ſeroit à ſouhaiter que

enseur de Virgile vêcût en-
Cette contestation entre deux
aires si habiles eût produit
lexions critiques & judicieu-
lont le public eût profité. Il
is appartient pas de rempla-
ui qui manque.
ii a soulevé M. le Franc contre
e & son Héros, c'est qu'*Enée
plus souvent & plus abon-
ent lui seul, que tous les guer-
'Homere ensemble.* Diomede
érité pleure aux jeux fune-
e Patrocle. Mais c'est de rage:
emnon pleure dans le conseil
rre qu'il tient pendant la nuit
déclarer qu'il faut lever le
le Troye, mais il pleure de
Achille même pleure quand
enleve Briséis sa captive.
s ces larmes sont héroïques:
es larmes d'Enée qui, près de
par la tempête, regrette en
nt de n'avoir pas perdu la
as les murs de Troye, l'ont
lé. Il seroit à propos que les

Philoſophes déterminaſſent ſérieuſement en quelles circonſtances, combien & comment, il eſt permis au Héros de pleurer. Cette queſtion ſeroit peut-être d'une plus longue diſcuſſion qu'on ne penſe.

Le départ d'Enée eſt aſſez juſtifié par les ordres de Jupiter. Le mépris des oracles & des volontés des Dieux ne fut jamais regardé comme une piéce néceſſaire à l'armure des Héros. Il eſt certain d'un autre côté que la conduite de Didon n'autoriſe pas beaucoup à la plaindre, il y a même telle Nation où l'on ſera plus tenté de rire de ſon malheur que de s'en affliger. Un Héros deſtiné par le choix des Dieux à être le Fondateur de l'Empire Romain, étoit-il tenu de renoncer à tant de gloire, pour contenter une pareille Reine ? Tout ce qu'on peut dire pour ou contre ſur ce ſujet devient inutile, ſi Virgile s'eſt fondé ſur quelque tradition populaire qui repréſentoit Enée & Didon ſous

mêmes traits dont il les a peints.
étoit des caractéres respectables
quoi il ne lui étoit gueres per-
s de toucher.

Il est tout naturel que M. le
inc désapprouvant autant qu'il
t les caractéres d'Enée & de Di-
1, y ait changé ce qui lui dé-
isoit, pour s'accommoder à no-
goût. On n'a pas trouvé mau-
s que d'autres Poëtes Tragiques
int lui, ayent donné les mœurs
notre tems à leurs Héros, qui en
ent de bien différentes. Pour-
oi donc lui sçauroit-on mauvais
d'avoir réformé les caractéres
deux principaux personnages
sa Tragédie ?

Venons à la Piéce, & indiquons
elques-uns des endroits que
uteur a retouchés dans cette
ivelle Edition. Comme elle ne
oît que plusieurs années après
oremiere, il a eu le loisir de li-
& de relire son ouvrage &
tre instruit de tout ce que les

Critiques en ont dit. Tout cela joint au génie & à la capacité que tout le monde lui connoît, nous met en droit de regarder cette Edition comme une nouvelle Tragédie, plus parfaite & plus excellente encore que la premiere.

Dès le commencement on apperçoit un changement considérable.

IARBE.

Revien de ta surprise, oui c'est moi
qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma
disgrace.
Qu'il est doux pour un Roi de revoir un
ami!

Ce début est plus heureux, & plus d'un Prince livré à sa passion, que les vers qu'on lisoit auparavant.

Enfin nous sommes seuls, Ami, grace
à tes soins;
Je pourrai maintenant te parler sans témoins.

On a ajouté ou retranché plusieurs vers dans toute la Scene, & par là on a mis le Spectateur en état de saisir aisément tout le sujet de la Piéce. Ce n'est pas là un petit avantage pour toute Piéce de Théâtre.

L'Auteur a bien vû que dans la seconde Scène Iarbe jouant le rôle de son propre Ambassadeur, ne parloit pas avec assez de ménagement à la Reine.

Reine, je ne viens point retracer à vos
yeux
De vos prémiers refus l'éclát injurieux ?

On a substitué ces deux vers plus convenables :

Reine, j'apporte ici les vœux d'un Souverain,
Iarbe par ma voix vous offre encor sa
main.

Dans la même Scène les vers suivans

Ces climats que l'on compte au rang de
nos Provinces,

Toujours pour leurs vrais Rois ont reconnu nos Princes.

représentent les Etats de Didon comme un grand Royaume, tels qu'ils n'étoient pas dans le commencement. C'est donc avec raison que ces deux vers ont été remplacés par ceux-ci :

Ce rivage & ce port compris dans la Libye,
Ont obéï longtems aux Rois de Gétulie.

Dans la seconde Scène du second Acte

Ils vous verront, Madame, & vous triompherez,

On a substitué

Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, Madame, & vous triompherez.

N'y aura-t-il pas quelque Critique qui prétendra que la premiere Edition est plus glorieuse pour Didon, puisque dans la seconde les charmes de cette Reine

ont besoin d'être soutenus de la considération du repos qu'elle offre aux Troyens ?

Dans la cinquiéme Scène du 3e Acte, au lieu,

De séduire une Amante, & de trahir ses feux,

on a mis avec beaucoup de jugement,

De séduire une femme, & de trahir ses feux.

Il seroit à souhaiter que la rime n'eût pas contraint le Poëte à mettre un peu plus bas dans la bouche de Didon même le mot d'*Amante*.

Il faut d'autres raisons pour convaincre une Amante.

La nécessité d'être courts nous empêche d'entrer dans un détail, qui, pour être plus long, n'en seroit peut-être pas moins du goût de plusieurs personnes. Il nous vient en pensée que si M. le Franc avoit dressé lui-même une liste

exacte de tous les changemens qu'il a faits dans son ouvrage, & qu'il y eût ajouté les divers motifs qui l'ont déterminé à ces corrections, ou plûtôt à ces changemens ; ç'eût été une excellente instruction pour ses Lecteurs. Les grands Poëtes sentent & connoissent mieux que les Spectateurs & les Lecteurs les beautés & les imperfections de leurs Poësies.

On trouve dans le même recueil une traduction Italienne de la Tragédie de Didon en vers libres par M. l'Abbé Venuti, membre des Academies de Florence & de Cortone. Le Traducteur doit tenir pour assûré qu'il y aura plus de gens en France qui liront sa traduction, qu'il n'y en aura en Italie qui liront l'original : comme la langue Italienne s'apprend beaucoup plus facilement que la langue Françoise, il y a plus de François qui sçavent l'Italien, du moins autant qu'il est nécessaire, pour lire avec goût & discernement les Poëtes Italiens,

l n'y a d'Italiens qui sçachent
z le François pour lire les nô-

f. l'Abbé Venuti dans une
tre à M. le Franc*, écrite à l'oc-
on de la Traduction Italienne,
lissimule pas que, depuis qu'on
éſente des Opera ſur les Théâ-
d'Italie, la Tragédie s'eſt éclip-
, qu'elle a été comme anéantie
ces ſpectacles, & qu'on a fait
utiles efforts pour la rétablir.
'euple naturellement paſſionné
r la Muſique & enchanté par
ymphonie, par les changemens
lécoration, par les machines,
devenu inſenſible aux beautés
les & naturelles des Comédies
es Tragédies réguliéres. Cepen-
t M. Venuti nous aſſûre que
lques perſonnes de bon goût
mencent dans ſon Pays à s'en-
er des abſurdités des Opera.

Cette Lettre Italienne a été traduite
M. Mayrault; & c'eſt le dernier ſer-
que cet Homme d'eſprit a rendu aux
s-*Lettres.*

L'illustre Metastasio a travaillé sur des sujets tragiques, observant les regles de l'Art, autant que lui permettoit le caprice du Compositeur de Musique, & les Scènes les plus tragiques ont été les mieux reçuës.

Le docte Academicien n'ignore pas que dans sa Nation, il y a des génies sublimes & capables d'exceller dans la Tragédie, s'ils s'y appliquent; mais il prévoit encore un autre obstacle, c'est que ces grands Poëtes n'auront ni des Barons, ni des Duclos, ni des le Couvreur. Le Théâtre n'est pas ouvert en Italie pendant toute l'année comme à Paris; & il n'y a aucun Prince, qui étende jusqu'aux spectacles les soins de son Gouvernement; il n'y a point aussi de récompense destinée aux Acteurs distingués par leurs talents. Il sera moins aisé peut-être de remédier à tous ces inconveniens que de rencontrer des Auteurs, qui remplacent dignement ces fameux Poëtes tra-

giques que leurs propres Rivaux ne cessent de regretter.

Outre la Tragédie de Didon & la Traduction Italienne, on a dans le même recueil un grand nombre de Poësies de M. le Franc, Odes, Cantiques, Epitres, &c. Toutes ces Piéces méritent d'être luës : elles sont une preuve sans replique de l'heureuse disposition de l'Auteur, pour tout genre de Poësies, ce qui n'est pas un talent commun, & de son application à cultiver les dons de la nature. Plusieurs de nos Poëtes ont composé des Odes sacrées & des Odes chrétiennes : ce n'a pas été uniquement pour montrer que ces grands sujets sont capables de tous les ornemens de l'Art, & ce que le Public eût dû espérer de leur génie, s'ils s'étoient bornés à cette matiere. Ce ne sera pas leur faire injure de supposer que c'est aussi pour réparer en partie le dommage que causent les maximes non Evangéliques,

qu'on débite ordinairement dans les Poësies profanes, dans celles mêmes qui passent pour être modestes.

Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons nous dispenser, en finissant cet extrait, de donner, du moins une esquisse des belles Poësies qu'on trouve ici ajoutées à la nouvelle Edition de la Tragédie de Didon.

ODE

Tirée du Pseaume 67 *Exurgat Deus & dissipentur inimici ejus &c.*

Dieu se leve : tombez, Roy, Temple,
Autel, Idole,
Au feu de ses regards, au son de sa parole.
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la
fumée :
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,

Iſraël, dans vos feſtins;
Offrez d'innocentes Fêtes
A l'Auteur de vos deſtins.
Jonchez de fleurs ſon paſſage;
Votre gloire eſt ſon ouvrage,
Et le Seigneur eſt ſon nom.
Son bras vange vos allarmes
Dans le ſang & dans les larmes
Des familles d'Aſcalon.

…t pû ſoutenir ſa face étincelante.
…de Orphelin, de la Veuve trem-
…ante,
Il protége les droits.
…l du Sanctuaire il nous parle à tou-
…heure :
…à raſſembler dans la même de-
…eure
Ceux qui ſuivent ſes loix.

Il briſe, il met en pouſſiere
Le joug terrible & les fers
Qu'il forge dans ſa colere
Pour ſes enfans les plus chers.
Il délivre ces rebelles
Qui chez des Rois infideles

Mouroient noyés dans les pleurs,
Ou traînoient leur vie affreuse
Dans la prison ténébreuse
De leur barbare Vainqueur.

. . . .

La suite de cette Ode se soutient avec le même feu, & ce qu'on doit sans doute admirer, c'est une explication très-bonne & très-litterale de ce Pseaume, qui a exercé tant d'interprêtes. Ajoutons quelques strophes de l'Ode très-Pindarique, intitulée, Les Arts, *à Messieurs de l'Académie de Marseille.*

Ainsi la Reine des Monarques,
Mere de peuples triomphants,
Dans ses Fastes Vainqueurs des
Parques
Adoptoit de nouveaux Enfans:
Patrie honorable & féconde,
Les divers habitans du monde
Aspiroient à ses doux liens;
Le Nil, la Seine, le Pactole
Sur leurs bords, pour le Capitole
Voyoient naître des Citoyens.

& plus révérés, beaux Arts, Dieux que j'encense,

& Législateurs de tout mortel qui pense,

; formez un Etat d'un peuple de Rivaux;

ire indépendant qui n'a point de frontieres;

Où les hommes sont freres,

torité commune & tous les rangs égaux

. . . .

. . . .

. . . .

* Sur le rivage où des deux mondes
Le commerce aux yeux est offert,
Dans le Palais du Dieu des Ondes,
Quel sanctuaire m'est ouvert! *
Que d'Aristarques & d'Orphées
Y consacrent aux chastes Fées
Leurs preceptes & leurs chansons!

Marseille.

'Académie de cette Ville.

Assise au thrône du génie
J'y vois la sçavante Harmonie
Au goût demander des leçons.

Enfans des Phocéens recevez mon hommage;
Chez vous de nos François l'harmonieux langage,
Dans la langue d'Homere a puisé ses trésors.
Nos premiers Amphions sortis de vos aziles
Ont porté dans nos villes
Des concerts d'Apollon les sublimes accords.

. . . .

. . . .

O du pinde immortels arbitres
Envers vous puis-je m'acquiter?
Vous me dispensez les seuls titres
Que je brûle de mériter.
Je laisse une foule importune
Briguer aux pieds de la fortune

Des

)es rangs, des bienfaits, des
faveurs:
.'amitié, seul trésor des sages,
.a paix, l'étude, vos suffrages
'oilà mes biens & mes honneurs.

TICLE LXXIV.

.EXIONS SUR LA SIE, par M. Racine de démie Royale des Inscrip- & Belles-Lettres Tome 3e. ris, chez Desaint & Sail- Libraires, rue S. Jean de vais 1747. Avec Appro- 1 & Privilége du Roi.

ıjet de la premiere disser- ion de ce recueil, est digne :eur; il n'est point ingrat. ie a immortalisé le nom de : : elle a rendu le sien fa- ır le Parnasse : il étoit juste ît la défense d'un art, qui d'honneur à l'un & à l'au-

M. Racine n'a pû voir qu'avec chagrin des personnes respectables, mais trop sévéres condamner la Poësie comme dangereuse, ou du moins la mépriser comme frivole. Il entreprend de la justifier; ce n'est pas les Poëtes dont il fait l'apologie: il se chargeroit d'une mauvaise cause; il ne veut que défendre la Poësie, & il la défend avec tout le zèle d'un vrai citoyen du Parnasse. Il dit tout le bien qu'on en peut dire, & réfute tout le mal qu'on en a dit. Il soupçonne que ses adversaires n'ont peut-être conservé quelque chagrin contre la Poësie, que parce qu'elle ne les avoit pas honorés de ses faveurs. C'est un reste de mauvaise humeur dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts, & qu'il a l'indulgence de leur pardonner.

Il pouvoit se dispenser de prouver que la lecture des Poëtes est dangereuse. Les vers d'Ovide, de

lle, de Catulle, & de Juve-
montrent assez qu'ils n'ont pas
gé la délicatesse de leurs lec-
.

es Poëtes modernes se sont
ormés au goût des anciens :
nt presque tous chanté l'a-
r, & la galanterie a presque
ours fait l'agrément de leurs
ages. Nos Poëtes François
t pas été plus sages. Comment
es les Muses se seroient-elles
ervées de cette contagion, puis-
Melpomène en fut elle-même
ctée, & qu'on pourroit bien
ppliquer ces vers d'Ovide :

e genus scripti gravitate Tragoedia
vincit :
ec quoque materiam semper amoris
habet.

I. R. n'est pas moins zélé con-
a morale lubrique de nos Héros
oix luxurieuse, & il lance tous
traits de sa juste indignation
tre ce bizarre spectacle, où

l'on exécute en musique un
ce de Tragédie.

Les Poëtes, dit-on enco
sont pas moins frivoles qu
gereux. Tout est fable ch
Junon, *Mercure*, *Mars*,
Venus, *Apollon* reviennen
cesse dans leurs ouvrages ;
perdre ces noms, c'est suppr
Poësie.

Le mensonge & les vers de tout te
ainsi.

Ce que la *Fontaine* disoit
les Poëtes l'ont pensé. C'
cette raison qu'ils méritéren
dignation de *Platon*, & q
bannit de sa République, san
grace à *Homere* même, qu'
gédia de la maniere du mo
plus ingrate. *Virgile*, le fag
gile, est-il moins frivole
autres ? Que nous donne-t'il
ser de *Junon*, de *Didon*, de
cription des Enfers ? Les fo
les allégories y habitent pa

& ſont cachées dans tous ſes vers.

La diſſertation de M. R. eſt un peu diffuſe, il pouvoit répondre en un ſeul mot : c'eſt le crime des Poëtes, & non pas celui de la Poëſie. Voici comme il réfute ſes adverſaires: il remonte à l'origine de la Poeſie. Rien de plus glorieux pour elle. Le plus ancien & le plus ſublime des Ecrivains, *Moïſe*, & après lui *David*, & les Prophétes conſacrerent la Poëſie à la vérité; la Religion la fit naître, la reconnoiſſance l'inſpira, la ſageſſe l'adopta. Les premiers Poëtes furent les premiers Théologiens, les premiers Légiſlateurs, les premiers Philoſophes, & les premiers Hiſtoriens.

Solon, le grave Solon, écrivit ſes loix en vers. Les Romains chantoient ſur la Lyre les exploits de leurs grands hommes. Les Germains, ſelon Tacite, n'avoient point d'autres Annales que d'anciens vers. Les Arabes avoient

leur Hiſtoire en vers. Les Cl
cette nation ſi ſage, mirent r
les principes de leur morale
leurs loix.

Tels furent les travaux
Poëſie dans ſon premier âg
dans le tems de ſa gloire.

Sic honor, & nomen divinis vat
que
Carminibus venit.

Ce tems fut court, il e
La Poëſie bientôt dégénéra
s'approcha de la cour des
les Poëtes devinrent gal
voluptueux : mais la Poë
tint toujours le parti d
ros & de la vertu, elle
tint dans Homére ; ſes
ne ſont pas toujours ſi re
bles, mais ſes Héros ſont t
eſtimables. Quelle ſageſſe
conſeils qu'il donne à *Télé*
Elle le ſoutint dans *Virgile*
ſoutint dans *Pindare :* elle
tint dans *Sophocle* & dans
de. Jamais ils n'avilirent l

par des peintures indignes d'elle. Le crime de quelques Poëtes n'est donc pas celui de la Poësie. On voit par son origine qu'elle fut consacrée à la Religion, ou à l'instruction des hommes, & que sans songer à plaire par des peintures licentieuses, les plus grands Poëtes remplirent dignement le principal objet de leur art.

La seconde accusation n'est pas moins bien réfutée. Les Poëtes n'ont point fait les fables. *Ils n'ont point inventé les choses*, dit Lactance, *mais aux choses déja faites, ils ont ajoûté une certaine couleur. Non res ipsas finxerunt Poëtæ, sed rebus ipsis addiderunt quemdam colorem.* Ils n'ont pas inventé ; par exemple, un Tartare, & des champs Elizées : mais il les ont embellis de nouveaux ornemens, ils ont fait une description des enfers, ils ont mis un Cerbére à la porte, ils y ont établi un Roi des Ombres, des Juges, des Fu-

ries, & différens supplices.
vouloient point nous amus
des contes frivoles, & ils fai
assez entendre aux personnes
rées, ce qu'ils pensoient de
bles allégoriques, qui sou
voile mystérieux cachoien
jours quelques vérités.

L'Auteur examine, si da
piéces *profanes*, on peut en
ter les noms des Divinités I
nes. *M. Rollin* portoit la s
jusqu'à paroître allarmé de
gage Poëtique. *C'étoit*, dis
anéantir la Victoire de J. C.
vouloit pas qu'on fît sortir
sie de l'Achéron.

Tartarea pestes rupto ex Acher
fecta.

Santeuil appella de ces a
mes, & protesta hautemen
nommeroit toujours le feu
cain, le froment *Cérés*, & la
Jupiter.

Ignem, Mulciberum: Cererem,
ta vocabo,

t pluviam in terras, dum cadit unda,
Jovem.

ecera hæc tollas, sine vi, sine pondere
carmen,

ectori fesso tædia mille feret.

In sujet chrétien rejette tous noms fabuleux, & quoiqu'un nd Poëte ait dit en parlant de C. à table avec ses Apôtres :

Christus Sociis, Bacchum, Cereremque ministrat,

Ces ornemens nous paroissent lacés, dégradent notre Reli-n, & révoltent notre goût; nous nons le sage milieu de *Boileau* nd il dit :

N'est pas que j'approuve en un sujet
Chrétien
Auteur à la fois idolâtre & Payen :
s dans une riante & profane peinture
n'oser de la fable employer la figure,

D'ôter à Pan sa flute, aux Parques leurs
cizeaux,

. . . .

C'est vouloir à l'esprit plaire sans agré-
ment . . .

Mais pourquoi, se demande M. R. les beaux vers sur des sujets Chrétiens, sont-ils plus rares, que les beaux tableaux sur de pareils sujets? La raison qu'il en apporte n'est que trop vraie. C'est, dit-il, que nos Poëtes ne font ordinairement des vers Chrétiens, qu'après avoir épuisé leur feu sur des sujets profanes. Leurs Muses Pénitentes n'ont plus les mêmes agrémens qu'avoient leurs Muses mondaines, leur Apollon a vieilli.

Et tout enveloppé de ses vapeurs funé-
bres
Sur les yeux les plus saints ne jette que
ténébres.

Il n'en est pas ainsi des Peintres.

ıi ressuscitérent la peinture
: consacrérent les prémices
talens à des sujets de pié-
la décoration des Eglises.
ɪes étoient leurs Mécénes.
ntres devinrent pieux par
ils peignirent nos Mystères
s pinceaux d'or, & leurs
l'essai furent des coups de

s avoir reconcilié la Poësie
ennemis les plus redouta-
M. Racine s'occupe de ses
tes beautés : il en recher-
ènce, le caractére qui lui
re, & qui la distingue es-
:ment de la Prose. Ce n'est
i, ni *la versification*, ni *l'i-*
z, ni *la fiction*. La versifica-
nécessaire, mais tout hom-
fait des vers, n'est pas
s Poëte. L'imitation est un
s grands charmes de la
mais elle n'en fait pas le
e distinctif : la fiction bâtit
ond de la vérité ; elle in-

vente, elle crée des monde
veaux, elle les embellit de
enchantés ; elle forme des
son gré, mais elle ne co
point l'essence de la Poësie.

L'Auteur distingue ici de
tes de fictions : la fiction de
& la fiction de stile. La fict
récit, c'est-à-dire, les mer
opérées par ces personnage
n'ont de réalité que dans l'
nation du Poëte, ne sont
selon M. R. nécessaires à la
Virgile est un grand Poëte d
Géorgiques, & il s'en est p
n'en est pas ainsi de la fict
stile ; c'est-à-dire, de ces ir
& de ces figures hardies, p
quelles le Poëte anime t
qu'il décrit. Ces fictions de
renaissent à chaque momen
Virgile. C'est par là qu'il d
vie à tout ce qu'il chante,
répand sur les sujets même
més, & qu'il leur donne ce
couleurs, dont l'harmoni

c nous enleve à nous-

t donc celui à qui l'on
fuser le titre honorable
?

*ui sit, mens divinior, at-
os*

*aturum, des nominis hujus
orem.*

ussage ne paroît point
ce que M. R. veut prou-
e s'agit point là de l'es-
a Poësie, mais des qua-
Poëte parfait. C'est une
initions, qui ne sont, ni
ies, ni toutes fausses, &
it apporter quand on ne
se pas de définir sérieu-

u'il en soit, c'est l'*En-*
e que M. R. regarde
essence de la Poësie; il
tente pas de ce terme va-
en détermine l'idée. Ce

n'est point, ce que les anciens appelloient une *fureur*, une *influence*, une *inspiration divine* : il écarte ce langage emphatique. La définition qu'il donne, sort moins d'une imagination étonnée, & frappée d'Enthousiasme elle-même, que d'un esprit qui a réfléchi : cet Enthousiasme qui fait les Poëtes, n'est selon lui, qu'un effet naturel des passions humaines, qu'un feu d'imagination qui s'allume vivement, & qui est semblable à celui que la nature allume en nous à la vûe des objets qui nous passionnent.

Notre Auteur passe ici en revûe toutes les passions, l'admiration, la colere, la joye, l'amour profane, l'amour divin, la tristesse même, & prétend avec raison que les grands Poëtes leur sont redevables de leurs plus belles images, & que celui qui ne brûle pas de ces vives chaleurs, ne sera jamais qu'un Poëte froid, languissant, &

lanqué. Ceux qui sont nés avec
beau feu d'imagination sçavent
iter le langage rapide des paſ-
ns ; la vivacité qui les transpor-
, anime leurs pensées, les ex-
essions s'arrangent, les images
forment, les sentimens s'expri-
ent, le cœur s'échauffe; & l'es-
t est élevé ; il faut que cette paſ-
n allume le feu, & que l'art le
urriſſe & l'entretienne.
M. R. traite du stile Poëtique
ns le chapitre suivant. Le langa-
des Poëtes est différent de celui
s autres par deux caractéres prin-
aux. 1°. Par un usage plus fré-
ent, & plus hardi des figures.
Par un arrangement de mots,
i n'étant point assujetti aux liai-
is ordinaires de la Prose, mar-
e par de vives saillies, & for-
: une langue particuliere aux
ëtes. Notre Auteur ne prétend
s parler de toutes les figures,
traiter de la maniere dont il faut
employer : c'est la nature qui

à un peuple, & ne plaiſent pas à un autre. Il eſt de l'habileté du Poëte de les bien choiſir, & de n'en être jamais, ni trop avare, ni trop prodigue. C'eſt pourquoi ce précepte de Boileau doit être modifié :

De figures ſans nombre égayez vos ouvrages.

Que tout y faſſe aux yeux de riantes images.

C'eſt à ce défaut de ſtile figuré, que l'on doit attribuer la diſgrace de tant de piéces, qui n'étant pas d'ailleurs ſans mérite, n'ont pas eu un ſuccès durable : le ſujet étoit intéreſſant, le plan régulier, mais le ſtile languiſſoit, & la piéce eſt tombée dans l'oubli.

On fait ſentir cette différence par la maniere dont s'expriment deux Poëtes, dans un endroit où la même choſe eſt repréſentée : l'*Agamemnon* de l'un décrit ainſi

le calme qui retint l'armée en Aulide :

Les Grecs prêts à partir, brûloient d'impatience
D'aller faire sur Troye éclater leur vengeance,
Lorsqu'un calme soudain répandu sur les eaux,
Près ce triste rivage arrêta nos vaisseaux.

L'autre *Agamemnon* peint ainsi le même événement.

Nous partions, & déja par mille cris de joye,
Nous menacions de loin les rivages de Troye :
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter ; & la rame inutile,
Fatigua vainement une mer immobile.

L'Agamemnon de *le Clerc* parle

en prose, & tout ce que dit celui de *Racine*, est de la Poësie.

On trouve d'excellentes remarques dans l'article suivant, sur les expressions de la langue Poëtique: elles sont d'un citoyen du Parnasse, qui sçait parler aux Muses, & les fait parler comme il faut. La critique qu'il fait du *P. du Cerceau* sur le Chapitre des *Inversions* nous paroît un peu forte. Le P. *du Cerceau*, dit-il, *qui fit tant de vers, ne connoissoit pas bien son art.* Ce ton est un peu trop décisif: l'urbanité le défend, & M. R. ne suit pas ici le précepte de M. Nicole, qui aimoit qu'on *amollît la dureté des expressions.*

On est étonné que dans un article destiné à nous tracer les tours de la langue Poëtique, M. *Racine* louë à perte de vûë le stile de Pascal & de Nicole. Ce sont de profonds génies, & de graves *Prosateurs*. Mais le stile de Nicole est sec, & jamais langage ne fut moins

tique que le sien. Pascal n'avoit même l'idée de beauté Poëti-. » On ne sçait pas, dit-il quelle part, en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poësie, on ne sçait pas, quel est le modéle qu'il faut imiter; faute de le connoître, on a inventé certains termes bizarres, siécle d'or, Bel Astre, & on a appellé ce jargon, beauté Poëtique. » Despréaux n'auroit pas pardonné ce jargon à M. Pascal.

Corneille, Racine, Despréaux, voilà les modéles de notre langue poëtique qu'il faut citer. Est-il quelqu'un qui ne soit pas frappé de la maniere forte, dont le grand Corneille nous peint les trois favoris du vieux *Galba?* Ses traits sont encore plus expressifs, que ceux de *Tacite: servorum manus* ... *& tanquam apud senem* ... *tes.*

... voyois tous trois se hâter sous un
... maître

Qui chargé d'un long âge, a peu de tems
à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardem-
ment
A qui dévoreroit ce régne d'un moment.

Il n'appartient qu'à un *Corneille* d'enrichir ainsi la langue, & d'en exprimer toute la grandeur avec une hardiesse, & avec une force qui ne sont qu'à lui. Le Rival de Corneille, & Despréaux ne sont pas moins heureux dans l'alliance de leurs mots.

Tout ce que notre Auteur dit de la versification est fondé sur *l'harmonie;* il en distingue de deux sortes, il appelle l'une *Méchanique*, & l'autre *Imitative*. La premiere est un rapport juste & varié, que les sons doivent avoir entr'eux pour contenter l'oreille. La seconde une convenance, une proportion que ces sons doivent avoir avec les pensées qu'ils expriment, pour contenter l'ame; cette dou-

e harmonie doit se trouver dans
s grands Poëtes : *Virgile* ne la
inque point : *Claudien* ne l'at-
ape jamais : il contente l'oreille,
uis il fâche l'esprit. Certains Poë-
s ne sentent pas assez cette dif-
rence : souvent chez eux l'oreil-
est en contradiction avec l'es-
it. Réunir les plaisirs de l'un &
e l'autre, c'est le point exquis
e la versification. Un arrange-
ent mesuré de mots sonores fati-
ie, quand ils n'ont point de rap-
ort aux idées qu'ils présentent. Il
e faut point se mêler de peindre,
uand on n'entend rien au coloris.
Ce que M. Racine raconte de
ully & de *Le Brun* prouve bien
s vives impressions de l'harmo-
e imitative ; on reprochoit au
emier qu'il ne devoit les succès
sa Musique qu'aux vers passion-
s de *Quinault*, Il prend son cla-
cin & chante ces quatre vers
'*phigenie*, qui tous quatre sont
s images, & ne peignent point
sentimens.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein, & d'un œil curieux
Dans ſon cœur palpitant conſultera les
Dieux.

Ceux qui ſe trouvérent à ce ſpectacle furent ſaiſis d'horreur, & aſſurent que les tons de Lully étoient encore plus ſaiſiſſans que les paroles de Racine.

M. *Le Brun* voit paſſer une criminelle qu'on menoit à la Gréve pour y être brûlée. Il crayonne ſes traits ſur un papier, & ce crayon eſt regardé comme ſon chef-d'œuvre : c'eſt qu'on reconnoît les grands Maîtres à l'imitation de la nature.

Malherbe ſe plaignoit du peu d'harmonie de la Langue Françoiſe. C'étoit un ingrat, qui lui avoit plus d'obligation qu'il ne penſoit : il étoit heureux d'avoir des oreilles ſi ſçavantes, mais il n'avoit pas le cœur aſſez reconnoiſſant.

Au

reste notre Auteur est avec
ı un des plus vifs partisans de
ıe, toute quinteuse qu'elle
l se déclare son ami,

ı, sed quamvis perfida, chara
ımen.

ȝ plus grands Poëtes s'en sont
:s : mais il compare leurs
:es à celles des Amants, qui
cusant la pesanteur de leurs
es veulent toujours les por-
il n'aime pas les Auteurs qui
ent ce langage ennemi de la
Le grand *Fénélon* ne vou-
ıas l'abolir; il convenoit que
elle notre Poësie tomberoit.
uloit seulement mettre les
:s plus au large.
ıs! dit M. R. nous n'avons dé-
: trop de rimeurs; & pour-
les mettre plus au large? Ils
r mettent que trop. Elargir la
e, ce seroit enhardir à la bri-
ut-à-fait. M. de Fénelon étoit
ınd Maître, même en fait de

Poësie, & M. R. en prononçant que l'Auteur de Télémaque n'auroit pas bien manié les crayons & les pinceaux d'Apollon, avoit oublié le précepte de *Quintilien*, qui nous apprend qu'il faut juger sobrement des grands hommes. *Sobriè de tantis viris judicandum.* Un si beau génie qui sembloit tenir sa plume de la main des Graces, qui pensoit avec tant de noblesse, & qui peignoit si bien la belle nature, auroit été un grand Poëte, s'il n'avoit mieux aimé être un grand Evêque.

On trouve ici une courte digression où M. R. veut nous persuader que la rime Latine ne choquoit pas les oreilles Romaines. Les raisons qu'il apporte, ne le prouvent pas, elles prouvent même le contraire. Il y a quelques années, qu'un critique Anglois hazarda cette conjecture, elle ne fit pas fortune: il trouvoit un agrément infini dans ce vers de Virgile:

me, & verbis vinctum illudo superbis.

On sent l'habileté de l'Auteur
; les réfléxions qu'il fait sur
itation des Mœurs & des ca-
ères. Il reproche à Corneille
e un Peintre trop exact des
urs de l'antiquité, & Corneille
ochoit à Racine de trop rap-
cher les mœurs anciennes des
es. *Achille, Agamemnon, Oreſ-*
Mithridate, lui paroiſſoient
r l'air trop François, & il ap-
oit tous ces perſonnages, *des*
os refondus à notre mode. Nous
rons que les Poëtes Tragiques
ent toujours garder, toujours
ellir, rapprocher quelquefois,
; jamais dénaturer, ni refon-
les caractères.

e recueil eſt terminé par des
rvations ſaines & judicieuſes
a beauté de l'imitation, que
fait conſiſter dans deux ſortes
rai, *le ſimple*, & *l'Ideal*; le
ier peint la nature telle qu'el-

objets différens. C'est dans
nion de ces deux vrais, q
siste la beauté de l'imitat
goût & l'art doivent la di
faut que dans les sujets
simples, elle soit ornée pa
Idéal, & que dans les gran
elle prenne le vrai simp
fondement.

Les Eclogues du *M*
nous déplaisent, parce qu'
présentent des Bergers tr
siers: elles manquent du vr
Celles de M. de *Fontenelle*
présentent trop spirituels
manquent du vrai simple.
point assez de parler de
de Titire, & d'Amarillis.
simplifiez trop le sujet, v
quez d'être fade & ennuy
vous l'embellissez trop, v
tez de la nature, & vous

dans l'affectation. Ne donnez à vos Bergers d'autres bouquets, que ceux de leurs prairies : d'autres graces que celles de la Rose, d'autre miroir, que celui d'une onde pure. Peignez la nature, mais choisissez. Que le vrai simple ne vous échappe pas, mais que le vrai Idéal vous prête les ornemens, qu'il faut ajouter à la simplicité de la nature.

Ces deux vrais sont inséparables dans toute Poësie, & celle qui présente les plus grands objets doit dans toutes ses imitations avoir le vrai simple pour fondement ; que *César*, dans les horreurs d'une tempête, craigne la mort, il est homme : mais il est *César*, qu'il la craigne en Héros. Il ne faut pas que le vrai Idéal anéantisse le vrai simple, *César* ne doit point à la vûë d'un naufrage paroître content, parce qu'il a trouvé un péril digne de *César*.

. . . *Credit jam digna pericula Cesar*
Fatis esse suis ;

C'est méconnoître le vrai simple, pour saisir une fausse idée de grandeur. *Lucain* tombe souvent dans ce défaut. C'est encore celui des Poëtes Italiens, qui prennent pour vrai, tout ce que leur fournit une imagination trop vive ; ils ne peignent pas la nature: ils la masquent, & nous dérobent le plaisir de l'imitation.

Nous ne mettons point avec M. R. au nombre des pensées froides, celle-ci de Corneille :

Ce sang qui tout versé fume encor de
courroux,
De se voir répandu pour d'autres que
pour vous.

Il est vrai que le sang d'un homme qu'on tire, ne fume pas de colere ; mais si *Homere* donne du sentiment aux fléches, pourquoi *Corneille* n'en donneroit-il pas au

; ? Cette image ne déplaît
ıt ; mais on eſt choqué d'en-
re dire au *Taſſe*, quand il par-
un combattant, que ſi l'ame
ɔrt point d'un corps percé de
de bleſſures, elle y eſt rete-
par la fureur.

. . . . *E ſe la vita*
eſco, ſdegno tien la al petto unita.

'eſt ce qu'on doit encore plus
ocher au *Marini*, qui vou-
trop embellir la nature, l'a
blée de tant d'ornements qu'il
ntiérement étouffée. Où l'art
ît trop, dit *Quintilien*, la vé-
ſemble diſparoître. *Ubi ars oſ-
ıtur, veritas abeſſe videtur.* La
ie vit du menſonge, mais elle
morte, ſi elle ne donne au
ſonge un air de vérité.

ARTICLE LXXV.

ALPHABETUM TIRONIANUM, seu notas Tironis explicandi Methodus : cum pluribus Ludovici Pii Chartis, quæ notis iisdem exaratæ sunt, & hactenus ineditæ, ad Historiam & Jurisdictionem cùm Ecclesiasticam, tùm civilem pertinentibus. Labore & studio D. P. Carpentier, *O. S. B.* Præpositi S. Onesimi Doncheriensis. Parisiis, *apud Hyppolitum Lud. Guerin, & Jacobum Guerin, viâ Jacobæâ, &c. Fol. pag. 108.*

LE Livre dont nous allons parler est à tous égards une curiosité littéraire. L'Auteur a prétendu donner une Méthode pour déchiffrer des signes qui tenoient lieu de lettres : il a fait l'application de son art à des monumens qui intéressent la littérature. il a mis en

œuvre pour l'édition toutes les richesses de la Typographie. Donnons en peu de mots une idée de tout ce travail, digne assurément d'un homme très-appliqué & très-intelligent.

On distingue trois espéces de notes propres à caractériser des choses ou des mots. Premierement celles que les anciens appelloient des hyeroglyphes : nous pouvons mettre aussi dans cette classe les signes dont se servent les Astronomes , & les Arithméticiens. Secondement , les Lettres initiales ausquelles on attache la signification des mots entiers. Tels furent ces quatre lettres S. P. Q. R. *Senatus Populusque Romanus:* 3°. Les signes dont on se servoit autrefois à la place des lettres ordinaires. L'Alphabet de Tiron que nous présente M. Carpentier , nous fournit les exemples de cette 3ᵉ. division.

Il faut donc bien remarquer que

ces ſignes ne furent ni des lettres, ni des marques deſtinées à repréſenter des choſes ; c'étoient des figures miſes au lieu de lettres. On les appelle notes de Tiron, parce qu'on croit que cet affranchi de Cicéron, & Cicéron lui-même en accréditerent l'uſage parmi les Latins. Cette origine n'eſt peut-être pas bien ſûre, mais Tiron a toujours l'honneur d'avoir donné ſon nom à cet art de ſuppléer les lettres par les ſignes.

Il reſte encore quelques monumens, c'eſt-à-dire quelques Chartes écrites en notes de Tiron : M. Carpentier en cite d'après la Bibliothéque du Roi, d'après celles de S. Germain des Prez, & d S. Remi de Reims ; il ne doute p qu'on ne pût en trouver ailleur ſoit en France, ſoit dans les Roy mes voiſins.

Il n'a fait uſage dans l'ouvr préſent que d'un volume de Cl tes de l'Empereur Louis le

onnaire ; c'étoit un des plus beaux
ASS. de la Bibliothéque du Roi,
nais trésor tout-à-fait inconnu
vant les opérations de M. Car-
entier ; or voici comment il s'y
st pris pour se mettre en état de
e communiquer au Public.

Il falloit déchiffrer, c'est-à-dire
bserver chaque note, & tâcher
l'en connoître l'usage : il compara
l'abord ce volume MS. avec un
norceau de la Diplomatique du P.
Mabillon où ce sçavant Bénédictin
lonne une idée, un *prospectus* des
otes de Tiron. Mais, soit activi-
é de la part de notre Auteur, soit
lifférence entre l'imprimé & les
aractères manuscrits, M. Car-
pentier ne trouva point de rap-
oorts entre les notes du volume de
a Bibliothéque du Roi, & celles
le l'ouvrage du P. Mabillon. Il ne
aissa pas de soutenir le travail du
léchiffrement, durant quelques
jours ; cependant les difficultés
augmentoient : le labyrinthe de-

venoit tortueux de plus en p
déſeſperoit déja du ſuccès
entrepriſe, lorſqu'il s'aviſa
ſer que ce MS. contenoit de
tes, ou de Charlemagne
Louis le Débonnaire, ou de
pereur Lothaire. Quelques
inſérés parmi les notes, l
geoient là : ſur quoi rep
courage, il ſe mit à lier ce
mots, à en faire des ſens
à deviner, à conjecturer
trompoit quelquefois : il r
troit juſte de tems en tems
le fil de ſon MS. le conduiſ
capitulaire de Louis le Déb
re, qui a été imprimé par
luze, & à trois ou quatre C
dont on a fait auſſi des E
Ce fut là une découverte eſſ
le : car rapprochant les m
ces piéces avec les notes,
facile de découvrir la val
chacun de ces caractères ;
habile homme tel que M. C
tier tira tous les avantages

le cette bonne fortune. Il eut
ôt dressé un Alphabet, qui
rend tous les caractères em-
:s dans ces monumens, pour
mer les lettres; cela est suivi
bles contenant les notes qui
pportent aux diverses termi-
ns, aux noms, aux verbes,
pronoms, aux prépositions,
ıx adverbes. Ce sont autant
ıoyens qu'a ménagé l'Au-
pour faciliter la lecture de
Diplôme écrit en notes de
r.

ı conçoit déja que cette espé-
travail a dû exercer beau-
la patience d'un sçavant :
M. Carpentier nous dévelop-
en des difficultés particulie-
u'il a eues à surmonter, soit
que le texte de son MS. n'é-
ıas correct; soit parce qu'une
: note y est quelquefois em-
:e pour signifier diverses let-
soit à cause de la ressemblan-
ıe *les notes* ont entr'elles &c.

Or, pour bien eſtimer la grandeur de cet ouvrage, il faut ſe donner la peine de comparer les lettres Latines des Chartes, ſurtout celles du Capitulaire avec les notes placées vis-à-vis, de les rapporter enſuite à l'Alphabet & aux tables qui le ſuivent. On trouve que tout ſe ſoutient, que l'Auteur débrouille avec une ſagacité ſinguliere, ce cahos d'antiquité. Le petit eſſai que nous avons fait à ce ſujet nous a fait un plaiſir ſenſible, & nous invitons les Gens de lettres à s'en procurer un ſemblable.

On a ici outre le Capitulaire de Louis le Débonnaire 54 Chartes du même Prince, dont 50 n'avoient point encore vû le jour, & à la fin du volume, l'Auteur ajoute de courtes notes pour indiquer au Lecteur les principaux avantages qu'on peut retirer de ces monumens. Ils ſont en effet précieux pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & civile du 9e. ſiécle. Mais nous ſe-

encore tentés de croire que
vail de M. Carpentier l'em-
ſur le fond de la choſe : c'eſt
où l'on peut dire en toute
,

Materiam ſuperabat opus.

ARTICLE LXX

Carta Latina de Ignacio I
thes a los P. P. de Tr
Sobre lo que se dice en l
morias del mes de Marzo
no passado de 1742. a
las Cosas Litterarias de
&c. C'est-à-dire, Lettre
teurs de Trévoux sur un
de leurs Mémoires du
Mars 1742 où il est parl
Littérature Espagnole
Saragosse 1743.

IL n'y a que fort peu de j
cette brochure, quoiqu
mée depuis quatre ans, est
entre nos mains : cela jus
peu le mot qui se trouve dan
Volume de Mars 1742 ;
que nous autres François
communément assez peu inst
ce qui concerne la littératu
pagne. Cependant c'est cet

nos Mémoires qui donne lieu
a lettre dont nous allons rendre
npte en peu de mots. Elle eſt
ècedée d'une petite préface en
pagnol, & ſuivie de deux lettres
ns la même langue; le tout ayant
ur objet l'endroit du Journal
e nous venons de marquer.
Voici en quels termes il eſt conç
(page 524). » On eſt ſi peu inſ-
truit de l'état des Sciences en ce
Royaume (d'Eſpagne), & des ou-
vrages qui y paroiſſent, qu'on
eſt aſſez porté à croire qu'il ne
s'y fait rien en ce genre, qui ſoit
digne de notre attention, &
qu'on daigne à peine s'en inſtrui-
re. Un François qui a fait un
long ſéjour en Eſpagne, entre-
prend de détruire ce préjugé, en
nous faiſant connoître quelques
ouvrages capables de donner une
idée plus avantageuſe de la Na-
tion &c.
Nous parlions alors, comme il
évident par ce texte, d'une ſor-

te d'opinion que quelques I
teurs de France avoient cor
l'état des Sciences en Esp
sans l'appuyer cette opinio
loin de l'adopter ou de la p
ser, nous l'appellions mê
Préjugé, & nous paroissio
bien aises que le François
nous indiquions les entrepr
téraires, eût pris à tâche d
truire en publiant une liste d
ges Espagnols. Encore u
il nous semble que la lec
l'Article XXII. de ce Jou
Mars 1742 ne présente poin
tre Image à l'esprit. Cepen
n'en a pas été content en E
on a pris nos termes dans
absolu & même personnel
me si nous jugions nous-
que les Espagnols d'aujourd
font *rien dans le genre littér*
soit digne de notre attentio
dissimulé aussi le rapport de
les dont nous nous étions
avec l'entreprise du *Franço*

: Lettres, jaloux de *détruire le gé* désavantageux à la Nation ;nole.

de tout ceci a résulté la Bro- : que nous adresse un Auteur : dit *Amateur de la vérité.* Il :ui rendre justice, il n'a lû :le de notre Journal que dans Traduction Espagnole, qui pas tout-à-fait exacte, puis- : lieu de ces mots, *on est assez à croire qu'il ne s'y fait rien : genre qui soit digne de notre tion &c.* Le Traducteur met *hallamos bastanta-mente in- dos à creer que nada se hace le genero, que sea digno de ra attencion &c.* paroles qui)uent aux Journalistes une *zation* qu'ils ne s'attribuent : eux-mêmes, & dont ils ne nt qu'en général.

ais après tout si nous sommes :s d'avoir déplu, de quelque ere que ce soit, à l'Homme :ttres qui nous écrit, & si

nous avons toujours été fort éloignés de penser peu favorablement de la Littérature Espagnole ; il faut avouer cependant que les reproches qu'on nous fait sont mêlés de tant de politesse, & ils contiennent d'ailleurs tant d'anecdotes utiles à nos Mémoires, que nous serions tentés de nous applaudir de ce petit procès littéraire. C'est le cas peut-être où l'esprit de procédures peut paroître agréable.

La Lettre Latine qui contient tout le fond de cette controverse est écrite avec beaucoup d'élégance, & ce monument seul pouroit déja réfuter tous ceux qui penseroient que la bonne Latinité n'a plus de partisans au-delà des Pyrenées. L'Auteur, aussi sincere que poli, commence par quelques aveux qui nous exposent l'état, ou si l'on veut, la fortune des Sciences en Espagne, à prendre les choses depuis la mort du Roi Philippe Second.

fut, ſelon lui, l'époque de
dence des Lettres dans ce
me ; le Siécle d'Or com-
, dit-il, à ſe changer en
d'Airain ou même de Fer.
dégradation continua juſ-
ès le regne de Charles II.
i Philippe V. eut le goût
ttres, il les protégea, il les
penſa : mais les longues
s qui partagerent ſon atten-
e lui permirent pas de faire
e qu'il auroit ſouhaité en
re. Les Belles-Lettres ne ſont
core en Eſpagne ſur le pied
es furent autrefois. L'Etude
Langue Grecque n'y eſt pas
e, le Latin y eſt trop né-
, les Ecoles publiques ne
ent abſolument pas de bons
es, mais on n'y exerce pas
ongtems la jeuneſſe ; après
ou trois ans de Grammaire
e, les Enfans paſſent en Lo-
, n'ayant preſque aucune
ce de l'Art Oratoire. Cette

Logique & les autres Sciences abſtraites achevent de faire perdre le peu de goût qu'on pouvoit avoir pris pour les bons Auteurs. La barbarie de l'Ecole abſorbe toutes les graces de la belle Littérature, & tels ſont à peu près les défauts qui regnent dans l'éducation des jeunes Eſpagnols.

Notre Auteur ne les diſſimule point, il les blâme ſans reſpect humain, mais il ajoute que l'état d'oppreſſion ou d'obſcurité dans lequel ſe trouve la Langue Latine n'empêche pas qu'on ne cultive les Sciences en Eſpagne. D'abord il ſe trouve toujours un nombre d'illuſtres Littérateurs, qui s'élévent au-deſſus du Vulgaire, & l'on nous trace ici une liſte aſſez ample de Sçavans dont les Ouvrages ſont très-eſtimés. Enſuite, ſans toutes les richeſſes de Rome & d'Athènes, chacun ne peut-il pas cultiver les beaux Arts dans ſa langue maternelle? Vous autres François,

ır de la Lettre, ne trai-
pas toutes les Sc ences
r des bornes de votre
l en eſt à peu près de
Eſpagne : on y compoſe
s ouvrages dans la lan-
is, & il y auroit de l'in-
:roire que les Eſpagnols
ıs gens de lettres, parce
productions ne paſſent
s les Etats voiſins, ou
y voit rarement.
ı on adreſſe la parole aux
e Trévoux ; on les fait
ir, que l'Eſpagnol n'eſt
ode aujourd'hui comme
s ; que la plûpart des E-
eux même qui ſe piquent
l'Eſpagnol, ne peuvent
s juger de l'état des Scien-
›agne, parce qu'ils ſont
ment trop peu inſtruits
gue qu'ils n'apprennent
les livres. Enfin l'Auteur
regne contre l'Eſpagne
de jalouſie, qui fait qu'on

ne reconnoît pas plus
ſon mérite littéraire , c
deur de ſa puiſſance. A
niere raiſon , nous pou
répondre que ces riva
peut-être il y a cent an
les cœurs François &
compatiſſoient ſi peu
mais que depuis l'étro
des deux branches Ro
Maiſon de Bourbon , n
dons , nous autres Fr
gloire de l'Eſpagne com
qui nous intéreſſe , qu
che , comme une ſorte
que nous voulons déf
la plume & avec l'épée
Il nous ſemble que tou
dit aſſez à propos, & qu
Auteur, qui nous adreſſ
liroit volontiers cette
dans notre Journal. Fi
un projet de paix entr
moires, & tout ce qu'il
de lettres dans les Roya
pagne. Les conditions

oient que des deux côtez, on ſe
réviendroit d'eſtime & de poli-
eſſes; que les ſçavans Eſpagnols
rocureroient aux Auteurs de Tré-
oux les moyens de connoître les
uvrages qui s'impriment au-delà
les Pyrénées; & que les Journa-
iſtes en rendroient compte avec
utant de ſoin que d'équité. Ajou-
ons qu'il ſeroit ſtipulé que, quand
n exerceroit de part ou d'autre
uelque critique littéraire, l'Axio-
me d'Horace auroit lieu,

Veniam petimuſque damuſque vicissim.

ARTICLE LXX

HARMONIE THE
Pratique divisée en 6 P
l'Imprimerie de J. B.
lard rue Saint Jean de
A Paris 1746. in-
longue 55 pp.

C'Est un traité de co
de Musique, fait par
ville, avec beaucoup de
de précision. L'Auteur p
cis dans toute sa manier
gnes d'avertissement fon
Préface. Il y déclare que
est de rapprocher la Th
derne de M. Rameau, d
tique ancienne & ordinai
que celle de Corelly. Il
souhaiter que l'Auteur e
mieux tenu cette parole,
près une simple exposi
abregée des Principes le
néraux de M. Rameau o
autre, il en eût fait une

plication détaillée à la pratique, dans laquelle il paroît un grand Maître, & qui ne l'a que trop gagné. On jugera de son Livre par ces mots succints. *Enfin un peu de Théorie & beaucoup de pratique, c'est le conseil & le Livre que je donne.*

Il n'est pas douteux que pour exceller dans la Musique comme en toute autre chose, il ne faille n peu de Théorie & beaucoup lus de pratique, en supposant en- ore plus de génie & de naturel : ais s'il faut cela dans un maître, faut pour un Ecolier & pour struire d'abord dans un art, ucoup plus de Théorie que de ique. Un Commençant n'a t encore de pratique, & n'est ble d'être initié dans celle rui, que par des principes, éflexions, des explications, Théorie en un mot.

premiere Partie, préliminai- t Regles de composition,

roule ſur le ſon fondamental, ſur la Baſſe fondamentale, ſur la conſtruction des accords, & ſur leur renverſement. M. Blainville dit ce que c'eſt que Son fondamental. Il le définit *le ſon grave d'un accord parfait ou de ſeptiéme d'un accord direct & non renverſé* : l'accord direct eſt double ou parfait ou de ſeptiéme. Du parfait formé de tierce & de quinte dérivent par renverſement tous les conſonans de ſixte tierce & de ſixte quarte : de celui de ſeptiéme accompagné de tierce & de quinte, dérivent tous les diſſonans de fauſſe quinte ou de grande ſixte, de ſeconde ou de triton, de petite ſixte.

La ſuite des ſons fondamentaux de chaque accord, forme la Baſſe fondamentale qui n'eſt qu'un enchaînement de cadences, de même que le diſcours n'eſt qu'un enchaînement de Phraſes. On appelle cadence (*cadence pleine*) un certain repos qui ſe fait dans toutes les

Parties par un accord parfait. Il y a des cadences parfaites, il y en a d'irrégulieres, de rompuës, d'interrompuës. On en définit ici le progrès, tel que nos Mémoires l'ont souvent défini à l'occasion de M. Rameau.

M. Blainville n'oublie pas les accords de supposition, neuviéme & onziéme, ni ceux d'emprunt, quoiqu'il confonde ceux-ci avec ceux-là, non sans raison, puisqu'absolument ce sont les mêmes à la différence près du mineur ou du majeur. Sur quoi il y a ici une nouveauté où l'Auteur paroît rectifier M. Rameau, qui ne veut pas qu'on puisse renverser ces accords que notre Auteur renverse sans façon, &, nous croyons, sans licence, ou plutôt sans faute. Car la licence n'est point absolument une faute.

La seconde Partie traite de la composition à deux parties. Le principe de M. Rameau selon le-

quel la composition à 4 parties, est préliminaire à la composition à 3 & celle-ci à celle qui est à deux, nous paroît toujours vraie, au moins théoriquement parlant, & dans l'ordre didactique. Il nous paroît même impossible de bien composer à deux ou à trois, sans sçavoir à fond composer à quatre, & tout le fonds de l'accord d'où on tire les deux intervalles préférés. Deux intervalles ou plutôt l'intervalle de deux sons, ne fait jamais un accord complet : il y a toujours un ou deux autres sons sous-entendus, & que le compositeur doit sous-entendre très-distinctement en lui-même pour bien composer. Il doit y avoir du choix dans son travail. Or on ne choisit pas deux sons, lorsqu'on n'en a que deux à choisir. Cela paroît décisif.

En général, M. Blainville ne se sert gueres des principes de M. Rameau, que pour l'explication des siens; & assez peu pour l'éta-

blissement des régles & pour les en dériver. Et il est vrai que cette dérivation & cet établissement des regles sont un peu imparfaits chez M. Rameau, & difficiles à suppléer par tout autre. C'est à quoi Messieurs les Musiciens devroient viser tout de bon & sans entêtement, à moins qu'il n'y faille un Homme de Lettres, plus Physicien Géometre que Musicien praticien. Car en toutes choses ce ne sont pas les Artistes qui écrivent le mieux sur les Arts. L'Artiste a droit de dicter ses regles à l'Ecrivain, mais c'est à l'Ecrivain, écrivain, de les dicter au Public.

Dans la composition à deux, les quintes & les octaves ne doivent point être prodiguées. Il n'en faut jamais deux de suite, à moins que le mouvement n'en soit différent, & la nature aussi, au moins des quintes. Les tierces entremêlées avec elles les rendent moins fades, & ces tierces mêmes doi-

vent avoir quand elles se suivent, une diversité de caractère & souvent de mouvement. Les sixtes en suivent la regle, étant leur renversement. Nous croyons pouvoir dire que les accords consonans n'ont à craindre que leur propre perfection, & n'ont d'autre regle à suivre que celle de la simple varieté.

Les accords dissonans ont des progrès déterminés, obligés, contraints. On les prépare, on les sauve, on les lie pour les adoucir; sans quoi ils heurtent trop l'oreille, & donnent à l'ame des espéces de mouvemens trop convulsifs. La syncope qui leur est assez ordinaire semble exprimer celle que l'on éprouve en les entendant. Sur cela & sur tout le reste l'Auteur donne un fort bon détail de regles, avec lesquelles on peut absolument bien composer. Mais c'est du détail, & ce sont des regles ausquelles rien ne

ous garantit qu'il n'y ait pas ab-
›lument des exceptions. Ce n'est
ue par des principes généraux,
:ls que ceux de M. Rameau un
eu rectifiés ou développés, qu'on
eut embrasser tous les cas parti-
uliers.

Dans la 3e Partie, il est ques-
on de la composition à quatre &
cinq Parties. L'Auteur convient
u'on n'y est point obligé à une
armonie aussi correcte qu'à trois:
e qui paroît confirmer qu'il faut
ıoins d'habileté pour composer à
uatre & à cinq qu'à trois & à
eux. Comme de soi quatre &
inq parties font plus de varieté
ue deux & trois, on peut s'as-
:eindre un peu moins à en va-
ier le détail des accords, des in-
ervalles & des sons particuliers.
.es mouvemens contraires n'y
ont pas si nécessaires: on peut
nême y faire deux quintes ou
leux octaves de suite. La plurali-
é des parties couvre cette sorte

de monotonie, insipide lorsqu'elle est seule & sans rien qui partage avec elle l'attention de l'oreille ou de l'esprit.

C'est une bonne regle, une bonne maxime de l'Auteur, de dire en général que les sons qui n'ont point de progrès forcé peuvent être doublés pour le remplissage des parties, & non ceux qui comme la note sensible ou la septiéme, doivent monter ou descendre pour être sauvés. D'ailleurs les dissonances ne doivent point être trop renduës sensibles : elles le sont déja assez. M. Blainville appelle au secours des regles en ce point, le progrès de la Basse continuë, & ne croit pas même qu'on puisse s'en passer. Ne pourroit-on pas sur cela concilier ses regles avec le principe de la Basse fondamentale de M. Rameau, en disant que la Basse continuë tient immédiatement de la fondamentale, le droit de lui servir de Vicaire, &

de diriger d'après elle les accords & le progrès des parties ? Qui doute qu'en formant les diverses parties on ne doive leur faire observer des égards, des rapports respectifs les unes envers les autres, & avec celle surtout qui représente la mere générale des parties & des accords ?

Il y a ici de la part de M. Blainville des choses de pratique qui sont admirables. Il ajoute des remarques non moins utiles sur les sons qu'il faut retrancher dans les renversemens de la progression fondamentale & dans quelques autres accords particuliers, selon leur nature & le progrès de la Basse continuë.

Il conclut, & sa conclusion mérite attention, que, » quoique la » progression fondamentale soit la » seule qui nous donne le moyen » de faire un enchaînement de dis- » sonances, ses renversemens n'en » sont pas moins subordonnés au

» progrès de la Baſſe continuë ; » qui a auſſi ſes regles particulie» res, & qui n'ayant pas tant de » force que la progreſſion fonda» mentale, exige un mêlange al» ternatif & judicieux de la con» ſonance & de la diſſonance, & » ne peut pas toujours admettre » l'harmonie brute qui réſulteroit » de la totalité des ſons, ſelon le » ſyſtême de la Baſſe fondamen» tale de M. Rameau.

M. Blainville va juſqu'à dire que la *Baſſe fondamentale tromperoit ſouvent ſi on la prenoit toujours pour guide.* Nous ſerions curieux de voir ce que penſe de cette critique un peu forte M. Rameau. Nous l'exhortons ici à dire ſes raiſons. Nous ſommes perſuadés qu'il en a de bonnes. Comme nos Journaux ont garanti ſon ſyſtême, nous pourrions bien s'il le vouloit, le garantir encore de ce nouveau trait, lancé pourtant de bonne main. Car M. Blainville eſt un

fort habile homme, qui raisonne en grand Praticien, mais Praticien. Le public ne perdroit rien à la dispute purement sçavante où nous voudrions commettre ici la Pratique avec la Théorie. Il n'y a, nous le croyons, qu'à s'entendre, & tout le monde aura gagné après le combat, au moins si nous en sommes les arbitres.

Quatriéme partie de l'harmonie figurée & de la fugue. Réellement dans sa brieveté l'Auteur dit des choses qui méritent d'être luës, & même méditées : car il donne à penser sur la fugue, sur le dessein, sur l'imitation, sur les moindres sujets qu'il tranche avec beaucoup d'énergie & de décision.

Cinquiéme partie. Des modes & de la Modulation. Toujours concis, l'Auteur est toujours sçavament décisif.

Sixiéme Partie. Des trois genres de Musique, Diatonique, chromatique, Enharmonique. Sur ce

appropriés. Il n'approuve
qu'on faſſe entendre au mo
ſtant à l'oreille deux ſons
moniques, c'eſt-à-dire qui
férent que d'un quart d
c'eſt-à-dire (car ces deux ſo
xiſtent pas, au moins dans
vecin) un ſon qui par l'e
la modulation tienne lieu
deux, l'un majeur & dièſe
tre mineur & bémol. Il v
même que le paſſage de l'u
tre ne fût point trop bruſq

Il a raiſon, mais ſi l'on s'
encore ici, tout le monde
ſon. Mais on ne s'entendr
ment jamais tandis que l'u

réussir si les oreilles y étoient formées par l'habitude. Mais elles ne le sont pas, & il ne réussira jamais, jusqu'à nouvel ordre.

Que faire à cela? Le voici : c'est d'exhorter tout Musicien qui a sa réputation à faire de ne pas l'y risquer, & d'aller le grand chemin du Diatonique & du Chromatique au plus : c'est là le parti de la sagesse. Cependant comme l'enharmonique a son bon, ses beautés mêmes, qu'il auroit des usages infinis pour le chant déclamatoire, pour le récitatif, qu'il a réussi chez les anciens, & qu'il n'y faut que de l'habitude, nous exhortons en même tems un homme comme M. Rameau qui a sa réputation faite, d'en hasarder encore quelques traits sans se rebuter. C'est déja avoir gagné quelque chose que d'avoir engagé d'habiles maîtres comme M. Blainville d'en parler, même en le rejettant. Les meilleurs estomacs peuvent ne pas

ABREGÉ DE L'HIS
des Insectes &c. Tome
de l'Arcicle LXIII.
de Juin.

NEuviéme Entretie
Guêpes en général,
ticulierement de celles, q
sous terre. Toutes les Guê
carnassieres, & vivent de
Ce sont de vrais Anthro
parmi le peuple Mouche
point regarder assez près
roit les confondre avec l
les. Il y a cependant entr

les. La premiere comprend les plus petites de toutes, qui attachent leurs nids à des plantes ou à des branches d'arbres. Elles ne composent que des sociétés peu nombreuses. Celles de la seconde classe sont les plus grosses, se nichent dans des troncs d'arbres, ou dans des greniers peu fréquentés; c'est ce qu'on appelle *Frelons*. Il s'agit ici de celles de la troisiéme classe, qui bâtissent des Villes à la maniere des Mouches à miel, y vivent en commun, forment un grand peuple, & remplissent tous les devoirs d'une société bien unie.

Leurs édifices sont sous terre, & nous marchons sur elles, pieds contre pieds. Elles bâtissent dans un goût d'Architecture, qui n'est ni tout semblable à celui des mouches Abeilles, ni tout-à-fait différent. Quant aux matériaux, c'est du papier. L'homme a été 5000 ans sans apprendre à en fai-

celles, qui se jettent
harpies sur nos tables
tent avant nous tous
ravagent nos espaliers
nos muscats : il nous
de découvrir leurs nids
comment elles font d

Quelque nombreuse
une République de ce
une seule, qui a été
Automne, qui a échap
elle a pu, aux rigueurs
en est la Mere. Pressée
quand le Printems est
commence à bâtir pou
œufs & son travail mér

moyen on ne connoît que leur travail, on ne les voit point travailler: le second, qui a ce double avantage, est de déterrer le Guêpier, & de le faire entrer dans une ruche vitrée. On trouvera ici comment on le peut faire sans risquer.

Le trou qui renferme le Guêpier, a 14 à 15 pouces dans son plus grand diametre, & cela est prodigieux, quand on pense que des mouches, pour le creuser, & pour faire le trou, qui y conduit, ont dû enlever la terre grain à grain. Le nid qui le remplit, est comme une boule, qui renferme une Ville, dont on nous décrit la forme, les fortifications, les murailles, les deux portes, l'une pour entrer, l'autre pour sortir, les maisons, les moeurs des habitans, & tout le détail de leur vie. Les figures gravées aident beaucoup à donner une idée nette de tout l'édifice, lequel n'est qu'un composé de feuilles de

papier, non plus que son enve
pe, qui a un pouce & demi d'ép
seur, & que les mouches ont le s
cret de rendre impénétrable à
l'humidité de la terre.

Mais avec quoi les Guêpes fo
elles leur papier ? Avec du bo
pourri : & pourquoi, en les voy
travailler, ne parviendroit-on
à en faire aussi de la même ma
re ? Le bois pourri & les vi
chiffons ne sont pas des choses
éloignées l'une de l'autre, qu'o
pourroit se l'imaginer, » & l
» bien public, dit M. Bazin, e
» ge que l'on y fasse attention.
» Les Maîtres des Papeteries se
» plaignent souvent que les vieux
» chiffons deviennent de jour en
» jour une matiere rare, parce que
» la consommation du papier aug
» mente, pendant que celle du lin
» ge, dont il est fait, reste à pe
» près la même... Le linge n'est au
» tre chose, que les fibres du li
» & du chanvre. Les fibres... d

» moins de certaines plantes sont
» donc propres à faire du papier,
» pourquoi ne le seroient pas les
» fibres de certains arbres? &c.

Xe. Entretien. Il s'agit ici de l'intérieur d'un nid de Guêpes & de ce qui s'y passe. Eugene, un guêpier à la main, en décrit jusqu'aux moindres parties. Rien n'y manque, rien n'y est inutile. La figure gravée peut suppléer à l'original. Si la Mere Guêpe faisoit toute sa ponte à la fois, il faudroit qu'elle fût chargée non seulement de la construction de tout l'édifice, mais encore du soin d'amasser toutes les provisions pour la nourriture des vers. La providence y a pourvû. Les pontes se font successivement, & la Mere ne travaille seule, que les premiers alveoles. Comme vingt jours suffisent à un œuf pour devenir ver, nymphe & guêpe formée, la Mere se trouve bientôt soulagée dans *son travail*, & trente mille Guê-

pes, qu'elle doit mettre au monde en six mois, lui fournissent en très-peu de tems assez d'ouvrieres pour loger & entretenir sa nombreuse famille ; il n'y a point là d'apprentissage à faire, dès que la Mouche a développé ses aîles, elle est aussi habile que sa Mere.

Il ne faut pourtant pas croire que de tous les œufs il sorte des ouvrieres. Il y a parmi ces Guêpes des Mâles, des Femelles & des Mulets, qui n'ont point de sexe, & ont des aiguillons dont les piqûres sont plus cuisantes, que celles des Abeilles à miel. Celui des Femelles est plus long & plus gros : les Mâles n'en ont point. On distingue aussi les uns & les autres à la taille: une Femelle pese autant que six Mulets, & autant que trois Mâles, un Mâle autant que deux Mulets. Ceux-ci, pour la plûpart, naissent les premiers, ils sont nécessaires pour finir l'ouvrage, que la mere a commencé. Aux appro-

ches de l'hyver, de tant de milliers de Guêpes il ne reste que quelques Femelles, qui vont chacune de leur côté, faire au retour du printems ce que leur Mere a fait un an auparavant. On peut voir dans l'ouvrage même les causes de cette destruction d'une si belle & si nombreuse République.

XI^e. Entretien. Des *Frêlons, des Guêpes aëriennes & des Cartonnieres.* C'est la plus grande & la plus forte espéce des Guêpes. La piquûre de ces Guêpes est meurtriere; elle donne au moins la fiévre, & fait quelquefois perdre connoissance, surtout pendant les grandes chaleurs. Le Frélon ne vit que de rapines, & n'est pas aussi bon Artiste que les Guêpes dont nous venons de parler.

Les Guêpes aëriennes sont la plus petite espéce de toutes celles, qui vivent en societé. Elles attachent leurs nids ou à une branche d'arbre, ou à une paille de chaume;

ou à une plante : quelquefois à un mur, ou à un buisson ; elles ne sçavent pas à la vérité s'envelopper comme les autres d'une couverture, qui les défendent contre les injures de l'air, mais elles leur donnent une position, qui les en garantit suffisament, & elles jettent sur leur papier un si bon vernis, que l'Auteur ayant laissé pendant plusieurs jours un de ces nids trempé dans l'eau, il n'en a été ni altéré, ni ramolli.

Les Guêpes Cartonnieres passent encore tout ce que les précédentes ont de plus admirable. Nous ne les connoissons que depuis peu, car elles sont étrangeres à l'ancien monde. C'est de l'Amérique qu'elles nous viennent. » Une des choses, dit M. Bazin, » qui surprit le plus l'admiration » des Amériquains, ce fut la » beauté & la perfection de nos » Arts. Ces peuples grossiers & » ignorants n'en avoient que de » lourds

» lourds & de très-imparfaits au
» prix des nôtres. Si les Guêpes
» étoient voyageuses, & que les
» Amériquaines s'avisassent aujour-
» d'hui de venir à la découverte
» de l'Europe ; nos Guêpes souter-
» raines, dont vous avez admiré
» l'industrie, joueroient le même
» personnage devant les Guêpes
» d'Amérique, que les Améri-
» quains jouerent vis-à-vis des Es-
» pagnols ; elles resteroient en ex-
» tase, & rougiroient de leur igno-
» rance à la vue des Guêpes de
» l'Amérique, & du carton, dont
» ces nids sont composés.

En effet, ce carton, qui peut le disputer en beauté, en force & en blancheur, au meilleur, que puissent faire nos plus habiles ouvriers, prouve que ces Mouches Amériquaines pourroient faire du papier beaucoup plus beau que celui des Guêpes Européennes ; car qui peut faire le plus, peut faire le moins, & cepen-

dant elles y employent la même matiere. C'est du bois : mais peut-être que la différence, au moins pour la blancheur, vient du choix, que celles-là font, ou de la qualité du bois, qu'elles choisissent; car pour ce qui est de la solidité, qu'elles donnent à leur carton, elle est sans doute le fruit de leur habileté à bien composer leur pâte, laquelle, quand elle est séche, est compacte, serrée, & d'une épaisseur, qui va, pour la boëte & les planchers, jusqu'à celle d'un écu de trois livres.

Notre Auteur voudroit qu'on essayât de les imiter, & croit que si on traitoit par exemple l'Ortie, comme on fait le Chanvre, si après l'avoir rouie & tillée pour en tirer la paille, on en portoit le fil au moulin, on réussiroit à en faire de très-beau papier. Car pourquoi non, puisqu'on est déja parvenu à en faire de la toile ? D'ailleurs, ajoûte-t'il, les Japonnois selon

œmpfer, n'employent point d'au-
es matieres dans la fabrique de
:urs papiers, qui valent bien les
:s nôtres, que les écorces de
:rtains arbres, qu'ils mettent
ı bouillie. Au reste ces Guêpes
: l'Amérique sont de l'espéce
:s Aëriennes, dont nous avons
arlé; & c'est parce qu'elles éta-
lissent leur demeure en plein air,
: qu'elles sont très-délicates, que
ı nature leur a appris à prendre
unt de précautions pour garan-
r leurs nids de tous les accidens,
ui pourroient leur nuire.

XII. Entretien. *Des Cousins*, &c.

: Moucheron, que l'on nomme
faringouin dans les autres par-
es du monde, ne nous est con-
u, que par le mal, qu'il nous
iit, & dont les Hirondelles, les
louches Ichneumons, les De-
ioiselles, les Poissons, & quan-
té d'autres animaux nous ven-
:nt en le poursuivant plus ar-
:mment encore, que nous ne le

faisons. Notre Auteur avouë qu'il ne lui connoît point de Talens, dont nous puissions faire usage. „ Mais je sçai, dit-il, qu'il mé„ rite d'être connu à cause des „ soins singuliers, que l'Auteur de „ la Nature a pris pour sa multi„ plication, & de l'art avec le„ quel il a formé son aiguillon, „ cet instrument destiné à sucer „ notre sang.

On prend souvent pour un cousin, un volatile du genre des *Tipules*, qui n'est point malfaisant, & à qui sa ressemblance avec cet ennemi de notre repos est souvent funeste. Il n'est pas possible de suivre la description du Cousin, laquelle est très-curieuse, sans en avoir la figure sous les yeux: d'ailleurs elle ne sçauroit être abrégée. Il est à remarquer que son aiguillon est en même-tems une Pompe, d'autant plus admirable qu'elle est simple. Il est, comme celui du Taon, composé de

sieurs lames pointuës ; mais si petit, qu'on n'a pû en observer le jeu ; en observant celui du Taon, on a vû le sang monter entre ces lames aussi facilement, que s'il étoit tiré par une pompe à piston. Il y a bien de l'apparence que l'aiguillon du Cousin opere de même, & cela s'explique par l'expérience des tuyaux capillaires, dans lesquels l'eau monte comme d'elle-même & par ses propres forces au-dessus de son niveau, plus ou moins, à proportion que leur diametre est plus ou moins petit.

Il est vrai que le seul mouvement du sang causé par la circulation seroit suffisant pour suppléer à cette méchanique ; mais il la faut pourtant reconnoître dans le Cousin, parce qu'il tire aussi des liqueurs tranquilles, comme le suc des plantes, du suc délayé, &c. Il est encore vrai que notre sang est bien visqueux pour être ainsi pompé dans un tuyau capillaire si pe-

tit; mais M. de Reaum
servé que du bout de la
du Cousin il sort des gou
eau très-claire, qu'il a
ler dans la playe, tandis
guillon piquoit. C'est pou
poser le sang, & le ren
liquide, que la nature l
né cette liqueur. C'est
qui fait tout le mal,
ment contre son intenti
elle lui est nécessaire po
& il faut qu'il se nou
dépens de qui il apparti
heureux pour nous qu'il a
d'autres ressources, car
tout le sang humain ne
pas pour nourrir tous les

Ce petit Insecte sort
qui nâge sur l'eau, en
ver, ou, si l'on veut, de
Il se transforme ensuite
phe, enfin il devient Mo
& habitant de l'air. Rien
curieux, ni plus facile, que
vre dans ces différentes

phoſes. Il ne travaille à la multiplication de ſon eſpéce, que la nuit : ainſi c'eſt à ce petit animal, qu'il faudroit tranſporter l'éloge de pudeur, que les Anciens avoient accordé trop libéralement aux Abeilles.

Des Auteurs Anciens & modernes ont cru que la Femelle des Couſins jettoit & diſperſoit ſes œufs ſur la ſurface de l'eau. Il eſt pourtant facile de reconnoître le contraire : c'eſt par la maniére, dont ils doivent être poſés ſur l'eau, que la Mere, en les plaçant, pourvoit à leur conſervation. Il y a en cela un art & une prévoyance, dont on ne peut lire le détail, qu'avec autant d'admiration, que de plaiſir. Il en périt pourtant beaucoup avant que d'être éclos, car les poiſſons en ſont fort friands ; ils ont encore bien des dangers à eſſuyer avant que d'avoir leur derniére forme, & dans l'air, qui eſt leur dernier élément, ils trouvent

des ennemis sans nombre, contre lesquels ils n'ont point de défense. Sans cela, vû la prodigieuse fécondité de cet Insecte, l'air en seroit obscurci, & nous en serions dévorés. Le Cousin ne s'attache pourtant pas également à tout le monde. Tous les hommes n'ont pas le sang d'une qualité, qui lui convienne, & il ne se trompe jamais.

Lettre d'Eugene à Clarice au sujet des Polypes. Cette lettre, qui est du même Auteur que les Entretiens, parut imprimée en 1744; elle est ici fort bien placée à la suite de l'histoire des Insectes. Le Polype est un animal vivant, buvant, mangeant, digérant, se promenant, ayant tête, ventre & bras, qu'on trouve facilement dans nos Viviers, & dans les eaux dormantes de nos Canaux; mais qui engendre à la maniére des plantes, n'ayant point de sexe, les petits sortant tout formés de la sub-

ſtance du corps d'un Polype, comme les Peintres repréſentent Eve ſortant du côté d'Adam.

Ils n'ont pas encore achevé de naître, qu'ils en produiſent d'autres de la même maniere, en ſorte qu'un Polype eſt Grand Pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait ſon premier né. Autre propriété du Polype, qui produit une double merveille : il réſiſte à la mort, & cette réſiſtance eſt une ſeconde façon d'engendrer ; ce qui eſt une cauſe de mort pour tous les êtres vivans, eſt pour le Polype une ſource de vie. Qu'on lui coupe la tête, elle ſe fera un nouveau corps, & le corps ſe fera une nouvelle tête. Qu'on fende la tête ſeule, le corps en aura bientôt deux ; qu'on fende ſeulement le corps, il paroîtra une tête ſur deux corps entiers. Voilà ce que la Fable a de plus abſurde, réaliſé. Mais ce Phénomene, auſſi ancien que le monde, & qu'il eſt ſi

aisé d'appercevoir, n'est guéres connu, que depuis quelques années, quoiqu'il se trouve par tout.

Ce n'est pas que le nom de *Polype* ait été inconnu jusqu'à nous. Les Anciens le donnoient aux Millepieds, aux Etoiles de mer, aux Scolopandes, & à tous les Animaux, qui ont une quantité considérable de jambes, lesquelles sont aussi des bras & des mains & en font l'office. Il y a des Polypes terrestres, & il y en a d'aquatiques, qu'on distingue encore en Polypes Marins & en Polypes d'eau douce. MM. de Reaumur & de Jussieu se sont chargés des Polypes marins, & ils ne pouvoient pas tomber en de meilleures mains. M. Trembley, nous a donné une histoire très-curieuse de ceux d'eau douce, & la Lettre d'Eugene à Clarice en est comme l'abrégé. Mais nous sommes obligés d'avertir que les

planches, qui contiennent les figures gravées, sont ici mal chiffrées, parce qu'on en a changé les chiffres, en les mettant à la suite de celles, qui regardent les entretiens, & qu'on n'y a point fait attention en réimprimant la Lettre à la fin des Entretiens. Ainsi ce qu'on appelle dans le Texte la I. la II. & la III. sont la XVI. la XVII. & la XVIII.

M. Trembley fait mention de trois Polypes d'eau douce, qu'il appelle *Polypes à long bras* : il les distingue par la taille, & par la couleur, & dit que pour trouver les plus petits, il les faut chercher dans les eaux, où l'on voit croître le Nenufar & la Lentille aquatique; ils sont attachés à la plante par la queuë, & comme ils sont d'un beau verd, on les confond facilement avec les herbes. Les deux autres espéces ont la couleur des alimens, dont ils se nourissent; car ils sont si transpa-

heure ſain & ſauf. M. Bazin en a même vû ſortir vivans du ventre d'un Polype, dans lequel il avoit eu le ſecret de les inſérer, & qui y étoient demeurés quatre ou cinq jours. Enfin cet Inſecte porte la voracité juſqu'à avaler un de ſes bras, qui lui préſente un bon morceau.

Comme nous avons dit que le corps du Polype eſt tranſparent, il ſemble qu'en l'examinant avec ſoin, lorſqu'il a le ventre plein, on pourroit terminer la diſpute qui partage depuis tant d'années les plus habiles Médecins, & décider ſi la digeſtion ſe fait par trituration, ou par diſſolution: mais M. Bazin a reconnu que les Polypes digérent des deux façons. Ce qu'il dit ſur cela eſt bien digne d'être lû, & ne peut être abrégé. Et pourquoi ne diroit-on pas que dans tous les Animaux la digeſtion ſe fait de même? Il eſt encore bien ſingulier qu'un Inſec-

te si glouton, & qui paroit insatiable, puisse supporter un très-long jeûne sans en être incommodé.

Nous passerions de beaucoup nos bornes, si nous voulions seulement indiquer les autres singularitez, qu'on trouve dans cette lettre : il y en a de si incroyables, que M. Bazin, quoiqu'il ne se défiât point de la sincérité de l'Auteur, qu'il abrégeoit, a crû devoir assûrer qu'il les avoit vérifiées lui-même. Ainsi ce sont au moins deux autorités, contre lesquelles il n'est presque plus permis de s'inscrire en faux.

ARTICLE LXXIX.

HISTOIRE DE L'ACADEmie Royale des Sciences &c. Suite de l'Article LXVIII. au mois de Juin.

ANATOMIE.

SUr les Monstres, par M. Winslow. Depuis qu'on avoit perfectionné la Physique & l'Anatomie, le sentiment universellement reçu étoit que l'origine des Monstres étoit accidentelle, & que le fœtus monstrueux n'étoit tel que par la confusion des germes dans le sein de la mere : M. Duverney est le premier qui ait osé attaquer l'opinion dominante, & soutenir que les Monstres viennent de germes primitivement monstrueux. M. Winslow adopta ce sentiment, & plus persuasif peut-être que M. Duverney, parce qu'il est moins décisif, il a fait sentir les difficultés du système

des fœtus monſtrueux par accident, d'une maniere toute propre à faire des Partiſans à l'hypotéſe des germes monſtrueux : le célébre Académien a écrit pluſieurs Mémoires ſur cette queſtion, & celui-ci eſt le dernier qu'il ſe propoſe de donner ſur l'Origine des Monſtres.

Dans ce Mémoire, il exécute trois choſes ; 1°. il apporte de nouveaux exemples de Monſtres, & y joint des obſervations, qui ſemblent prouver de plus en plus qu'il faut avoir quelquefois recours à des germes primitivement monſtrueux : 2°. il accuſe M. Lemery ſon Adverſaire de lui avoir imputé des opinions qu'il déſavoüe. Il faut que dans la diſpute il ſoit bien difficile de ne pas altérer & outrer le ſentiment d'un Adverſaire, ſi M. Lemery ſi plein de douceur, de lumiéres, & de candeur n'a pû s'en garantir. 3°. Afin qu'on ne ſoit plus dans le cas d'altérer ſes vrais

ſentiments, M. Winſlow les expoſe lui-même fort clairement, & les réduit à 4 points. 1°. Il penſe que ſelon les différens cas ces deux Syſtêmes peuvent être employés. 2°. Que dans certains cas on ne doit employer qu'un des deux. 3°. Qu'il y a des cas, où l'on eſt obligé de recourir à l'un & à l'autre. 4°. Qu'il y a des cas où l'on eſt bien embaraſſé ſur le choix d'un des deux Syſtêmes.

Voilà ce qui regarde le Mémoire de M. Winſlow, mais M. de Mairan témoin de cette diſpute a été à portée de peſer la force des preuves des deux célébres Adverſaires, & de réfléchir par lui-même ſur l'origine des Monſtres. Ce ſont ces réfléxions qu'il communique au Public, & le Public ne peut que lui en ſçavoir gré. Ceux qui admettent les Monſtres par accident ont recours, pour expliquer leur origine, à la moleſſe & à la fluidité des ſubſtances, qui peu-

vent ſe confondre dans le ſein de la mere ſans ſe détruire, ou ne ſe détruire qu'en partie; cette idée plaît d'abord à l'imagination: mais approfondiſſez-la, & vous trouverez une foule de difficultés qui vous étonneront, & vous arrêteront. Il n'eſt pas plus difficile de concevoir la formation d'un Monſtre ſans germe antérieur, que ſa formation par la confuſion des germes. L'Auteur entre enſuite dans un calcul auſſi vrai qu'ingénieux, pour évaluer la quantité prodigieuſe de hazards qu'il faudroit admettre pour la formation d'un Monſtre. Le calcul, qu'il faut lire dans le livre même, a dequoi étonner l'eſprit, & donne beaucoup de force à l'Hypothéſe des Monſtres d'Origine.

Sur la cauſe du Strabiſme, ou des yeux louches, par M. de Buffon. Le Strabiſme ou le regard louche eſt un défaut, & une difformité; cette difformité vient

de ce que l'un des yeux pointe vers un objet, pendant que l'autre s'en écarte, & se dirige vers un autre point de l'objet. M. de Buffon prouve que la cause originaire du Strabisme est l'inégalité de force dans les yeux, je dis la cause ordinaire & non la cause unique : car le célébre Académicien convient que ce défaut peut avoir d'autres causes, quoique les louches qu'il a examinés, avoient tous les yeux de force inégale. Cette inégalité de force dans les yeux peut être guérie, & M. de Buffon dit que le reméde le plus simple, le plus efficace est de couvrir le bon œil pendant quelque-tems; car dans ce cas l'œil difforme sera obligé d'agir & de se tourner directement vers les objets, & il prendra en peu de tems cette habitude. Cette pratique a réussi à M. de Buffon, & même à l'égard des adultes. Elle est analogue à celle qu'on employe pour corri-

ger les Gauchers. On leur lie le bras gauche, cette contrainte met dans la néceſſité d'agir de la main droite : le ſang & les eſprits ſont obligés de ſe porter dans le bras droit ; & en peu de tems on acquiert l'habitude & la facilité de s'en ſervir.

Sur la formation des Os, & ſur la réunion de leurs fractures, par M. Duhamel. On a rendu compte dans nos Mémoires de la belle découverte de M. Duhamel ſur la formation & l'accroiſſement des Os. Quelque heureuſe que ſoit cette découverte, & quelque prouvée qu'elle paroiſſe, elle avoit peut être beſoin d'être encore approfondie & appuyée de nouveaux raiſonnemens & de nouvelles expériences. Une idée nouvelle, par l'endroit même qu'elle eſt nouvelle, eſt expoſée à trouver des contradicteurs. Au défaut de l'évidence géométrique ; dont ces ſortes de matieres ne

ſont pas ſuſceptibles, il faut raſſembler tous les ſecours que le raiſonnement & l'expérience peuvent fournir : & c'eſt ce que fait avec ſuccès le ſçavant Académicien dans les quatre nouveaux Mémoires qui ſont contenus dans ce volume : nous ne pouvons entrer dans le détail de ces raiſonnemens & de ces expériences. Nous remarquerons ſeulement qu'une démonſtration peut-être de la vérité de ce ſentiment, eſt, que tous les Phénomenes qui regardent la formation, l'accroiſſement, les maladies, & la guériſon des os s'ajuſtent merveilleuſement avec ce ſyſtême. Grand nombre d'obſervations qu'on trouve dans les livres d'Anatomie au ſujet des Os étoient avant ce ſyſtême des énigmes inexplicables; dans ce ſyſtême on les explique avec facilité.

ASTRONOMIE.

Sur l'inégalité des Hauteurs du leil au Solstice d'Eté, & sur ugmentation apparente de l'o- quité de l'Ecliptique depuis elques années, par M. le Mon- er fils. La diminution de l'obli- ité de l'Ecliptique plaît à l'i- agination. On aime à se repré- nter que l'Ecliptique & l'Equa- ur se confondront un jour, & ie dans la suite des siécles, il y ira un printems perpétuel pour os climats. C'est peut-être ce qui fait saisir avec avidité l'hypo- èse de M. le Chevalier de Lou- lle, qui prétend que l'obliquité : l'Ecliptique va constament en minuant depuis 15 à 20 siécles, raison d'une minute par siécle. lalheureusement les observations e s'ajustent pas toujours avec ette hypothèse; M. le Monnier rouve dans son Mémoire par s propres observations & par

Mémoires de 1741, avo
servé que cette obliquité
gmenté de 12 secondes,
ans; toutes ces observatio
dant ne doivent pas, c
remarque l'Historien de
mie, faire perdre de vû
me de M. le Chevalier de
» La diminution de l'ob
» l'Ecliptique pourroit, c
» bien réelle & bien se
» de grandes masses de
» souffrir cependant par
» les des variations, d
» opposés en vertu des c
» ticuliéres & accidentel

Observation du passage de Mercure devant le Disque du Soleil faite le 2 Novembre 1743. par M. Cassini. On sçavoit anciennement que Mercure devoit passer devant le Disque du Soleil, mais la petitesse du Disque de Mercure comparé avec celui du Soleil rendoit ces Eclipses invisibles à la simple vuë : l'invention des lunettes a mis les Astronomes à portée d'observer ces sortes d'Eclipses. Celle dont nous parlons est la neuviéme qui ait été observée depuis 1634, & cette premiere observation fut faite à Paris par Gassendi. Les plus célébres de ces neuf observations sont celle de 1677, faite dans l'Isle de Sainte Helene par M. Halley, celle de 1735, faite à Paris, & en divers endroits de l'Europe, & celle de 1743, dont il est ici mention. Celle de 1651, est célébre par un autre endroit, c'est par le zéle de Shakerley Astronome Anglois, qui alla exprès

à Surate dans les Indes Orientales pour y observer le passage de Mercure devant le Soleil, qui ne devoit arriver que la nuit en Europe. Le courage de cet Astronome fut apparemment censuré par ceux, qui contens de jouir du monde, ne se soucient guéres de le connoître : mais il mérite les plus grands éloges de la part de ceux, qui aiment l'Astronomie & la Société ; car, comme le remarque M. de Mairan, ces observations donneront une connoissance exacte de Mercure, & conduiront à la détermination de la Parallaxe du Soleil, & des longitudes des différens lieux de la terre.

Sur le Gnomon & l'Obelisque de la Meridienne de S. Sulpice, par M. le Monnier. L'Obelisque qu'on voit dans l'Eglise de Saint Sulpice, arrête & étonne la multitude, mérite les éloges des Connoisseurs, & prouve de plus en plus le zéle d'un Pasteur, dont le

attentions s'étendent aux objets des ſciences, comme à tous les beſoins de l'humanité : il eſt apparemment de la deſtinée des hommes nés avec de certains talens de payer une eſpéce de tribut aux Arts & aux Sciences : ils doivent ou les cultiver, ou les proteger, ou en étendre les bornes.

Tout le monde connoît ces Gnomons, dont les Anciens & ſur-tout les Egyptiens & les Chinois ſe ſervoient pour déterminer le cours du Soleil, les Solſtices, les Equinoxes &c. Ces Gnomons étoient de grands Obeliſques élevés en plein air, & couronnés d'un Globe : l'ombre de ces Globes ne pouvoit les diriger ſûrement dans leurs obſervations : cette ombre devoit être très-mal terminée, ſurtout, lorſque le Soleil eſt bas & que le Globe étoit grand. On a connu & corrigé cet inconvenient & le Gnomon eſt aujourd'hui une ouverture d'environ un pouce de Diametre

pratiquée dans quelqu
des grands édifices, par
les rayons du Soleil, d
ge va se projetter sur le
rizontal de la Méridien

La Méridienne de S.
Boulogne en Italie, est u
célébres que nous con
mais on n'avoit pas eu
gard à la solidité, qu'à
de l'Ouvrage, & l'on a
d'y retoucher plus d'un
Méridienne de S. Sulpic
solidité à la plus grand
L'Historien de l'Acadén
toutes les précautions q
ses pour y réussir: il ren
des difficultés que M. le
a rencontrées dans l'exé
cet Ouvrage, & de l'adres
quelle il les a surmontée
nées au profit de l'Astron

Anciennes observatio Chine sur l'obliquité de que. Le P. Boudier, Jés
çois, Missionnaire dans le

de Bengale, avoit observé l'obliquité de l'Ecliptique,& avoit trouvé qu'elle diminuoit dans la proportion marquée par M. le Chevalier de Louville : il pria le P. Gaubil Missionaire de la Chine de faire de son côté ses observations. Ce Pere les fit en 1733, & consulta surtout les Anciennes observations Méridiennes de l'ombre des Gnomons faites en Chine, dont la premiere remonte jusqu'à près de 1100 ans avant l'Ere Chrétienne. Toutes ces observations se trouverent favorables à l'hypothèse de M. de Louville.

M. de Mairan ne peut nommer le P. Gaubil sans se rappeller le souvenir du P. Parennin, *cet homme rare*, dit-il, *qui joignoit aux vertus héroïques du Missionnaire les qualités & les connoissances les plus estimables du sçavant, il mourut à Pékin le 24 Septembre 1741, régretté du Chef & des Membres de ce vaste Empire, à la conversion*

duquel il avoit consacré s
pleuré par le Peuple, pa
déles mêmes qu'il n'avoi
vertir. Ces paroles, qui
lisent la mémoire d'un Mis
célébre, prouvent que
véritablement sçavant pr
plus grande estime à t
qui contribuent à la perfe
Sciences.

Machines & inventions ap
par l'Académie en 1

I. M. Lavier, Architect
senté à l'Académie le
d'une machine propre à
glaces dans les grandes ge
l'Inventeur appelle *Bris*
L'Academie a jugé que
chine étoit utile, & qu'ell
parer aux dangers ausque
sent ceux qu'on employ
pre les glaces.

II. M. Griéser, Allema
venté une machine pou
les soies & pour leur

à l'uſage des Fabricans de Bas
métier. M. de Mairan dit que
e machine ne fait pas plus
ouvrage que l'inſtrument con-
ſous le nom *d'Epinglier* ;
ais qu'elle le fait plus sûre-
ent & plus commodément ; &
Académie l'a jugée préférable
pluſieurs égards.
I. Le *Pantographe* ou *Singe*
un inſtrument qui ſert à copier
ait de toutes ſortes de deſſeins
e Tableaux & à les réduire,
on veut, en grand & en pe-
Le Pantographe, dont on s'é-
ſervi juſqu'ici, avoit des dé-
s, qui en faiſoient négliger
ge. Ces défauts, M. Langlois
nieur du Roy les a heureuſe-
t corrigés dans ce nouveau
ographe, & M. de Mai-
n dit qu'il ne reſte rien à déſirer
ns cet inſtrument, pour copier
réduire en grand & en petit
utes ſortes de figures, de plans,
cartes, d'ornemens &c. très-

» commodément & avec beau-
» coup de précision & de promp-
» titude. »

ARTICLE LXXX.

***RECUEIL DE PIECES** en Prose & en Vers, luës dans les Assemblées publiques de l'Academie Royale des Belles Lettres de la Rochelle*, dédié à S. A. S. M. le Prince de Conti, Protecteur de ladite Académie. *A Paris, chez Thibouſt Place de Cambray* 8°.

CE Recueil qui eſt le 1er. de l'Academie des Belles Lettres de la Rochelle commence par l'Hiſtoire même de cetteCompagnie; nous en avons marqué l'Epoque ailleurs. Ces ſortes d'établiſſemens ſont toujours le fruit du progrès des Arts: il y a quatre cens ans qu'il ne venoit pas en penſée de s'aſſocier ainſi, pour apprendre à penſer & à écrire; en ce temps-là on ne connoiſſoit

Sociétés de Chevalerie
ıpre des lances avec des
quelques Ecoles de Mé-
e, pour avoir le plaisir de
ur des formalités & des
aison.

d'hui l'Amour des belles
ıces se répand par-tout,
de Province imitent la
érigent des Temples aux
: les Citoyens, déja liés
voirs de la vie civile, res-
s nœuds de plus en plus
apports littéraires, aussi
utiles, aussi nobles que
r.

:miere piéce de ce Re-
une Relation du Siége
helle en 1573. Deux Au-
Jaillot & M. Arcere l'un
de la Congrégation de
:, y ont travaillé; l'un ap-
nt en rassemblant les mé-
& l'autre en tenant la plu-
ıs devons dire que ceci
n Abrégé comme le titre

en avertit ; & nous avons en effet sur le même évenement, une ancienne rélation qui est bien plus détaillée que celle-ci. Les jours y sont marqués exactement ; les attaques détaillées avec soin ; les Lettres du Roy, du Duc d'Anjou raportées fidélement, &c. Il nous semble même que dans notre Histoire générale de France, ce siége est raconté avec des circonstances * que nos deux Académiciens ont négligé de remarquer.

Mais quoiqu'il en soit, leur narration est claire, unie, & voici une

* Par exemple, le P. Daniel racontant le danger que le Duc courut au siége le 14 de Juin 1573, dit que ce Prince fut couché en joue par un soldat de la place ; que le sieur Devins son Ecuyer le sauva en se plaçant devant lui, que ce généreux Officier reçut le coup au travers du corps & *qu'il y eut outre cela une balle qui perça la fraise du Duc & une autre qui lui effleura le poignet*. Ce dernier trait est également dans l'ancienne Rélation, & a été omis dans celle qu'on publie aujourd'hui.

norceau par où ils finiſ-
ous conviennent que les
ts de la Rochelle & ceux
étoient refugiés, firent
un courage mâle & qui
mentit jamais. Les uns
par l'amour de la Patrie,
es combattant pour la
du ſeul azile qui leur
urent trop hardis pour
, & trop infléxibles
der. Les Miniſtres qui
ent la paix comme in-
ble avec l'intérêt de leurs
, travailloient ſans ceſſe
citer des ennemis dans
cœurs. Le Peuple étoit
du feu de ce zéle ar-
i les dévoroit. Les fem-
mes dans les tranſports
s préjugés devinrent ſol-
es diſpoſitions devoient
ement produire une lon-
vigoureuſe réſiſtance.
Aſſiégeans ne manque-
s de bravoure. Pluſieurs

» actions d'éclat avoient déja fait
» la réputation des Chefs de l'Ar-
» mée. Mais les plus ſages &
» les plus habiles ne furent pas
» écoutés. Un courage de témeri-
» té prit la place de la capacité
» militaire, & cette impétuoſité
» aveugle ne put aller au but, n'en
» connoiſſant pas le chemin. On
» voulut bruſquer une expédition
» difficile, qui ne pouvoit réuſſir,
» ſelon un grand Capitaine (Mon-
» luc) que par des gradations len-
» tes, & en s'aſſerviſſant aux ré-
» gles de la Guerre, &c....

Cette Relation eſt ſuivie d'un mémoire ſur les Zoophytes ou *animaux plantes*, par M. Girard de Villars, Docteur en médecine. Ce n'eſt encore qu'un Eſſai de ce Phénomene véritablement admirable; les Zoophytes étant *de vrais & purs Animaux qui partagent avec les plantes la propriété de végéter, de vivre malgré l'amputation de leurs parties, de croître indépen-*

nt de cette amputation, de e autant d'animaux qu'on morceaux coupés, & qui nent comme de bouture.

Girard de Villars a fait prin- ient ses expériences sur les *le mer*, appellées aussi Roses , figues de mer, &c. Il y a toutes les propriétés des ytes.» Comme la plante, elle ioique mutilée; elle végete s morceaux coupés. Comme nal, elle est vivipare, elle outit les aliments par une e de bouche bordée de fila- creux, pareils aux Cornes imaçons. Ces filamens ser- à l'animal pour saisir sa e & quelquefois pour mar- »

mémoire qui détaille d'au- rticularités est curieux, & é que M. de Réaumur en fit ention honorable dans son nt ouvrage sur les Insectes. e il ne faut pas être surpris

de trouver ici un morceau d'histoire naturelle ; car l'Académie de la Rochelle déclare que, quoiqu'elle n'indique que les belles lettres dans le titre qui la caractérise, *elle n'exclut cependant pas d'autres objets.* Or il faut convenir que la physique & l'histoire naturelle méritent bien des égards, bien de la préférence. Cela étant, il semble qu'on priera quelque jour ces MM. de se dire Académiciens pour les Sçiences & les Belles Lettres : peut-être même pouront-ils, comme ceux de Berlin, se partager en classes différentes : ce qui seroit un projet bien entendu, & auquel on ne pourroit qu'applaudir. Mais à en juger par le reste de ce Recueil, il est certain que la classe des Poëtes seroit toujours la plus nombreuse, car nous n'avons plus à parler ici que de Poësies.

On trouve VII. Odes de M. Arcere de l'Oratoire. VI. de M. de Bologne ci-devant Mousquetaire. V.

[. Fé-de-Boisragon ; avec deux
nes lyriques de M. Bonvallet
3rosses. Nous donnerons une
de quelques-uns de ces Poë-
, en suivant les divisions que
venons de dire.

ı plûpart des Piéces de M. Ar-
ont été couronnées en diver-
cadémies. Cela décide en leur
ır. Nous allons en choisir
qui ne porte aucune marque
ırobation particuliere. Notre
ıge, qui ne vaut pas le juge-
d'une Académie, peut néan-
s, à sa maniere, illustrer aussi
démicien de la Rochelle. Cet-
le est un éloge de *l'Histoire.*
V 1res Strophes disent en gé-
que l'Histoire vange les Hé-
le l'oubli. Cela est exprimé
ment, quoique d'un stile un
liffus. Le Poëte vient au dé-
z parle ainsi de l'Histoire Ro-
e.

Où suis-je! quels nouveaux spec-
tacles!

Tout un Peuple est soldat, tout soldat est
Héros;
Ferme dans ses projets, surmontant les
obstacles,
Constant ennemi du repos;
S'il aime, généreux; s'il se vange, implacable;
Souvent vaincu, mais indomptable,
Au rang de ses sujets, il sçait mettre les
Rois;
Fier, & foulant aux pieds les trônes de
la terre,
Grand dans la paix, grand dans
la guerre,
Et plus grand encor par ses Loix.

Il nous semble que cette Strophe caractérise parfaitement les Romains. Elle auroit pû être admirée de S. Evremont, qui d'ailleurs n'estimoit pas trop le *Senatus populusque Romanus*.

Sur l'Histoire de France notre Poëte chante ainsi :

Tout passe : la grandeur Romaine

celle, tombe enfin ! de ses pompeux
débris
rme un vaste état sur les bords de
la Seine,
C'est l'heureux Empire des Lys ;
des Rois, ses Rois sont ses Dieux
Tutélaires,
Ses maîtres bien moins que ses Peres.
essain de François & Sçavants &
Guerriers !
les fait triompher, & la docte Mi-
nerve
Jalouse de Mars, leur réserve
Ses Couronnes & ses Lauriers.

Cette Strophe a aussi son mé-
; quoique peut-être moins
e, moins dégagée que la pré-
ente. Sur la fin, Minerve avec
Couronnes & ses Lauriers est-
prise pour la Déesse de la guer-
& des Arts, ou bien a-t'elle
ement les Arts pour attribut ?
a est peut-être assez indifférent,
s l'Image en est toujours d'au-
moins nette,

On souhaiteroit que l'Auteur eût encore donné l'exemple de quelque Histoire célébre, par exemple de celle d'Angleterre si remplie de révolutions, si propre à l'instruction des Peuples & des Rois.

Voici comment notre Poëte décrit les avantages de l'Histoire:

Un dangereux penchant me guide;
L'orgueil ingénieux sçait l'art de le cacher,
Le flatteur, sur mes maux jette un voile perfide,
Qu'un foible Ami n'ose arracher.
Par d'historiques faits mon ame est détrompée,
D'un trait victorieux frappée,
Du Tyran qui l'opprime elle abhorre la Loi;
L'Histoire des mortels me peint les injustices,
Je vois mes vices dans leurs vices,
Et tout devient leçon pour moi.

Cette Morale est soutenuë dans

Strophes ſuivantes. Ceci doit
re pour faire connoître l'heu-
: génie de l'Auteur : paſſons
Piéces des autres Académi-
ıs.

Λ. de Bologne a deja donné un
:ueil particulier de ſes Poëſies :
nom paroît encore dans le Vo-
e adopté par toute l'Académie
a Rochelle ; c'eſt mériter deux
le titre d'Académicien. Ce Poë-
une qualité bien ſupérieure ; il
ıſacre ſes talens & ſes travaux
ſes ſujets non ſeulement hon-
ɛs, mais édifiants, mais pro-
s à honorer la Religion. Ce
t ordinairement des Odes ſur
matieres de piété, ou des Tra-
ɔtions de Pſeaumes. Citons quel-
ɜ choſe de l'Ode intitulée *la*
ligion ; elle fut compoſée con-
une mauvaiſe Poëſie où les
ſtères les plus ſaints étoient
:ragés.

Où ſuis-je ! quels honteux délires !
Quel froid tiſſu d'abſurdités !

Les Juliens & les Porphyres
Ont moins vomi d'impiétés.
Eſt-ce un fou qui briſe ſes chaines ?
Un Malade au milieu des peines
Dont l'agite un ſonge impoſteur ?
Ou la voix de l'Ange rebelle
Qu'anime une rage éternelle
A blaſphemer ſon Créateur ?

Non, à la honte de notre âge
Pieuſe France ! dans ton ſein,
D'un auſſi monſtrueux Ouvrage
Un Chrétien conçoit le deſſein.
Frape, Grand-Dieu, prens ta victime,
Epouvante à jamais le crime
Par la terreur d'un pareil ſort...
Mais plûtôt, lumiére ineffable !
Daigne éclairer un miſérable
Aſſis à l'ombre de la mort.

Trinité ſimple, Eſſence unique;
Dieu que j'adore ! inſpire-moi,
J'oſe ici contre un Frénétique
Défendre ton culte & ma foi :

ıel Défenseur pour ta querelle !
:onde en faveur de mon zele
feu dont mes sens sont saisis ;
ɔn pouvoir, suprême sagesse !
ille toujours par la foiblesse
:s instrumens que tu choisis.

ɔrit Saint, tu m'es favorable :
tes conseils mystérieux
economie impénétrable
ce moment s'ouvre à mes yeux;
que ta Majesté terrible,
ıns un abîme inaccessible
che aux mortels par sa splendeur;
ɔus en avons l'intelligence,
ıand nous sçavons dans le silence
adorer la profondeur, &c.

voit que la maniere de l'Au-
comme la chose qu'il traite,
grande & majestueuse. On
à la suite de cette Ode trois
ıes paraphrasés, qui mé-
aussi l'attention des Lec-

Les Odes de M. Fé-de-Boisragon sont également tirées des Pseaumes. Voici quelques traits de la seconde d'après le Pseaume VIII. *Domine Dominus noster quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ.*

Grand Dieu ! que ce vaste Univers
Rend à ta providence un merveilleux hommage !
Que la sagesse éclate à travers le nuage,
Dont mes foibles yeux sont couverts !
Autant de la voute infernale
Ton bras jusqu'au plus haut des Cieux
Seigneur, a-t'il mis d'intervalle,
Autant as-tu placé ton Trône au-dessus d'eux.

Cette strophe est trop contournée dans ses 4 derniers vers : nous aimons mieux celles-ci :

Tous les êtres sont dans ta main,
Ta voix, qui les créa, les meut & les anime ;

onde n'est pour moi qu'un monument sublime
Du pouvoir de son Souverain.
Moi-même je suis ton ouvrage :
Seigneur, ta suprême bonté
A formé l'homme à ton Image ;
me est un rayon de ta divinité.

Les esprits qui forment ta Cour,
ton sein, comme nous, ont puisé leur naissance.
r être plus pur doit plus à ta puissance,
L'homme doit plus à ton amour.
Tu l'as placé dans la nature
Tout brillant de gloire & d'honneur ;
Il n'y voit point de créature
e soit destinée à faire son bonheur.

: recueil est terminé, comme avons dit, par deux Drames ques, composés par M. l'Ab- nvallet des Brosses, pour les oiselles de l'Enfant-Jesus. Le

goût de cette composition est la facilité & l'harmonie : deux qualités qui demandent, peut-être plus que les autres parties de la Poësie, que, le *Nascuntur Poëtæ* dont on a fait un Axiome.

Le premier Drame est sur la naissance de J. C. & le second sur les Fêtes de la France, au sujet du rétablissement de la Santé du Roi. Le premier est une Pastorale, & le second approche plus du stile Héroïque. Le premier est tout destiné pour le chant, & le second contient des Scenes propres à être récitées & déclamées. Le Chœur soutient la déclamation: ce qui ressemble un peu aux spectacles des Anciens, & mieux encore aux Tragédies d'Esther & d'Athalie, composées autrefois pour la Maison de S. Cyr, dont celle de l'Enfant-JESUS imite si bien le plan & les exercices.

ARTICLE

ARTICLE LXXXI.

OUVELLES LITTERAIRES,

OVINCES-UNIES.

De Leyde.

Hez Samuel Luchtmans: *Les Provinces unies à qui l'on prê- la pénitence.* Par M. Van den nert 8°. *Hollandois.*

Chez Jean Hasebroek: *L'état de République des Hébreux compa- au tems présent de la Républi- des Provinces-Unies.* Par An- ne Van Hardevelt. 4°.

De Middelbourg.

Chez Adam Meurkamp: *Dis- urs pour l'année Séculaire de la ise de Hulst par les Etats sur les spagnols.* Par Jean-Guillaume iris.

De Rotterdam.

Chez H. Van Pels : Poëm
Jacob Roosendaal intitulé :
Païs-bas qui vont à leur perte
les châtimens de Dieu. 4°.

Chez Philippe & Jacques L
L'ancienne Liberté, Gouverne
& Lois des Bataves, compare
tems d'aprésent. Par M. Van
Schelling 8°.

De la Haye.

Chez Van Cleef : Un recu
discours sur la repentance. Pa
Docteur Mel, traduit de l'A
mand 4°. Hollandois.

France.

De Rouen.

L'Académie de Rouen ayar
marqué que le Programme d
toire, pour le prix de 1748
trop de matiere pour une diss
tion d'une heure de lecture, a
à propos de le partager. On a

ra obligé de remplir pour le prix de 1748, que les deux premiers articles, les deux derniers sont réservés pour le prix de 1750, afin de donner aux Auteurs le tems de faire les recherches nécessaires.

Le sujet du prix de l'année 1748 sera donc

1°. *Quelle étoit la situation Topographique de la nouvelle Neustrie (ou de cette partie de la Neustrie appellée depuis Normandie) ses Bornes, ses Villes, ses Ports, ses Places fortes, & leurs noms, lorsque les Normands après plusieurs incursions dans le Royaume se fixerent (en 912) dans cette Province.*

2°. *Par rapport à la Religion; 'il n'y restoit pas quelques traces 'u Paganisme, des Temples des 'ux Dieux & des Cérémonies qui nssent du culte des Gaulois & des omains.*

Les Mémoires seront écrits en in ou en françois au choix des teurs, qui les enverront à l'a-

dresse, ainsi que sous la forme & dans le tems qui ont été indiqués.

DE TOULOUSE.

L'Académie des Jeux Floraux sera la distribution des Prix le troisiéme Mai 1748.

Ces prix sont une Amaranthe d'or de la valeur de quatre cens livres, qui est destinée à une Ode.

Une Eglantine d'Or de la valeur de quatre cens cinquante livres; destinée à une piéce d'éloquence d'un quart d'heure ou d'une petite demi-heure de lecture, dont le sujet sera pour l'année prochaine 1748.

LES AVANTAGES DU TRAVAIL.

Une Violette d'argent de la valeur de deux cens cinquante livres, destinée à un poëme de soixante Vers au moins ou de cent Vers au plus, qui doivent être Alexandrins, & dont le sujet doit être héroïque ou dans le genre noble,

Un Souci d'argent de la valeur de deux cens livres, qui eſt deſtiné à une Elégie, à une Idyle ou à une Eglogue. Ces trois Genres d'ouvrage concourent pour le même Prix. Les Vers en doivent être auſſi Alexandrins, ſans mélange de Vers d'autre meſure.

Un Lys d'argent de la valeur de 60 liv. deſtiné à un Sonnet, à l'honneur de la Sainte Vierge.

Le ſujet des différens genres d'ouvrages auſquels l'Amarante, la Violette & le Souci ſont deſtinés eſt au choix des Auteurs, qui ſont avertis, auſſi-bien que les Auteurs du Sonnet, de ne pas ſe négliger ſur les Rimes & ſur toutes les règles de la Verſification.

Les ouvrages qui ne ſont que des Traductions ou des Imitations, ceux qui traitent des ſujets donnés par d'autres Académies, ceux qui ont quelque choſe de burleſque, de ſatyrique ou d'indécent, ſont exclus des Prix. C'eſt avec regret

que l'Académie a été obligée de rejetter cette année une Ode qui auroit pû mériter ses suffrages pour le prix, si l'Auteur n'y avoit laissé glisser des traits trop libres & qui pouvoient blesser les mœurs.

Les ouvrages qui auront paru dans le Public, & ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le jugement, ou pour lesquels ils solliciteront ou auront fait solliciter, sont aussi exclus de pouvoir prétendre aux prix.

Les Auteurs qui traitent des matieres Théologiques doivent faire mettre au bas de leurs ouvrages l'approbation de deux Docteurs en Théologie ; ce qui sera observé même à l'égard du Sonnet ; sans quoi ces ouvrages ne seront pas mis au concours.

Les Auteurs sont avertis de faire remettre, dans le mois de Janvier de l'année 1748, par des personnes domiciliées à Toulouse, trois copies bien lisibles de chaque

Ouvrage à M. le Chevalier d'Aliez, Sécretaire Perpetuel de l'Académie, logé ruë des Coûteliers. Son Registre devant être barré dès le premier jour de Février, on ne sera plus à tems à lui remettre les Ouvrages dès que le mois de Janvier sera expiré.

Les Ouvrages seront désignés, non-seulement par leur Titre, mais encore par une Dévise ou Sentence, que M. le Sécretaire écrira dans son Registre, aussi-bien que le Nom, la Qualité ou la Pro-ession & la demeure des Person-es qui le lui auront remis, lesuelles signeront la Réception que . le Sécretaire en aura écrite ns son Registre; après quoi il ır en expédiera le Récépissé.

M. le Sécretaire ne recevra nt les Paquets qui lui seront :ssés par la Poste en droiture ne sont affranchis de port. Les urs sont avertis que l'Acadé- exclut même du Concours

tous les Ouvrages qui n'ont pas été remis à M. le Sécretaire par une Personne domiciliée à Toulouse, la voye de la Poste en droiture étant sujette à trop d'inconvéniens.

M. le Sécretaire avertira les Personnes qui auront remis les Ouvrages que l'Académie aura couronnés, afin que les Auteurs viennent eux-mêmes recevoir les Prix, l'après-midi du troisiéme May, à l'Assemblée que l'Académie tient dans le grand Consistoire de l'Hôtel de Ville, où ils sont distribués. Si les Auteurs sont hors de portée de venir les recevoir eux-mêmes, ils doivent envoyer à une Personne domiciliée à Toulouse une Procuration en bonne forme, où ils se déclarent affirmativement les Auteurs de l'Ouvrage couronné, & cette Personne retirera le Prix des mains de M. le Sécretaire, sur la Procuration de l'Auteur & sur le Récépissé de l'Ouvrage.

On ne peut remporter que trois fois chacun des Prix que l'Académie distribuë. Les Auteurs des Ouvrages qu'elle découvrira avoir enfreint cette Loi en seront exclus, aussi-bien que les Ouvrages qu'on pourra justement présumer être présentés sous des Noms d'Auteurs supposés. Elle a néanmoins, sans conséquence, adouci la rigueur de cette Loi en faveur du Mérite & de la Réputation du véritable Auteur de l'Ode de l'Envie, à laquelle l'Amaranthe avoit été adjugée l'année derniere. Elle avoit retenu ce Prix, & délibéré de le mettre de nouveau au Concours, ayant constaté qu'il avoit été demandé sous un Nom d'Auteur supposé; mais M. de Chalamont de la Visclede, qui n'avoit remporté que deux Prix d'Ode, & qui étoit en droit d'en obtenir un troisiéme, s'étant déclaré l'Auteur de cet Ouvrage, l'Académie a bien voulu lui accorder ce troisiéme Prix; & accueillir

les raiſons qu'il a données pour ne s'être pas d'abord déclaré l'Auteur de cette Ode.

Après que les Auteurs ſe ſeront fait connoître, M. le Sécretaire leur donnera des Atteſtations, portant qu'un tel, une telle année, pour tel Ouvrage par lui compoſé, a remporté un tel Prix, & l'Ouvrage en Original ſera attaché à ces Atteſtations, ſous le Contre-Scel des Jeux.

Ceux qui auront remporté trois Prix, (celui du ſonnet excepté,) & l'un deſquels ſoit celui de l'Ode, pourront obtenir, ſelon l'ancien Uſage, des Lettres de Maître des Jeux Floraux, qui leur donneront le Droit d'opiner, comme Juges & comme étant du Corps des Jeux, dans les Aſſemblées générales & particulieres des Jeux Floraux, & d'aſſiſter aux Séances Publiques.

Par les derniéres Lettres-Patentes du Roi, qui autoriſent l'augmentation du Prix du Diſcours ſé-

te par M. de Soubeiran de Scopon, Membre de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Sciences de Toulouse, les Auteurs qui auront remporté trois fois ce Prix pourront aussi obtenir des Lettres de Maître des Jeux Floraux, sans qu'il soit nécessaire qu'ils ayent remporté des prix de Poësie.

L'Ode qui a pour titre le Soleil, & pour Sentence, *Ambrosio succo saturos ignemque vomentes quadrupedes ducunt*, a remporté le prix de ce Genre.

L'Académie a réservé tous les prix du Discours, aussi-bien que ceux du Poëme.

Le prix de l'Eglogue a été adjugé à l'Idyle qui a pour titre, Les Prix, & pour Sentence, *Jamque dies ni fallor adest.*

Le Sonnet à l'honneur de la Sainte Vierge qui a pour Sentence, *Illa percussit, ista sanavit*, a remporté l'un des Prix de ce Genre: les autres ont été réservés.

trois Prix de Sonnet.

DE PARIS.

Histoire du Stadhoud
puis son origine jusqu'à
Brochure in-12 pages 1
Haye, & se trouve à P
divers Libraires.

Cet ouvrage, dont no
rons dans un article de
moires, est, à propreme
l'Histoire des Evénemen
élevé les Princes de la M
Nassau au Stadhouder
commence en 1579 &
1747. Tous ces Stadhc

Renal) prépare une *Histoire des révolutions de Gênes*, matiere plus vaste, plus curieuse, plus digne encore des talens de l'Historien.

Idyle de S. Cyr pour Madame la Dauphine. Chez P. G. le Mercier rue S. Jacques. *Brochure pp. 8.*

C'est un petit morceau de Poësie, récité, & chanté par les Demoiselles de la Maison de S. Cyr, en présence de Madame la Dauphine. Il y a deux personnages récitants, & trois chantants; une scène premiere en déclamation, & une scène seconde en musique.

Dans la premiere Scène, Mesdemoiselles de Montagnac & d'Aumalle, sous les noms de Pauline & d'Eugenie, se félicitent de l'honneur qu'elles ont de voir la Princesse. Pauline est supposée à la fin de sa carriere, c'est-à-dire au terme de son éducation dans la Maison de S. Cyr; Eugenie au contraire est supposée au jour même de sa *réception*.

PAULINE.

Une ſainte Allegreſſe annonce
nise
L'ineſtimable honneur qui ſigna
A la gloire des Lys la Princeſſe
Daigne accepter dans ce ſ
Un hommage pieux, que l'exe
toriſe,
Qu'exprime l'innocence, & q
l'amour.

EUGENIE.

Nous-mêmes, à quel point le
favoriſe
Dans un ſi grand éven

PAULINE.

Sortie un jour plutôt,

EUGENIE.

Un jour plutar
Nous perdions vous & moi c
moment.

PAULINE.

Mon tems finit & le vôtre co
L'un & l'autre eſt borné par les
ges loix :

Ces loix de plus de cœurs animent l'espérance,
Consolent la Noblesse, en étendent les droits,
Epanchent sur toute la France
Le plus grand bienfait de nos Rois.

EUGENIE.

Pouvois-je entrer ici sous de meilleurs auspices ?
Déja de mon bonheur je goûte les prémices....

Les éloges du Roi, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, & de la Nation Polonoise occupent le reste de la Scène. Elle finit noblement par ce morceau :

PAULINE.

On a vû du tems de nos peres,
Ces peuples généreux, ces sujets volontaires,
Maîtres de disposer du trône & de leur foi,
Accourir des païs baignés du Borysthene
Et venir aux bords de la Seine
Demander à la France un Roi.

EUGENIE.

Le Polonois amoureux du courage,
Fit honneur à la France, & la France à son tour
Aux charmes, aux vertus, rend un nouvel hommage,
Et les appelle au plus grand héritage
Qu'éclaire le flambeau du jour.

PAULINE.

Princesse des François l'éternelle espérance,
Le plus saint de nos Rois vous voit du haut des Cieux
Avec un œil de complaisance.
C'est pour vous qu'au Seigneur il présente nos vœux,
Ces vœux que par état, & par reconnoissance
Nous formons pour nos Souverains,
Dans cet auguste azile, ouvrage de leurs mains.

Dans la seconde Scène, Mesdemoiselles de S. Pern, du Bouis, &

ntigni adressent au Roi *S.*
ne priere en forme de Can-

CHŒUR.

narque éternel de la France :
Pere de nos Rois ;
Ici l'innocence
Fleurit sous tes loix.

Nous sommes la race
Des braves soldats
Que ta sainte audace
Guidoit aux combats.

UNE VOIX.

le premier Trône du monde,
nos ayeux tu fus l'appui ;
es Autels sont aujourd'hui
zile où notre espoir se fonde.

DEUX VOIX.

Que tout favorise
Les augustes nœuds
Par qui s'éternise
Ton sang glorieux !

D'un Hymen si doux

Nos neveux attendent
Des Rois qui les rendent
Heureux comme nous.

CHŒUR.

Répand sur tes enfans des rayons de ta gloire,
Que le destin du monde en leurs mains soit remis,
Par la paix ou par la Victoire !
Qu'aux loix de l'Eternel ils soient toujours soumis,
Qu'ils détruisent ses ennemis.
Que leurs vertus retracent ta mémoire.

Cette Idylle est de M. Roi, Chevalier de S. Michel. On reconnoît toujours son zéle & son goût.

DICTIONNAIRE Universel, Historique, Chronologique, Géographique, & de Jurisprudence Civile, Criminelle & de Police, des Maréchaussées de France. Contenant l'Histoire des Connétables & Maréchaux de France,

les Sciences & des beaux Arts. 1551
depuis le commencement de la Monarchie, leurs Armes, Blasons, & les faits les plus mémorables de leur vie; l'ancienneté de leur Tribunal, & Siége de la Connétablie; l'Institution des Officiers de toute espéce à la suite de leur personne, Tribunal, & Jurisdiction de la Connétablie; l'établissement primordial des Maréchaussées anciennes, & de celles actuellement subsistantes, les lieux de leur résidence; le détail Géographique & Historique sur chaque Généralité, Ville, ou Bourg où elles séjournent; les appointemens, droits, exemptions, fonctions, gages, honneurs, privilèges, rang & compétence de ces différens corps, Officiers & Jurisdictions en général & en particulier; avec un Traité des Présidiaux & des Duels. Et une compilation Chronologique des Ordonnances, Edits, Déclarations, Lettres-Patentes de nos Rois depuis la troisiéme Race,

de la Connétablie, unique
qui fait corps & partie de
darmerie, ou y a rapport
Maréchaussées en général
ticulier, même la Noble
leurs causes commises, &
mandant qu'en défendan
qu'il s'agit du fait de leur
Charges, Commissions,
plois. Par Messire G. H. I
CLAS, Ecuyer, Lieutena
ral de la Connétablie & M
sée de France, Procureu
d'un Bureau des Commi
traordinaires du Conseil
& Conseiller au Conseil

guſtins, de Nully, au Palais, Debats, au Palais, Quillau fils, rue S. Jacques, Lameſle, rue S. Jacques. 1747. *avec approbation & Privilége du Roi.*

TABLE DES ARTIC
du mois de Juillet 17[illegible]

Art. LXXII. *Vita del Car Contarini* &c. Vie du Ca Contarini *à Brescia* 4°.
Art. LXXIII. *Didon Trag* avec d'autres Poësies de Franc.
Art. LXXIV. *Réflexions* *Poésie* par M. Racine.
Art. LXXV. *Alphabetum nianum*, seu notas Tiron plicandi Methodus. *Alpha Tiron* &c. par M. l'Abbé pentier.
Art. LXXVI. *Carta Latina P.P. de Trevoux*, &c. écrite d'Espagne aux A de Trévoux &c.
Art. LXXVII. *Harmonie T co-Pratique divisée en 6 P* &c.

nces & des beaux Arts. 1535
XXVIII. *Abrégé de l'His-*
des Insectes, tom. II. suite
Art. LXIII. au mois de
… 1456
XXIX. *Histoire de l'Acadé-*
Royale des Sciences &c. Sui-
l'Art. LXVIII. au mois de
1480
XXX. *Recueil de l'Acadé-*
le la Rochelle. 1496
LXXXI. Nouvelles Litté-
s. 1513

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

IEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

ES SCIENCES

ET

ES BEAUX ARTS.

Août 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

ommencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Aoûs 1747.

A PARIS,

ıez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguftins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

ſvec Approbation & Privilége *du* Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années					
1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	9.	v.
1724.	12.	v.			

ɅEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

꞉s Sciences & des beaux Arts.

Août 1747.

ARTICLE LXXXII.

꞉ Théâtre Anglois, Tome V. à Londres, & se trouve à Paris chez Cloufier ruë S. Jacques.

L'HISTOIRE du Théâtre François fait remarquer des differences essentielles entre nos premiers ɔëtes Dramatiques, qui ne fu- ꞉nt que de pieux *Troubadours*, ꞉ ceux du siécle de Louis XIV. ui ont mérité des Lauriers im- ɾortels. L'Histoire du Théâtre

Anglois que M. de la Place promet de nous donner, quand il aura rempli la tâche qui l'occupe actuellement, obſervera auſſi des variations dans les Spectacles de cette Nation: mais il ſemble que ce ſera dans un autre genre. Qu'il nous ſoit permis d'en juger par la comparaiſon de *Shakeſpeare* avec ceux dont le V^e. Tome du *Théâtre Anglois* commence à nous préſenter les Analyſes.

Dans ſes quatre premiers Volumes, M. de la Place nous a fait connoître parfaitement le génie de *Shakeſpeare*. Les Piéces d'Othello, d'Henri VI. de Cimbeline, &c. nous ont laiſſé une fort grande idée de ce Fondateur de la Scène Britannique. Malgré ſes défauts, ſon déſordre, ſon peu de littérature, cet homme nous a paru très-ſingulier. S'il eſt miſérable dans ſes chûtes, dans ſon beau il eſt ſublime; dans ſes coups de Théâtre il eſt admirable. Mais pourra-t-on

re la même choſe de ſes ſuc-
ſſeurs, & à meſure que l'art aura
li le *Théâtre Anglois*, le génie
s Auteurs ne ſe ſera-t-il point re-
ɔidi ? Encore une fois c'eſt une
:eſtion que nos Lecteurs réſou-
ont peut-être d'eux-mêmes,
and nous aurons rendu compte
s piéces contenuës dans ce vo-
ne.
La premiere eſt de *Ben-Johnſon*
i n'a jamais fait que deux Tra-
dies, *Catilina* & *Sejan*. M. de la
ace analyſe la premiere; c'eſt-à-
:e qu'il en traduit la plûpart des
ènes, & qu'il donne ſimplement
plan & le canevas de quelques-
es. C'eſt la judicieuſe méthode
i régne dans tout ſon ouvrage.
Ben-Johnſon étoit ſans doute
ıs lettré & plus inſtruit des ré-
:s que *Shakeſpeare*. En faiſant
Tragédie de Catilina, il avoit
ıs les yeux ſon Saluſte & ſon
ceron. Il eut ſoin de réduire l'ac-
n à la durée d'un jour ou à peu-

près. Quoique la Scène ne soit pas toujours renfermée dans l'enceinte d'un même appartement, elle demeure toutefois fixée à Rome. Enfin la science des égards, des situations, des interêts n'étoit pas inconnuë à cet Auteur, & par toutes ces raisons, sa piéce mérite de vrais éloges; mais s'éleve-t'il jamais comme *Shakespeare*? Donne-t'-il à ses principaux personnages cette hauteur de sentimens qui est l'ame d'une Scène Tragique? Effraye-t'il, transporte-t'il par ses catastrophes toutes d'action, toutes terribles? Suivons un peu le *Catilina* dans l'analyse de M. de la Place. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'exposer au long le sujet de la piéce: c'est la conjuration de ce mauvais Citoyen; il y paroît avec ses confidents Lentulus & Cethegus; il est trahi par Fulvie, qui découvre tout le complot à Ciceron. Ce Consul y jouë le même personna-

ge que dans ses Catilinaires ; Caton & Cesar y sont peints d'après Saluste ; le dénouëment est que Lentulus & Cethegus sont punis de mort & que Catilina est vaincu par Antoine.

M. de la Place ne traduit en vers que la premiere Scène du premier Acte, & c'est une des plus belles. L'ombre de Sylla se fait voir, elle se plaint de la paix qui regne dans Rome, elle soufle ses fureurs à Catilina.

Quoi l'ombre de Sylla se montre-t'elle en vain ?
Rome ne sens tu pas que je suis dans ton sein ?
Se peut-il qu'en tes murs les enfers me vomissent,
Sans que tes fondemens & tes voûtes frémissent ?
Sans que le Tibre enflé de tes débris pompeux
Fasse rouler ses flots sur tes monts orgueilleux ?

mer un nouveau... Mais laissons les vœux aux femmes... employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire ?

CETHEGUS.

Agir & ne pas souhaiter ; prévenir les vœux mêmes ; être assez prompts, assez actifs pour ne pas laisser aux Dieux le loisir de croiser nos desseins.

CATILINA.

O brave Cethegus !...

CETHEGUS.

Tu as manqué le Consulat ; tu m'en plais davantage. Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes : mon plaisir est de les briser ; de tendre à mon but en nageant dans le sang, ou de me faire un pont à force de cadavres entassés l'un sur l'autre ; d'arracher enfin la vie au reste des humains qui l'auroient pû conserver.

CATILINA.

Ah que tu dévoiles bien les sen-

timens que j'ai trop longtems renfermés dans mon ame ! Pourquoi n'ai-je pû me montrer toujours tel que je ſuis ?

On avouera que Cethegus eſt là tout autrement actif, que Catilina, qui doit être toutefois le Héros de la Piéce ; & c'eſt par tout la même choſe. Catilina harangue trop, il eſt preſque auſſi diſcoureur que Ciceron ; & Ciceron eſt aſſurément ici d'une prolixité à faire périr d'ennui les Spectateurs. C'eſt encore un défaut de cette Piéce ; l'Auteur a traduit les Catilinaires preſqu'en entier ; le *Quouſque tandem* avec toutes ſes ſuites. Cethegus excedé de la longueur de ces harangues, dit quelque part au Conſul : Si la conjuration n'eût pas été découverte, *ton rôle n'eût pas été auſſi long qu'il l'eſt maintenant : j'aurois coupé le canal de ta brillante Rhétorique dès la premiere période.* Cela eſt un peu comique ; mais

tel qu'on le peint ici, Ciceron méritoit aussi cette incartade; il méritoit même le titre de *Bavard* que Sempronia lui donne (Acte II. Scene II.)

Touchons un troisiéme défaut de cette Tragédie. Lentulus autre ami de Catilina est un homme sans résolution, sans ame. Il s'amuse (Acte I. Scene IV.) à discuter des prophéties & des réponses d'Aruspices. Cependant c'est à lui que Catilina destine l'Empire de Rome; il se contente, pour lui & pour ses autres complices, de partager les Provinces éloignées. Cela est-il bien dans la nature des choses? L'histoire à la vérité insinue que telle fut la politique de Catilina; mais un Poëte Dramatique ne devoit-il pas changer quelques traits à ces caractéres?

Il y a d'autres personnages dans la même Piéce qui ne sont pas assez peints: dans Saluste Sempronia est une fameuse Intriguante,

pleine d'artifices & de hardiesse, abusant de mille qualités pour satisfaire ses passions, sçachant employer le crime & les dehors de la vertu, &c. Ce portrait dans l'Historien est achevé; ici tout est foible, & mal nuancé; le caractere de Fulvie paroît mieux soutenu. C'est une femme avide & adroite: elle dupe Quintus Curius, elle découvre le secret de la conjuration, & ce Curius se montre assez tel qu'il étoit, voluptueux, & imbécille. Par exemple, (Acte II. Scene III.) il dit à Fulvie:

Quand vous verrez l'or couler chez nous à grands flots; quand vous verrez ces superbes Sénateurs dans l'esclavage, leurs femmes dans les fers, leurs maisons, leurs jardins confisqués, tous leurs biens à l'encan sans que vous y puissiez rien prétendre; lorsque Fulvie se trouvera encore Fulvie, & peut-être bien moins, nous vous y ver-

ons penser plus sérieusement....
Adieu Madame...

Et l'on voit là un Indiscret qui donne prise aux questions d'une femme très-fine ; aussi tout le complot est-il bientôt évanté ; & Fulvie pour qui un secret est un poids insupportable, va divulguer par-tout les circonstances de l'entreprise.

Ciceron, disons-le encore une fois, ne fait pas un assez grand effet dans cette Piéce. Ses discours à perte de vuë étouffent les sentimens & l'action. Mais il est ridicule sans doute que, dans l'Acte III. Scene XV. lorsque les Conjurés vont pour le poignarder, il se montre à la fenêtre & fasse delà une Harangue qui oblige Caton à lui dire, *vous parlez trop long-tems Marcus.* Un Consul doit-il se commettre avec des scélérats ? N'avoit-il pas des Licteurs pour les faire saisir ? Caton est aussi un peu *Bourguemestre. Faites sonner le toc-*

sin, dit-il à Ciceron, & d'ailleurs où place-t'on ce Personnage ? Ciceron est à la fenêtre ; les Conjurés font carillon à la porte ; le Portier refuse d'ouvrir ; le Consul fait sa Harangue, & Caton lui dit de faire prendre ces misérables. Il est donc aussi à la fenêtre, car dans la ruë il auroit couru risque d'être tué par les Complices de Catilina. Mais toutes ces situations sont-elles bien Dramatiques, bien dignes du Cothurne ? Nous passons d'autres endroits qui seroient sifflés parmi nous. Convenons cependant qu'il y a du beau dans la Scène IV. du V^e Acte où les Allobroges sont confrontés avec Cethegus & les autres Conjurés ; que les Harangues de César & de Caton sont magnifiques ; que le Caractère sur-tout du 1^er. est bien jugé. Aussi l'Auteur avoit-il un excellent modéle dans Salluste. *Johnson* nous paroît en général Auteur peu Inventif, peu ca-

pable de remuer un parterre : M. de la Place lui rend service en retranchant bien des licences & des platitudes, sans compter que cette Piéce est aussi bien écrite en notre langue qu'elle puisse l'être.

Nous ne dirons ici qu'un mot de la seconde Tragédie de ce Recueil ; elle est intitulée la *Belle Pénitente*, parce que le principal Personnage est une noble Génoise, fort digne d'une maison de Refuge & de Penitence ; laquelle après bien des catastrophes & des avantures se retire du monde. Mais cette Retraite est plus comique que touchante ; car on voit la prétenduë Solitaire dans un Appartement tendu de noir, ayant sous les yeux le cadavre d'un *Lothario* jadis son Amant, & sur une table des livres avec une tête de mort. En bonne morale, il falloit mettre le corps de Lothario en terre, & pleurer sur les livres & la tête de mort ; mais Caliste, c'est le nom

de la Pénitente, n'en sçavoit apparemment pas si long. Cette Piéce est de M. *Rowe* & a été envoyée toute traduite à M. de la Place qui l'adopte dans son Vol. Nous croyons qu'il lui fait bien de l'honneur. Il y a là un *Sciolto* noble Génois, assez bon homme, mais deshonoré par sa fille, & discoureur ennuyeux; un *Lothario* étourdi, grossier, violent & lâche; un *Altamont* trop malheureux Mari de Caliste; Personnage langoureux, dupe, & qui ne paroît brave qu'une fois; un *Horatio* ami d'Altamont: c'est le plus honnête homme de la Piéce, mais peu efficace, & encore moins recompensé. Il y a dans tout ceci beaucoup de ton Bourgeois, & il ne seroit pas difficile de transformer ce Drame Tragique en Comédie: il n'y auroit qu'à supprimer quelques coups d'épée qui se donnent, & quelques transports d'*Altamont* qui veut se tuer pour Caliste & Sciol-

to qui ne le méritent guéres.

Il reste encore la Tragédie d'Otway intitulée *Venise sauvée*; nous en parlerons dans une autre occasion, & nous en prendrons occasion de rendre justice à l'Ouvrage de M. de la Place sur le même sujet.

ARTICLE LXXXIII.

TRAITÉ DU NAVIRE, de sa construction & de ses mouvemens, par M. Bouguer, de l'Académie Royale des Sciences, ci-devant Hydrographe du Roi, au Port du Croisic, & au Havre de Grace. A Paris, Quay des Augustins, chez Jombert 1746. Un Volume in-4°. Pag. 682, sans la Préface & les Planches.

L'Ouvrage est dédié à M. le Comte de Maurepas, Secretaire d'Etat de la Marine, que l'Auteur louë spécialement de la Protection que ce Ministre accorde

ıx Sciences & aux Arts, nommé-
ent dans le double Voyage, fait
ır l'Académie au Pole, & à l'E-
ıateur, pour la perfection de la
éographie & de la Marine: Voya-
: dont M. Bouguer peut mieux
:ndre compte que tout autre, en
ant éteun des principaux acteurs.

Sa Préface, qui est de 28 pag.
)ule sur l'Architecture Navale,
'est-à-dire, sur la construction du
Javire, partie de la Marine ou de
ı Navigation en général, qui est,
:lon lui, la plus imparfaite. On
:ut s'en rapporter à sa parole,
ırès l'étude profonde qu'il en a
ite. Rien n'est plus juste que ce
gement; il en articule les motifs.
:st la partie qui a le plus besoin
la double Théorie, soit du Mou-
nent & de la Physique ou Hy-
statique; soit de la Géométrie
les Mathématiques en général.
'est celle qu'on a le plus aban-
ıée à la conduite & au caprice
Pratique & du simple Cons-
:ur.

tique pratique, car il voulut faire un Vaisseau qui ne réussit pas ; au lieu que s'il se fût tenu dans le juste milieu de la *Pratique théorique* ; c'est-à-dire, d'écrire sur la prati-que, sans s'élever à trop de théorie, sans se dégrader à trop de pratique, il pouvoit donner de l'excellent.

M. Bouguer, sans désapprouver la hardiesse du P. Hoste à s'affran-chir de la routine dans la construc-tion qu'il fit d'une Frégatte, ne le blâme que de s'y être mis en con-currence avec le fameux Maréch de Tourville, qui, pour s'assurer de suffrages de la multitude, laissa duire son Vaisseau par les Ouvr selon les régles les plus vulga ne leur prêtant sans doute qu nom, nom illustre, & fai dit-on ici, *par des Triomph réels & d'un autre genre.*

Après ce peu d'ouvrage tentatives réguliéres, fai perfectionner la forme & truction des Vaisseaux,

guer répréfente la Conftruction &
les Conftructeurs dans un dénû-
ment actuel de vrayes régles &
de bons principes, où il femble
qu'un Ouvrage de cette conféquen-
ce, vraye *Machine d'Etat*, ne de-
vroit point fe trouver après tant
de fiécles de pratique, tant d'expé-
riences, tant de dépenfes, tant d'in-
térêts. L'Auteur infinue & fait fen-
tir la vraye caufe de ce dénûment
de régles & de principes, & la dif-
ficulté jufqu'ici infurmontable de
fixer la théorie & la pratique.

Un Vaiffeau eft une machine
rop compofée. Indépendament
ême de tout le refte, la feule for-
e de la Carene réfulte de l'affem-
age de bien des parties, dont
e ne peut changer fans que tou-
les autres changent pour fe con-
ner à celle-là. Or le plus fou-
t lorfqu'on en corrige une, on
enfe point aux autres, & l'on
point à portée de voir les chan-
ns que celle-là éxige dans cel-

ût 1747.

les-ci, ce qui produit des inconvé-
niens pires que celui qu'on ſe pro-
poſoit d'éviter.

C'eſt-là l'inconvénient de la pur
pratique, & l'on doit convenir d'a-
près M. Bouguer, que la théorie
un œil plus élevé & plus étendu
pour embraſſer ce total ſous u
aſpect général capable de concilie
toutes les parties, en diſſipant tou
d'un coup tous les nuages, tout
les difficultés.

Il eſt beau dans un ſi profon
Géometre, qui eſt ſi ſçavant calcu-
lateur, de convenir que la Géo-
metrie & l'Algebre ne doive
point être prodiguées dans tout
ſortes de ſujets ni à la réſolut
de toutes ſortes de problêmes
de difficultés. Mais il faut
même-tems convenir avec lui qu
y en a dans cette matiere qui d
mandent tout ce que la Géomet
de l'infini a de plus tranſcendan
& tout ce que l'Algebre a de pl
épineux. Et qui peut douter qu

Géometre ne doive traiter très-
géométriquement son sujet ? &
que la Marine ne soit un sujet géo-
metrique par mille endroits ?

L'Auteur nous paroît avoir pris
un juste tempérament de prati-
que & de théorie, de raisonne-
ment ordinaire & de calcul, qu'on
ne sçauroit trop imiter en pareil
cas. De trois Livres qui font la di-
vision naturelle de son Navire pris
d'abord 1°. sur terre, en chantier,
2°. à flot, dans le Port. 3°. cinglant
en pleine mer, le premier qui re-
garde la Construction & par consé-
quent les Constructeurs, est tout
de pratique & d'un discours aisé,
ore & familier ; à la portée de
ux qui doivent naturellement en
ofiter, sans en exclure pourtant
elques traits d'une Géometrie
vante, mais naturelle, & sans
qu'aucun embaras de calcul.
a premiere Section traite de la
e du Vaisseau & de ses parties
ieures : Le Chapitre premier

des différentes especes de Navires. Ceux du premier rang longs de 170 à 180 pieds, larges de 47, 48 à 50 ont 100 ou 120 piéces de Canon en trois Batteries réparties à droite & à gauche (Tribord; Babord) sur trois *Ponts*, *Tillacs* ou planchers, sans parler des Gaillards. Un gros Canon prend 3 pieds de largeur, d'embrasure ou de *Sabord*, avec 7 a 8 pieds de distance d'une piéce à l'autre. Le Public aime ces détails surtout en tems de guerre.

Un pareil Vaisseau a jusqu'à 5 ou 6 étages à son arriere sans compter le fond de cale, 3 Ponts, un Gaillard & deux Dunetes, ce qui peut faire une hauteur de 30 pieds au-dessus de l'eau, & plus de 50 au-dessus du fond de cale, hauteur nuisible selon M. Bouguer & selon tous les gens de bon sens; soit par la prise qu'elle donne au vent, soit par le flotement, tangage & surtout roulis qu'elle occasionne.

Les Vaisseaux du second rang ne sont pas si élevés. Ils ont 3 Ponts 2 Dunettes, point de Gaillard ou demi Pont ; ils sont de 150 pieds environ de longueur, & portent 80 à 90 Canons. Le 3ᵉ Rang de 130 à 40 pieds de longueur n'a que 2 Ponts & demi avec une Dunette & porte 60 à 70 Canons. Peu à peu on pourra se désabuser des rangs supérieurs pour se réduire à celui-ci dont la grandeur est modérée. Au-dessous ce sont des *Frégates.* Au-dessus ce sont les *Vaisseaux de ligne* & de haut bord.

Il est curieux de sçavoir que pour la construction d'un Vaisseau du premier rang, il faut couper plus de 4000 chênes, sans parler d'une multitude infinie d'autre bois, sapin &c. Il faut plus de 300 milliers de fer, plus de 130 ou 40, 000 journées d'ouvriers &c.

CHAP. II. Des principales parties du Vaisseau & de leurs proportions ordinaires. La quille est une

ſorte de Poutre énorme de 100 & juſqu'à 150 pieds de longueur ſur un, un & demi & près de deux pieds d'équarriſſage ou de groſſeur, dont la longueur ne pouvant être d'une ni de deux piéces eſt ſouvent de 3 ou 4 qu'on unit bout à bout avec beaucoup d'art, en doublant en quelque ſorte les bouts par des entailles ou bizeaux (nommés *Ecars*) de 7, 8, à 9 pieds d'enjambage les uns ſur les autres.

Aux deux extrémités de toute cette Quille, on éleve deux grandes piéces de charpente, dont celle de l'avant s'appelle l'*Etrave*, celle de l'arriere l'*Etambort*. C'eſt comme ſi on replioit ou relevoit la Quille en enhaut, point trop à plomb cependant, du moins à l'avant. Ces 3 piéces, c'eſt-à-dire la Quille ainſi relevée par ſes bouts forment comme l'épine du dos ou l'arête du Vaiſſeau, & en ſont comme tout le fondement ſur lequel porte abſolument tout l'édifice. Cela ſeul démontre la ſolidité qu'elle

doivent avoir en elles-mêmes & dans l'intimité de leur union avec la Quille.

Les Varangues, eſpéces de gros chevrons qui croiſent de prés à prés, commencent les eſpeces de côtes qui forment le ſquelete du Vaiſſeau. Ce ſont des Poutres de traverſe bien unies avec la Quille, aux deux bouts deſquelles on *empâte*, c'eſt-à-dire on unit, (par voie de doublure ou *d'écars*) ce qu'on appelle les *Genoux de fond*, piéces courbes comme l'Etrave pour former l'arrondiſſement des flancs du Vaiſſeau, pour remonter en haut & former ſon *bord* ou ſes murailles d'enceinte, par des allonges qu'on empâte auſſi avec ces genoux juſqu'au *Plat-bord* ou bord le plus élevé. Une Varangue avec ſes genoux & ſes allonges toutes montées forme ce qu'on appelle un *Gabarit*, quoique le Gabarit ſoit le modéle de la choſe plutôt que la choſe même.

Les Constructeurs font grand cas & ont longtems fait mystere de ces Gabarits, c'est-à-dire de leurs formes & de leurs proportions absoluës & relatives, d'où dépend effectivement toute la forme, la bonne grace, la solidité du Vaisseau, & nommément son Sillage & peut être aussi toutes ses qualités soit pour porter la Voile, soit pour gouverner, c'est-à-dire obéir au Gouvernail, à la Manœuvre même &c.

Tout dépend du plat ou de la longueur des Varangues & de leurs Genoux de fond, jusqu'à ce qu'on appelle les *Fleurs* du Vaisseau inclusivement, parce que ces Varangues forment le plat du fond de cale, le ventre ou l'espece de poitrine & le vrai support du Vaisseau sur l'eau. Car ce Vaisseau se trouve plus ou moins appuyé de l'avant, de l'arriere, du milieu & de tout son corsage, suivant que les Varangues ou côtes qui forment son epâ-

ment plus ou moins grand & sa capacité, sont plus longues ou plus courtes, plus plates ou plus relevées vers le haut.

Communément les Varangues sont plus plates vers le milieu du Vaisseau où doit être son grand appui, son point d'equilibre & sa grande capacité : hors de là & en allant vers la Proüe & vers la Poupe les Varangues se relevent, les fonds se rétrecissent, & au lieu de Varangues ce sont des *Fourcats* especes d'Y, ou de V. Les grandes questions qui concernent la Construction des Vaisseaux, roulent sur les *Varangues plates*, s'il en faut plus, s'il en faut moins, si elles doivent l'être plus ou moins, & si elles doivent être plus ou moins au milieu ou à l'avant &c. M. Bouguet touche toutes ces questions à mesure que chaque sujet les lui présente, & sur chaque question il prend le parti le plus convenable à la pratique qu'il a ici uniquement

noms & les proportions
cipales parties du Vaiſſ
ici ſurtout que l'Auteur
queſtion de la poſition d
treſſe Varangue, c'eſt-à-d
plate ou la plus longue,
va au même , de la po
Maître Bau. On appelle
eſpéces de Poutres qui p
Ponts ou Planchers. Et
Bau eſt le plus long & r
plus grande largeur du
& à la *Maîtreſſe Varangu*
guer fait entendre que ci-
les plaçoit au tiers de la
en avant, & qu'on a tr
valoit mieux ne les mett

ſeau, il rapporte les divers avis, dont la plûpart vont à donner au Vaiſſeau de largeur, le quart & même un peu plus, de la longueur, donnant, par exemple, 46 pieds de grande largeur à un Vaiſſeau de 170 de longueur depuis le haut de l'Etrave juſqu'au haut de l'Etambord.

C'eſt au premier Pont, c'eſt-à-dire au Pont le plus bas, que le Vaiſſeau a communément ſa grande largeur à le conſidérer ſoit de l'avant à l'arriere, ſoit de bas en haut, le fond allant en rentrant ou en ſe retréciſſant à meſure qu'il s'éleve au-deſſus. Cette rentrée eſt fort naturelle, ſoit pour rendre le Vaiſſeau moins flottant, ſoit pour le fortifier en le reſſerrant & en reſſerrant le Tillac deſſus & deſſous, ſoit pour rendre l'abordage plus difficile. Nous ſentons la conſéquence de l'avis que donne l'auteur de ne commencer la rentrée & le retréciſſement, qu'au-deſſus de l'endroit qui devient ligne de

e le
outes obliqu
Vaiſſeau ; c'eſt-à-
ondeur ſous le pre-
eſt environ un dix ou
la longueur du Vaiſ-
ou moins ſelon que la
eſt plus ou moins plate,
veut poſer une batterie
moins haute , ou avoir
terrain pour la charge du
au. *Le Tirant d'eau* dépend
On le fait communément un
plus grand à l'arriere qu'à l'a-
nt, & notre Auteur paroît en ap-
ouver la pratique, qui eſt en effet
elle des plus habiles.

On appelle *Bordages* les plan-
ches dont on couvre la Carene
du Vaiſſeau , celles mêmes dont
on couvre les Ponts & en general
Border c'eſt couvrir de planches.
Celles de la Carene ont quelque-
fois 4 à 5 pouces d'épaiſſeur , ce
que nous diſons pour faire ſentir
au commun des gens qui ne con-

va
on
rr
long
le di
ches
arqué
me en
cile , fa
fait bi
quenc
maiſo
deux
ſens
C
qu
p

noissent que l'Architecture ordinaire des Villes, *Architecture* dite *Civile*, la conséquence de la *Navale*, dont les planches simples ont l'épaisseur presque de nos poûtres ordinaires. La largeur & la longueur sont proportionnées. Et le difficile encore est que ces planches doivent communément être arquées, voûtées en largeur comme en longueur: opération difficile, faite à l'aide du feu, ce qui fait bien sentir la grande conséquence de la construction d'une maison immense, portative aux deux bouts de l'univers en tout sens.

Chap. IV. Des différentes pratiques que suivent les Constructeurs pour tracer la Coupe des Vaisseaux, faite perpendiculairement à leur longueur dans l'endroit le plus gros. Cette Coupe donne le maître Gabarit du Vaisseau, & toutes celles qui lui sont parallèles donnent tous les Gabarits re-

... C'est ici du Géométrique, & par conséquent du sçavant & du bon de la part de l'Auteur. Il donne diverses methodes, celle du Pere Fournier, &c. & ses discussions finissent par determiner la plus convenable, la plus Géométrique. Le Lecteur, le Public ne nous dispense que trop d'entrer dans ces détails, curieux pour l'esprit seul.

Chap. V. Methode de tracer les deux Coupes du Vaisseau aux deux extremités de la Quille avec la maniere ancienne dont on se servoit des Lisses pour achever le Navire. En general ces trois Coupes ou *Gabarits*, les deux extremes & celui du milieu ou du gros, paroissent determiner la forme totale du Vaisseau ; nous en compterions bien deux autres entre ces trois. Mais M. Bouguer, dont l'avis est d'un grand poids, étant réfléchi de la theorie sur la pratique, dit que, *comme la forme de la Poupe & de l'arriere contribuë moins aux bon-*

nes & mauvaises qualités du Vaisseau, il importe moins comment on en trace la derniere Coupe. L'Auteur la trace cependant aussi-bien que celle de l'avant, en remplissant le titre de son Chapitre 5. tel que nous l'avons rapporté.

Le Chapitre VI. donne des remarques générales sur les Lisses avec le moyen de former l'arriere du Vaisseau en rendant toutes les Coupes verticales dépendantes de la premiere & de celle de l'extrémité. Il y a ici une remarque extrêmement fine & juste sur la déviation de la ligne droite ou horizontale que prennent les Lisses, ou en général les lignes véritablement droites lorsqu'on les applique sur une surface courbe à double courbure. Il n'y a guéres que des Géomêtres qui puissent apprétier tout ce que l'Auteur dit à ce sujet.

Le Chapitre VII. donne la maniere de former toute la partie de l'avant du Navire. Le 8^e^. apprend

à faire ensorte que la courbure entiere des Lisses depuis la premiere Coupe jusqu'à l'Etrave appartienne à la même Courbe. Le 9^e^. montre la maniere de projetter les diverses Coupes du Navire sur toutes sortes de Plans. Tout ceci se rapporte aux Gabarits que les Constructeurs forment avec des planches ajustées & resciées pour servir de modele aux ouvriers qui coupent & taillent les piéces qui composent les membres d'un Vaisseau, Varangues, Genoux & Allonges, &c.

Le 10^e^. Chapitre contient des remarques sur la forme que les régles ordinaires donnent aux Vaisseaux. L'Auteur panche ici à porter un peu plus vers l'avant qu'on ne fait, le maître Gabarit en diminuant alors un peu le renflement de la Prouë. L'ordinaire est de le placer aux 5 douziémes de la longueur de la Quille; il approuve aussi assés la méthode de faire caler le Vaisseau

l'arriere un peu plus que de l'a-
nt en faveur du Gouvernail qui
end alors plus d'eau, & a plus
force par conséquent & d'ac-
m sur le Vaisseau.

Le 11e. Chapitre est la suite du
écédent, avec la maniere de
ndre la figure du Vaisseau plus
rfaite. M. Bouguer est persuadé
ie le Vaisseau filleroit mieux
l étoit moins large ou plus long
proportion : & cela paroît vrai.
t Auteur en rendant les Lisses
esque droites ou peu courbes
ns leur longueur fait revenir la
rme générale du Vaisseau à cel-
de deux demi Cones joints par
irs bases. Une chose que nous
oyons bien juste, est ce qu'il dit,
ie le point où ces deux bases se
unissent & qui est le gros & le
rt du Vaisseau, doit être uni-
ie, les façons de l'avant & de
rriere commençant dès à côté
ce point. Il croit aussi que les
ints doivent dans toute leur

la n'eft dit que pour les
& autres Bâtimens faits
courfe & pour filler rapi
D'ailleurs l'Auteur habile
à toutes les circonftances
vers ufages pour lefquels
vires font faits, des diver
mêmes où ils doivent na

Le 12e Chap. traite d
niere de mettre les Navire
& du moyen de reconnoîtr
courbent dans le fens de l
gueur par l'effort qu'ils f
dans ce mouvement. En u
n'y a pas une opération co
ble fur la Conftruction q
teur ne décide avec la faci

, de grandes même qui méri-
it à leur tour toute la réfléxion
; Conſtructeurs.

a ſeconde ſection, eſt intitulée
*es Agreils ou Apparaux du Na-
e.* Le Chap. premier eſt ſur le
uvernail & le Cabeſtan. On au-
t peine à croire que la largeur
e le Gouvernail préſente à l'eau
réduit à quatre pieds dans les
is grands Vaiſſeaux, & que ſi
ı de choſe faſſe de ſi grands
ets. Cependant comme la pro-
ideur de ſon action va juſqu'à
Quille du Vaiſſeau, le volume
l'eau qui agit ſur lui ne laiſſe
de lui donner une grande for-
que le Timonier ne ſurmonte
à l'aide d'un timon ou levier
g de 30 pieds aidé d'une rouë
multiplie auſſi beaucoup ſa
ce.

Le Cabeſtan eſt une machine
e pour remuer les Mâts, les
gues, les Voiles, les Ancres &
autres groſſes piéces d'un Vaiſ-

ſeau, comme le Gouvernail pour remuer le Vaiſſeau lui-même tout entier, ce qui paroît plus difficile, & l'eſt pourtant beaucoup moins & demande moins de mains & de force.

Chap. II. De la néceſſité d'avoir des Pompes dans un Vaiſſeau, & de la maniere de les diſpoſer. Ch. 3e. Des Ancres & des Cables. La plûpart de ceux qui n'ont pas vû la Mer & qui n'eſtiment que les Villes, ſont fort étonnés d'apprendre qu'un Cable de Vaiſſeau eſt une groſſe poutre abſolument fléxible, qui a juſqu'à 6, 7 & 8 pouces de diametre ſur deux pieds de circonférence plus ou moins. On eſt bien neuf & bien borné, lorſqu'on ne conçoit que ce qu'on a vû. Un tel Cable long de 120 braſſes peſe de 13 à 14000 livres, la braſſe qui n'eſt que de 5 pieds de long peſant plus de 115 livres. Une Ancre de 16 à 17 pieds de long, peſe bien de 7 à 8000 livres. Et cela même

donne idée de la force & grandeur des Machines qu'il faut pour manœuvrer, c'eſt-à-dire mouvoir tout cela. Nous voudrions que les bornes de l'Extrait nous permiſſent de rapporter mille réflexions importantes, mille raiſonnemens & calculs utiles dont l'Auteur accompagne ces détails, & d'autres de plus grande conſéquence.

Chap. IV. De la maniere dont les Rames agiſſent. C'eſt ici une diſſertation ſçavante & Géometrique ſur un ſujet que divers autres ont traité, mais qui ne ſe trouve épuiſé que dans ce Chapitre. Le 5e donne les proportions qu'on ſuit ordinairement dans la Maſture des Vaiſſeaux. L'Auteur avouë qu'il ſe fait violence en rapportant fidélement ces proportions ſur la place, le nombre, la longueur & la groſſeur des Mâts, parce *qu'elles ne ſont nullement fondées en raiſon & qu'elles ne ſont propres qu'à être rejettées*. Les Anglois ne font pas

les Mâts tout-à-fait si longs que nous, mais les Hollandois les font plus longs.

Chap. VI. Remarques & expériences sur les régles précédentes avec le moyen de les rendre moins imparfaites. Pour comprendre combien la Mâture est élevée dans un grand Vaisseau, par exemple du premier Rang, il suffit de dire que le grand Mât de 120 pieds de long est surmonté du Mât nommé grand Hunier qui a 72 pieds, surmonté lui-même du grand Perroquet de 30 pieds, ce qui fait 231 pieds de hauteur sans parler du Pavillon. Hauteur que M. Bouguer a grande raison de trouver excessive, tout son superflu allant bien plus à *faire incliner le Navire qu'à le faire singler*. Le mieux seroit, s'il étoit possible, d'augmenter, comme il le pense, la largeur des Voiles en diminuant leur hauteur totale.

M. Bouguer fait voir non-seulement que notre Mâture est en gé-

trop haute, mais qu'en par-
:r les proportions en ſont dé-
:uſes de Vaiſſeau à Vaiſſeau ;
and Vaiſſeau pouvant à pro-
)n ſoutenir une plus haute
re qu'un petit, à cauſe des
ınces ou des ſolidités des Vaiſ-
: qui décroiſſent dans un plus
l rapport que les efforts des
. Il donne ſur cela des régles
nous n'oſons rapporter le dé-
ne pouvant en rapporter les
ıs ſans paſſer les bornes de
:ait.

ıAP. VII. Des principaux cor-
; qui ſoutiennent la Mâture,
ıi ſervent à la manœvre des
:s. Après l'explication des prin-
:s Manœuvres, Hautbans,
, Itagues, Driſſes, Ecoutes,
, Couets &c. on trouve ici
naniere d'échelle pour la dé-
.nation juſte de leurs lon-
rs.

oiſiéme Section. De la réſiſtan-
ı de la force dont les parties

aisseau doivent être capables.
I. De la résistance absoluë des
ériaux qui entrent dans la cons-
ction. Suivant l'expérience une
gle de chêne d'un quart de pouce
gros, soutient jusqu'à un poid
e 1000 livres exclusivement q
a tire de bout en bout. Et l'on p
présumer qu'une régle d'un po
ne seroit rompue que par une f
de 16000.

Le bois de Sapin n'a que le
cinquiémes de cette force
doit être pris en général, f
diversités naturelles des
mêmes noms, jeunes ou
d'un bon ou d'un mauva
&c. Un fil de fer de mê
d'une ligne, soutient ju
livres seules capables
fer. &c.

Chap. II. Des div
pour empêcher les
s'arquer. C'est un Ph
étonne les non M
Vaisseau s'arque, on

la longueur, comme un long bâton qui n'est soutenu que par son milieu. Il est fort ordinaire cependant, & tout Vaisseau presque s'arque en vieillissant. C'est la longueur même qui produit cet effet, la Prouë & la Poupe étant communément fort chargées, & l'eau les soutenant toujours moins que e milieu. Ce mal arrive souvent ès le Chantier, ou du moins lorsqu'on lance le Vaisseau.

M. Bouguer remarque fort halement que cela ne peut arriver ns que le Vaisseau se rétrecisse, que les Ponts s'allongent, dou inconvénient favorisé selon lui la *tonture* des Baux qu'il est fa d'augmenter, & par la *contre-ure* en quelque sorte des bor:s, ou du Pont entier en lonr qu'il est facile de diminuer. en voit le double remede dans de l'Auteur de rendre les droits en largeur & les borda- longueur, & les Ponts en

it 1747. 3 X

un mot paralléles à la Quille, en
ſuppléant à la tonture des Baux
par des piéces miſes au-deſſus,
piéces voutées du côté ſupérieur.

Chap. IIIe. où l'on examine ſi
les moyens indiqués dans le Cha-
pitre précédent ſont ſuffiſans &c.
L'Auteur, comme on voit, ne ſ
détermine qu'après y avoir bie
penſé, & penſe encore beaucou
après qu'il s'eſt déterminé.

Dans les quatre Chapitres
ſuivent & qui terminent cette t
ſiéme Section & ce premier Li
M. Bouguer traite de la réſi
ce relative des corps ſolides
la force qu'il faut donner à
ſes parties du Navire, de la
& de la groſſeur que doiven
les Mâts & les Vergues, d
ſiſtance des cordages & de
niere de les rendre plus fo
de la force enfin que doiv
différentes manœuvres.
nous ſommes obligés d
premier Extrait, nous

erons de remarquer que l'Au-
n'omet rien de ce que la Pra-
e fournit ici pour éclairer la
orie, ni de ce que la Géomé-
peut fournir à un habile Hom-
pour perfectionner & diriger
ratique. Il y a encore plus de
métrie dans les deux Livres
ans, qui feront la matiere d'un
vel Extrait qui suivra de près
i-ci.

ARTICLE LXXXIV.

NOUVEAU SYSTEME SUR la Transmission & les effets du Son, avec un nouveau Systême sur le tempérament du Clavecin, & une nouvelle maniere de l'ac-corder. Brochure in-4°. de 1[...] pages, sans compter un gra[...] Tableau des accords justes [...] tempérés. A Paris rue S. J[...]ques chez Marc Bordelet à [...] Ignace, vis-à-vis le Colle[...] Louis-le-Grand.

L'Auteur respectable de[...] tit, mais important [...] ne veut point être nom[...] respectons sa délicatesse[...] ble modestie. Son ou[...] tient deux espéces de [...] dont la seconde est [...] dressée par l'Auteur [...] an au P. C. J.

La premiere est

réfutation purement physique & polie d'un *système bien ingénieux* qui n'est désigné que par là & par les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences où on le trouve en 1737, & qui porte qu'*il y a dans l'air autant de particules aëriennes différemment élastiques, qu'il y a de sortes de sons, que chaque son ébranle celles qui lui sont isochrones, sans toucher aux autres &c. que l'oreille a pareillement autant de fibres différemment tenduës, &c.*

L'Auteur entreprend de démontrer que *cette supposition n'est pas nécessaire*, & qu'on peut expliquer la difficulté *par le seul effet de la Percussion, l'un des plus grands, & peut-être des moins connus.* Le nœud de cette démonstration est la différence du mouvement comme partiel que la percussion imprime aux parties des corps & de l'air surtout, d'avec le mouvement comme total & diagonal que

la simple impulsion imprime à un seul corps en un seul sens. Dans celui-ci les divers mouvemens se confondent en un dans un seul corps : dans celui-là le mouvement se communique à divers corps, susceptibles chacun par là de divers mouvemens sans confusion, à moins qu'ils ne soient trop multipliés ou trop contraires.

C'est par là, sans recourir une diversité spécifique de parr cules aëriennes ou de fibres au culaires que le même air, la mê oreille, la même fibre & pres la même particule d'air & de f devient capable de recevoir o transmettre divers sons sans fusion.

Le nombre des sons étant me infini, les particules d' sçauroient être isochrones sans avoir, comme les co les produisent, les proporti les font distinguer. Si l'a une sorte d'instrument,

ns *feroient cubiques pour cha-*
ave, ce qui à la dixiéme oc-
s feroit differer entre elles de
1172 millions,&c *sans que*
uisse y admettre des infinis en
'é &c. Il faudroit ici bien des
d'infinis. Il faudroit qu'à
e partie de l'extrémité de nos
aboutît une infinie infinité
erses particules d'air, & que
e infiniment petite partie
boutît à une infinie infinité
erses fibres de notre oreille.
ut voir dans l'Auteur l'exten-
e ces raisons & de quelques
, & surtout l'usage qu'il fait
ers Pendules pour représen-
it cela.

nouveau sistême sur le tem-
ent des sons ou tons, & sa
lle maniere d'accorder le
cin & l'Orgue, peut être re-
comme une découverte uti-
e pratique qui perfectionne
ique, pratique, théorique
Il y a 3000 ans qu'on cher-

che ce tempérament. Euclide, A-
ristoxene &c. & divers Auteurs
Grecs nous ont laissé des tentatives
en ce point.

L'expression numérique & pré-
cise des sons a rendu possible la
précision de cette découverte ; très-
difficile du reste, comme il est dé-
montré par les 3000 ans qu'il a
fallu pour la faire, & surtout par
le propre but de cette recherche,
qui a été de s'écarter avec précision
& justesse de la précision même &
de la justesse des sons. Il a fallu at-
trapper un point de milieu entre
tous les sons du Clavecin, c'est-à
dire entre 50 ou 60 sons, entr
tous ceux même de l'Orgue q
sont plus de 120 ou 130, de m
niere que tous étant faux, n
précis, non justes, tous étant a
rés, l'altération, la non just
disparoisse dans le total, de q
que façon qu'on les combin
mélodie & harmonie dans le
d'une piéce, & de toutes les
faites & à faire.

Il faut avec 50 ou 60 touches &
ns faire face à une double, tri-
e, quadruple, millecuple, infi-
cuple même diversité de touches
de sons, qu'il faudroit pour re-
ésenter ou rendre dans le vrai
nfinie varieté des combinaisons
la Musique, des Modulations,
s Piéces, des Sons.

C'est un fait que le Clavecin est
nparfait, & n'a pas assez de tou-
es & de cordes, & qu'à tous
omens il lui en manque la moitié
celles qui seroient nécessaires
ur chanter juste la moindre sui-
de Musique, & qu'on est obligé
s'y servir de la même corde in-
riable pour rendre des sons dif-
rens. Par exemple si l'on chante
C sol ut ces 3 sons *ut re mi*, &
le moment d'après on chante en
mi la ces sons *la si ut re mi*, les
ux *mi* où l'on aboutit sont les mê-
es sur le Clavecin. Or en rigueur
devroient être differens, d'un
mma que l'oreille du reste sent
ès-bien.

Il en eſt de même du *ſi*, du *fa*
dieze, & de tous les diezes ſimples,
doubles, triples en montant à l'in-
fini. Or c'eſt bien pis des *bemols*
en deſcendant. Il y en a autant que
de diezes, & puis les bemols com-
me les diezes venant à ſe doubler,
à ſe tripler &c. la confuſion ga-
gne à meſure que l'imperfection
du Clavecin, c'eſt-à-dire le man-
qu de touches propres oblige de
faire ſervir de diezes & de bemols
les touches mêmes les plus natu-
relles *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol* &c. Ce
fa même qui vient là ſe mêler com-
me naturellement, mais plutô
par néceſſité & avec beaucou
d'art, aux ſons naturels, & q
traîne après lui tous les *bemol*
introduit ou fait ſentir tout d
coup la grande imperfection
l'inſtrument, & la néceſſité
tempérer, c'eſt-à-dire d'alterer
les 50 ſons du Clavecin ave
d'art que tous étant altérés,
ne le paroiſſe au moins tro

l'une maniere qui choque l'oreille,
lont Ciceron dit que le jugement,
e sentiment est très-superbe, c'est-
ı-dire très-délicat, très-fin, très-in-
egre, très-juste, *superbissimum au-
ium judicium.*

De dire que ce tempérament
ouisse se trouver au hazard, ou
nême avec facilité & sans beau-
:oup d'art, outre les 3000 ans qui
narquent que l'oreille n'a pas été
:ontente jusqu'ici, on a l'exemple
le tous les facteurs dont il n'y en a
oas deux qui accordent le Clavecin
le la même maniere, & de bien
le sçavans Auteurs qui ont propo-
ſé des Méthodes dont aucune n'a
paru suffisante.

Celle que nous annonçons a eu
léja le suffrage de l'Académie, no-
:re suffrage même il y a peu de
mois. Car nous en avons parlé dans
un de nos derniers Extraits de l'Hist-
oire de l'Académie; ce qui en dé-
ouvre l'Auteur au Public, Auteur
onnu par un mérite personnel fort

ſupérieur à celui d'un des plus grands Muſiciens de l'Europe, Muſicien de goût, de ſcience, de littérature & non de profeſſion.

C'eſt la conciliation des Bemols avec les Dieſes, qui a ſurtout fait juſqu'ici la difficulté de cette découverte, & qui fait le mérite de celle de M. de M. Nous n'entreprenons point dans les bornes étroites d'un pareil extrait de relever l'érudition infinie de Muſique qu'il a fallu y prodiguer, ni les diſcuſſions épineuſes de calcul dont cette lettre n'annonce que les derniers réſultats.

Nous nous bornons à faire ſentir l'extrême délicateſſe d'oreille & ſurtout de ſentiment & plus encore de réflexion, qui ont fait trouver à M. de M. que le ton de *la* étoit ici le vrai centre unique d'où devoit partir en montant & en deſcendant la double chaine de ſons Dieſes *mi*, *ſi*, *fa d*, *ut d*, *ſol d*; & bemols *re*, *ſol*, *ut*, *fa*, *ſi b*, *mi b*, qui for-

nent le plus parfait cercle de tempérament qu'on eût pu imaginer.

Cette découverte a dû être immédiatement précedée de cette obſervation fine, mais naïve & fondée ſur la nature des choſes que la gamme complete ou chromatique contient 3 Dieſes naturels, *fa d*, *ut d*, *ſol d*, & deux bemols *ſi b*, *mi b*. Ainſi au lieu de pouſſer la premiere chaîne au-dela du *ſol d* pour trouver le *re d* qui auroit ſervi de *mi b*, l'Auteur a ſuivi la nature, & pouſſé la ſeconde chaîne juſqu'au *mi b* qu'il eſt plus naturel de faire ſervir de *re d*. Et de même au lieu de laiſſer tomber la ſeconde, du *mi b* au *la b* pour donner le *ſol d*, c'eſt de la premiere pouſſée au *ſol d* qu'il a emprunté le *la b*. Ce qui fait la liaiſon circulaire la plus naturelle qu'on eût pu imaginer.

Il n'y a point d'imagination dans tout cela, mais beaucoup d'intelligence & de ſentiment. Où cette fineſſe de ſentiment & de réflexion

éclate, c'est dans cette autre obser-
vation tout aussi naturelle, que c'est
le ton de *la* que la nature elle-
même donne à l'art, aux Musiciens,
qui doit être ici le centre des deux
chaînes de dieses & de bemols.

Il est singulier que l'accord du
Clavecin & de l'Orgue, de tous
les instrumens mêmes étant jus-
qu'ici communément établi sur le
ton naturel de *ut*, les Musiciens
soient convenus comme par accla-
mation & par instinct de s'accor-
der sur le ton de *la*, dans quelqu
ton du reste que soient les piéc
qu'ils doivent exécuter.

Il faut que ce soit le sentim
secret de la nature qui les ait
gés dans cette pratique una
Et il faut que le même senti
mais bien réflechi ait prési
découverte de M. D. M.
reste ce sentiment de la n
fondé en raison. C'est pré
au *la* que se découvre l'
tion du Clavecin, le *mi*

ı quinte devant être d'un comma
lus élevé que le *mi* tierce d'*ut*.

Pour ôter ce défaut M. de M. le
révient en allant au-devant. Au
eu de le faire tomber ſur *la*, il le
ıit tomber ſur *re* dont il affoiblit
quinte avec tant de ſuccès que ce
ul affoibliſſement ſauve celui de
ıutes les autres quintes tant en
ıontant juſqu'à *ſol d* qu'en deſcen-
ant juſqu'à *mi b*. Cela eſt merveil-
ux & mérite d'être bien éprouvé.
)n l'a éprouvé à Aix dans l'Orgue
e la Cathedrale, dont l'accord fait
admiration de tous les Connoiſ-
urs de cette Ville & des Etran-
ers qui y paſſent.

Nous l'avons pluſieurs fois
prouvé & fait éprouver par un
es plus forts Harmoniſtes de Paris,
: par une perſonne qui y jouë du
lavecin avec le plus d'applaudiſ-
ment. Et ce qu'il y a d'heureux
ſt que cette maniere d'accorder ſe
ouve la plus facile à apprendre
a plus expéditive. Il n'y a point

à revenir sur les quintes, sur les tierces &c. Et tous les tons s'y trouvent du premier coup bien accordés, par des oreilles justes & des mains exercées s'entend, telles que l'Organiste & le Joueur de Clavecin que nous venons de citer.

Dans la pratique il faut d'abord commencer par mettre *ut* au ton juste dont on est convenu pour l Chapelle ou l'Opéra. La secon opération est ensuite d'accorder *la* en dessous en tierce mineure te comme de *mi* à *sol* avec *ut*. fait, la troisiéme opération est corder tout de suite avec quinte juste *mi*, *si*, *fa d*, *sol d* en montant, & puis cendant d'accorder en quin *re*, *sol*, *ut*, *fa*, *si b*, *n* tout est fait.

Pour ceux qui ne sçau accorder de quinte en d ils peuvent aller au après avoir accordé en

ieure juste *la ut*, accorder *ut* en
ierce mineure foible *ut* avec *mi b*
u *re d*, & puis dela monter en
uinte juste a *si b*, à *fa* dit naturel,
ut, à *sol*, à *re*.

Ou bien de *la* accordé avec *ut*
omme on l'a dit, ils peuvent mon-
er en quinte juste à *mi*, à *si*, à *fa*
', à *ut d*, à *sol d*, à *re d*. Arrivé
ce *re d*, on l'affoiblira un peu
our faire de *ut* à *mi b*, ou à *re d*
ne tierce mineure foible comme
ordinaire de *re* à *fa*, & puis de ce
d affoibli, on continuera de mon-
er en quinte juste jusqu'à *re*.

De sorte que tout l'affoiblisse-
ient double tombe sur le *la* & le
d abaissés l'un & l'autre l'un en
essous, l'autre en dessus par rap-
ort à *ut* placé entre deux.

ARTICLE LXXXV.

REFLEXIONS SUR L'ORIgine, l'Histoire & la Succession des anciens Peuples Chaldéens, Hébreux, Phéniciens, Egyptiens, Grecs &c. jusqu'au tems de Cyrus. Par M. Fourmont l'aîné, Avocat en Parlement, Professeur Royal en Langue Arabe, Interpréte & Sous-Bibliothéquaire du Roi pour les Langues Orientales, Censeur Royal des Livres, Pensionnaire de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Membre des Sociétés Royales de Londres & de Berlin, & Secretaire ordinaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orléans. Nouvelle Edition augmentée de la Vie de l'Auteur & d'une Table alphabétique des Matieres. A Paris chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, à l'Image saint

Paul, 1747. in-4°. 2 Tomes.

NOus n'avons à rendre compte ici que de la Vie de M. Fourmont, ornement considérable pour cette nouvelle Edition de ses Œuvres; on y lit volontiers ce qu'il lui en couta de travail & de désagrémens pour acquérir tant de doctrine. Il n'est pas à craindre que cet exemple décourage ceux qui sont nés avec les mêmes dispositions & une inclination dominante pour les Sciences. Les plus grands obstacles les étonnent aussi peu, que les dangers de la guerre étonnent ceux qui veulent se distinguer dans le service. Il est vrai que les Sçavans ne courent pas les mêmes risques, & il ne seroit pas équitable ni même supportable de mettre en parallèle deux conditions si différentes.

M. Etienne Fourmont nâquit le Juin 1683 à Herbelai, Village peu éloigné de Paris. Le Curé

de la Paroiſſe lui enſeigna les premiers principes de la Langue Latine: mais le jeune Ecolier ayant perdu ſon pere & ſa mere, M. Jomard un de ſes Oncles maternels & Chanoine de S. Merry, ſe chargea de ſon éducation. On l'envoya au College Mazarin où il ſe diſtingua bientôt par ſes talens & par ſon excellent naturel. Avec des diſpoſitions ſi heureuſes & une mémoire qui tenoit du prodige, il acquit de très bonne heure une connoiſſance des Langues Grecque & Latine, peu ordinaire à cet âge. N'étant encore que diſciple, il entreprit & exécuta un Ouvrage qui eût fait honneur aux Maîtres mêmes. Ce ſont *les Racines de la Langue Latine miſes en vers François, avec les dérivés au bas des Stances*. Ce livre fut très-bien reçû du Public, & devint un Livre Claſſique en pluſieurs Colléges.

Après la Rhétorique, M. Fourmont fut admis au Séminaire des

ente-trois, où il fit ſon cours de
ilosophie & prit le dégré de
aître-ès-Arts. Il paſſa enſuite à
tude de la Théologie; mais ne
contentant pas de l'uſage établi,
tudia les Langues Orientales, ſi
les pour l'intelligence des livres
nts. Ce fut dans la même mai-
n qu'il contracta une amitié ſin-
re & durable avec M. l'Abbé
vin. Quelques jeunes Eccléſiaſ-
ques du même Séminaire, & qui
oient beaucoup d'ardeur pour
tude ſe joignirent à eux.

Cette petite Académie ſe pro-
oſa de lire enſemble tous les Poë-
s Grecs & Latins. M. Boileau
octeur & frere du Poëte de mê-
e nom, & M. Chapellier Grand
laître du Collége Mazarin four-
iſſoient obligeamment tous les
ivres néceſſaires. Le projet eût
éuſſi à ſouhait ailleurs que dans
n Séminaire, où l'on n'en fut pas
difié. Ce n'eſt pas qu'il y eût à
raindre que cet exemple ne de-

vînt contagieux. Il y a longtems que cette contagion a cessé : mais dans les Communautés où l'on forme les Ecclésiastiques, l'ordre des exercices du jour ne laisse rien à la lecture des Poëtes. Les instructions nécessaires, pour les fonctions du Sacerdoce, le chant, les cérémonies prennent toutes les heures, & il ne reste rien pour Homére, ni pour Virgile. Il semble même que, si l'on connoissoit dans un jeune homme une forte ardeur pour de pareilles études, sa vocation à l'état ecclésiastique seroit suspecte.

Nos jeunes Séminaristes desespérant de trouver assez de loisir pendant le jour, se déterminerent à s'assembler pendant la nuit, pour étudier ensemble aux dépens du sommeil : on sçait combien ces sortes d'assemblées nocturnes sont interdites dans toutes les maisons régulieres : le Supérieur fut bientôt instruit de ce qui se passoit, &

bord pour empêcher qu'on ne
ıtinuât de s'aſſembler, il diſper-
en différentes galeries tous les
ıpables, & les plaça le plus
n qu'il put les uns des autres.
ıis il n'eſt pas aiſé d'arrêter la
ſion de l'étude : c'eſt peut-être
: des plus indomptables. Le re-
de ne ſuffit pas : on continua de
ſſembler. Le Supérieur crai-
ınt que cette eſpéce de ſcandale
nuisît à la régularité du Sémi-
re, n'en fit pas à deux fois :
ɔrdonna à M. Fourmont & à M.
bbé Sévin de chercher une autre
neure.

La ſocieté littéraire fut diſſipée
: cet ordre imprévû, mais M.
ırmont ne perdit rien de ſon
eur pour les Sciences. Il ſe reti-
ıu College de Montaigu, où ce
fut pas une petite conſolation
ur lui de ſçavoir qu'il y étoit logé
ıs la même Chambre, qui avoit
occupée autrefois par Eraſme,
: homme ſi célébre par la beau-

rien avec des Sçavans aussi labo-
rieux que les deux amis. Les Livres
furent lûs, & la Bibliothéque se for-
ma. M. Fourmont quitta le Collége
de Montaigu pour venir à celui de
Navarre, & ensuite à celui d'Har-
cour, où il enseignoit les Bour-
siers. M. le Duc d'Antin le char-
gea de veiller à l'éducation de ses
enfans qui étudioient en ce Col-
lége, & on sçait que sous la direc-
tion d'un Maître si habile, le Che-
valier, depuis Evêque Duc de
Langres, fut en état dès la Rhéto-
rique, de lire par lui-même to[us]
les Auteurs Grecs, & de répond[re]
sur le Texte Hébreu.

M. Fourmont délibéra alor[s]
[s'il] ne prendroit pas le parti du
[Bar]reau: il étudia la Jurisprude[nce]
[&] se fit recevoir Avocat: ma[is]
[ses] amis s'opposerent avec [tant de]
force à cette résolution, [qu'il se]
livra tout entier & pour [toujours]
à la belle Littérature. [...]
s'assemblerent chez lui [...]

la semaine, & ensuite une seule fois ; ce qui continua pendant toute sa vie : comme ces Assemblées se tenoient le Mercredi, on leur donna le nom de Mercuriales.

Deux lettres que M. Fourmont adressa au R. P. Dom Calmet Bénédictin, sur la Bible, & qui devoient être suivies de plusieurs autres, attirerent quelques désagrémens au Censeur. On l'accusa auprès de M. le Cardinal de Noailles, d'avoir jetté des doutes sur plusieurs articles fondamentaux de la Religion. Il est vrai que dans l'explication des Prophéties *il sembloit quelquefois s'écarter de l'application litérale qu'on en fait au Messie, qu'il reconnoissoit d'ailleurs figuré sensiblement dans les personnages & dans les évenemens qu'il croyoit avoir été leur premier objet.* L'accusation étoit trop intéressante pour être négligée. L'accusé se justifia par une lettre à Son Eminence, & l'orage fut dissipé.

M. Fourmont fut dédommagé par bien des endroits de tous les chagrins qu'il avoit eus. M. le Comte de Tolede, Grand d'Eſpagne & Ambaſſadeur du Roi Catholique à la Cour de France, lui donna des marques de ſa générosité & de ſa magnificence. Ce Miniſtre s'entretenoit chaque jour avec lui ſur la Littérature Grecque & Latine & ſur les Langues Orientales. Il lui propoſa auſſi de paſſer en Eſpagne, & l'aſſura d'une fortune conſidérable. Sur ſon refus, ce Seigneur qui en ap prouva les raiſons, lui obtint retour à Madrid une penſion de il fut payé exactement juſqu'à rupture entre les deux Couron

Un homme de tant de m ne pouvoit manquer d'oc une place dans quelqu'une illuſtres Compagnies qui f d'honneur à la Nation de établiſſement. Il entra comme éléve, ſelon l'u

lors, dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & il monta à la Classe des Associés, dès qu'il eut été nommé par M. le Comte de Maurepas à une des Chaires Arabes du Collége Royal, vacante par la mort de M. Galland.

Le nouveau Professeur se livra tout entier à l'esprit de sa fonction. Il consacra les plus belles années de sa vie à faciliter l'étude des langues, étude séche, rebutante, & dont peu de gens ont de la reconnoissance, parceque peu de gens en profitent. Il ne borna pas ses soins à la Langue Arabe, dont il composa une Grammaire plus Méthodique que celles qui avoient paru jusques-là : il combattit de toutes ses forces les nouveautés que M. Masclef avoit entrepris d'introduire dans la Grammaire Hébraïque, & il en fit une où il exposa les principes de cette Langue avec beaucoup de clarté & de

précision. On y trouve les Racines Hébraïques en vers François avec les dérivés au bas des Stances. Il composa aussi une Grammaire Persanne, & mit en vers François les Racines de l'Arabe & du Syriaque. L'ouvrage le plus utile dont le Public lui ait obligation en ce genre, c'est la Grammaire de la Langue Grecque, & le Dictionnaire qu'il y a joint.

Le docte Académicien ne fut pas si heureux dans l'*examen pacifique* qu'il publia pour amener à une paix sincére les Partisans des Anciens & des Modernes. Il s'étoit chargé lui-même de cette médiation, & il avoit tout ce qu'il faut pour y réussir : mais la guerre étoit trop allumée & les combattans trop opiniâtres, pour avoir égard autant qu'il convenoit à la modération & à la capacité du Conciliateur.

Quelques Troupes Russiennes ayant pénétré chez les Calmouks rencontrerent des livres singulie

r la forme, & pour le caractè-
.es Soldats peu curieux d'un pa-
butin, les déchirerent ou les
erent, & il ne s'en conserva
quelques feuilles, qui furent
ortées à Petersbourg par des
ciers revenus de cette expédi-
, & mises entre les mains du
r Pierre le Grand. Ce Prince
présenta aux sçavans de son
oire, & aux Universités du
d qui ne purent satisfaire sa
osité : il s'adressa donc à M.
bé Bignon & à l'Académie
ale des Belles-Lettres. A l'insp-
ion seule de la feuille qui avoit
envoyée à Paris, MM. Freret
ourmont reconnurent l'écritu-
la Langue des Lamas du Thi-
M. Freret possedoit un Dic-
naire de cette Langue qu'il
ia à M. Fourmont, qui avec
cours travailla à la traduction
 feuille. Il fut aidé par M. son
e, & tous deux de concert
ent à bout de ce pénible ou-

vrage. Quand il fut achevé, ils eurent l'honneur de le présenter au Roi, accompagnés de M. de Boze Secretaire de l'Académie, & introduits par M. l'Abbé Bignon.

M. Fourmont ne fut pas tellement occupé de ce travail, qu'il n'eût encore le tems d'adresser une Lettre à M. Houteville, où, sous le nom de Rabbi Ismaël, Juif converti, il censure la Méthode du livre de *la Religion prouvée par les faits*, & il indique les fautes où l'Auteur est tombé au sujet des Rabins. Ce fut encore sous le même nom de Rabbi Ismael qu'il publia peu après son *Mouacah* ou ceinture de douleur, qui est une réfutation des *Regles pour l'intelligence des saintes écritures* attribuées à M. l'Abbé d'Asfeld.

L'extrait deviendroit trop long si nous donnions une liste exacte de tous les ouvrages du laborieux Académicien. Les plus considérables sont la Poëtique des Anciens

reux dont, ſelon lui, les vers
ent rimés; le Commentaire ſur
Pſeaumes & l'explication de
ocalypſe. La vie de l'Auteur
uivie du Catalogue de ſes Li-
imprimés & de ſes Diſſerta-
s, tant imprimées que manuſ-
s. On croit voir le Catalogue
e Bibliothéque entiere. Nous
arlerons plus que de ce qui
erne la langue Chinoiſe, &
en parlerons peu.

n jeune Chinois amené en
ce par M. l'Evêque de Roſa-
fut préſenté au Roi par M.
bé Bignon, qui eſpéra procu-
l'Europe par le moyen de
Etranger, la connoiſſance de
ngue, & des livres de la Chi-
Le Roi approuva ce deſſein,
attacha *Hoam-gé*, c'eſt le
du Chinois, à ſa Bibliothéque.
oam-gé ne vêcut pas aſſez, à
coup près, pour qu'on tirât
i tout ce qu'on en eſpéroit,
après ſa mort, M. Fourmont

examina par ordre du Roi tous ses papiers, pour voir s'il restoit quelque espérance d'exécuter le projet qu'on avoit formé. Il jugea qu'il ne seroit pas impossible d'en venir à bout, & qu'avec les foibles secours de ces fragmens, il suppléroit par un travail assidu, tout ce qui manquoit d'ailleurs. Le Roi lui accorda une gratification annuelle, dont il lui étoit permis de disposer en faveur de celui qu'il choisiroit pour être soulagé. Alors M. Fourmont s'appliqua avec une louable opiniâtreté à l'étude de la langue & des caractéres Chinois. Les ouvrages qu'il a donnés au public sur cette matiere, ont dû lui coûter prodigieusement.

On a beau dire qu'il n'est pas nécessaire pour l'intelligence des Livres Chinois, de posseder une multitude innombrable de caractéres; qu'il suffit d'en avoir présents à la mémoire sept ou huit mille : il n'en est pas moins vrai

1e cette Langue est toujours très-
fficile à apprendre, surtout quand
1 l'apprend à cinq ou six mille
eues du païs où on la parle. On
e comprend pas aisément com-
ent une nation aussi sage que les
hinois ont à ce qu'il semble af-
cté de rendre leur langue, si l'on
e ainsi parler, aussi inaccessible
1e les côtes de leur Empire. Le
ul moyen qu'on ait de justifier cet-
conduite, c'est que cette nation si
udente & si éclairée, craignant
1e le commerce des étrangers ne
1isît à ses loix & à ses mœurs, n'a
s crû pouvoir leur opposer une
rriere plus impénétrable que la
fficulté de la langue qu'elle par-
. Par-là elle leur a ôté toute es-
rance & toute envie de se ca-
ier, ni de s'établir dans tout son
npire. Il ne seroit pas de la bien-
ance que nous entrassions plus
vant dans les contestations Chi-
oises de M. Fourmont. Il suffira
e dire, que si après la publication

de ce qu'il a écrit sur la Langue Chinoise, il avoit pû passer à la Chine, & y séjourner assez pour vérifier lui-même sur les lieux toutes ses conjectures, sa gloire seroit parfaite. Quelle gloire en effet d'avoir, pour ainsi dire, deviné juste & de si loin ce que les autres ont tant de peine à apprendre dans le pays même. Mais M. Fourmont n'ayant jamais vêcu à la Chine, la contradiction de ceux qui y ont demeuré plusieurs années, sera toujours d'un grand poids.

Nous omettrions un des plus beaux traits de la vie de M. Fourmont, si nous laissions ignorer qu'il apprit lui-même à son frere le Latin, que cet Abbé ne sçavoit pas encore à vingt-quatre ans. Il lui enseigna aussi le Grec & quelques langues Orientales, & lui ouvrit ainsi l'Académie & le College Royal. Ceux qui sçavent combien les sçavans sont avares de leur tems, admireront le sacrifice de tant de belles

heures, que l'aîné fit au cadet en cette occasion : il en eût moins coûté au premier de donner, s'il en avoit eu, tous ses trésors au second.

M. Fourmont mourut d'une seconde attaque d'apoplexie, à l'âge de 62 ans le 18 Décembre 1745. Il est inhumé dans l'Eglise de S. Nicolas du Chardonnet vis-à-vis le tombeau de M. l'Abbé Bignon son Protecteur.

ARTICLE LXXXVI.

LES PRE'JUGE'S DU PUBLIC avec des obſervations ; par M. Deneſle deux Volumes in-douze. A Paris chez Pierre-François Giffart, Libraire, ruë Saint Jacques, à Sainte Thereſe. Tome premier pages 384. ſans la Préface & la Table.

LE Public, dit M. Deneſle, eſt ſi différent de lui-même, & ſi peu lui-même d'un moment à l'autre : il eſt ſi mobile, & ſe préſente ſucceſſivement, & ſouvent à la fois ſous tant de faces, qu'on ne peut le ſaiſir dans aucun point fixe. Ouvrez les yeux, ajoute-t'il, qu'y » a-t'il de plus commun, & qu'y » a-t'il cependant de plus difficile à découvrir ! il eſt partout, » & n'eſt nulle part : c'eſt tout le » monde, & ce n'eſt perſonne, » rien de plus reſpectable, & de

éprisable, de plus stupide
plus intelligent, de plus
ble & de plus injuste «.
nme il ne veut pourtant
tre désavoué, ni se l'atti-
es bras en combattant ses
, il le détache, dit-il, de lui
le sépare en trois Classes.
ose la premiere de Gens
judicieux, équitables, &
nd pour ses Juges. Il com-
ns la seconde les sots & les
, & dans la troisiéme, les
ıal tournés, sottement cu-
nalignement jaloux. Les
ont fixé le goût, parce
t toujours jugé sainement,
ırs reclamé contre l'appro-
qu'on a donnée souvent à
rages, qui ne le méri-
as; car il ne s'agit dans
Volumes, que des Scien-
es Arts. Les deux autres
du Public, jugeant sans
ance de cause, ou par

passion, ou par un travers d'esprit, n'ont point de goût fixe, & & il ne les ménage point. Il convient qu'il présente aux Critiques malins un beau champ pour rire à ses dépens; mais il ne sera point fâché qu'ils prennent leur revanche, s'ils se reconnoissent dans ses portraits. Plus leur censure sera aigre, dit-il, plus il se persuadera qu'il a touché l'endroit malade. Au reste il déclare qu'en les traçant il n'a eu particulierement personne en vûë, & qu'ils ne sont faits que de pieces de rapport. Ils sont en effet trop chargés pour avoir été pris sur l'original. D'ailleurs M. Denesle ne nomme les vivans, que pour les louer, aussi en nomme t-il fort peu.

La forme qu'il a donnée à son ouvrage, ne lui a pas beaucoup coûté, il n'a fait que ramasser sous les titres de ses Chapitres des pensées détachées, qui y ont quelque rapport, ou qui naissent les unes

les autres. Il ne dit que ce qu'il a rû, ou entendu ; & il le dit avec a même liberté, & du même tour, qu'il pourroit faire dans un entretien familier avec ses amis. Il ne 'astraint pas même à suivre un ertain ordre ; nous avons tiré du XIV Chapitre tout ce qu'il entend par le Public, & sans cela on ne 'auroit peut-être pas aussi-bien entendu, qu'il s'entendoit lui-même.

Chap. I. Les Anciens, qui ont été estimés de leur tems, se sont flattés de l'être toujours, comptoient-ils que le Public, qui les admiroit, étoit garant de la durée de leurs ouvrages ? Ce qui est certain, c'est que cela est arrivé. Il y a donc, dit M. Denesle, un dégré d'excellence, qui n'est ni arbitraire, ni climatérique, & qui est nécessairement le même par tout & dans tous les tems. On pourroit le croire, ajoute-t'il, si on fait attention, 1°. Qu'on ne nous a con-

ſervé aucun ſot livre des Anciens, qui, à coup ſûr, n'étoient pas plus exempts d'en faire que nous. 2°. Que dans les ſiécles d'ignorance il s'eſt toujours trouvé des hommes curieux, & aſſez intelligens pour ſauver du Déluge, cauſé par l'inondation des Barbares, ces précieux monumens du goût des Anciens. La fureur & l'avarice ont briſé preſque tous les Chefs-d'œuvres de l'art, qui étoient en or, en argent, en bronze, & en marbre. Les Livres ſeuls ont été épargnés. Quoiqu'ils n'euſſent rien, qui reveillât la cupidité, ils auroient péri, ſi ces tems de calamité n'euſſent point produit des perſonnes qui en connoiſſoient le prix.

Chap. II. Mais ſi le même goût, qui a fait applaudir aux ouvrages des Anciens, a ſubſiſté depuis eux juſqu'à nous ; peut-on dire avec notre Auteur, que nous aurions toujours été barbares, ſans les modéles, qu'ils nous ont laiſſés ?

ai que, malgré ce secours,
u bien des siécles pour nous
: mais on peut toujours lui
ler sur quel modéle a été
liade, & si les Anciens nous
mné le génie, les talens, &
ation à étudier la nature,
ont fait réussir sans modéle?
e nous pensons comme M.
, qui ne peut souffrir qu'on
ente de faire une étude sé-
du Grec & du Latin, &
églige celle de notre Lan-
de nos bons Auteurs. Mais
, s'il subsiste encore, n'est
ntagieux.

p. III. Notre Auteur pré-
u'il n'est pas un art, une
, un talent, où nous
s pas égalé & souvent même
nos Maîtres. Cependant,
t'il, ils auront toujours un
ge sur nous : c'est que l'im-
ité des Langues Grecque &
a fixé en leur faveur l'in-
ice & la légereté des Mo-

des. Mais ne pourroit-on pas lui répondre que toutes les Langues ont leur Apogée, & que ceux qui ont écrit dans une Langue, lors qu'elle étoit arrivée à sa perfection, seront toujours goûtés, lors même qu'elle aura dégénéré. Quel Latin, par exemple, parloit-on dans le VI^e^ Siécle ? On y estimoit pourtant les Auteurs du Siécle d'Auguste, autant qu'on avoit fait de leur vivant. Si on admire aujourd'hui Montagne moins qu'on ne faisoit, il y a cent ans, est-ce précisément parce que son François n'est plus de mise ? non assurément, mais parce que 1°. La Langue s'est perfectionnée depuis sa mort. 2°. Parce que le goût s'est épuré. Notre Auteur avouë lui-même qu'il est bien difficile de n'être pas ennuyé de ses citations, ausquelles il revient si souvent.

Est-il bien vrai qu'un homme, qui a beaucoup lû, beaucoup vû, beaucoup entendu, craint toujours

:re que le Copiste des pen-
des expressions des autres,
l n'y ait que le fat, qui soit
›t de cette crainte? Nous pen-
u contraire qu'il seroit mê-
ngereux de le craindre; qu'il
ju'à suivre son génie, penser
re naturellement, pour évi-
:ueil, dont il s'agit; la na-
t plus abondante & plus va-
u'on ne pense; elle se diver-
ıtant dans la tournure des es-
que dans les traits du visage:
imitation de la nature, &
ıs celle des modéles, qui a
les Grands Maîtres, & nous
›yons pas, comme notre Au-
qu'une tête, une attitude,
assion, qui auroit été copiée
›our trait sur le Guide, ou
Titien, si elle étoit bien fai-
elle entroit naturellement
e sujet, rendroit le Copiste
r. . . . . . .

ᴀᴘ. IV. Le goût est-il arbi-
? Un Ecrivain doit-il s'ac-

que nous admirions dans les Anciens des Métaphores, que nous ne passerions pas aux Modernes, & que nous fassions un mérite aux Poëtes Latins d'avoir affecté de peindre par la quantité des syllabes & le choix des mots, par exemple, le bruit d'un Cheval, qui galope, tandis qu'on trouve puerils & impertinents les vers de du Bartas, qui décrivoient le chant & le vol de l'Allouette, & celui de Rousseau, qui contrefaisoit le croassement d'une Grenouille? Est-ce, dit-il, qu'il entre beaucoup d'habitude dans l'admiration, que nous prodiguons aux Anciens, & qu'on veut, à quelque prix que ce soit, qu'ils disent, qu'ils pensent, & qu'ils écrivent toujours bien? Non : c'est que certaines hardiesses, certaines Métaphores ne choquoient pas les Grecs & les Romains, comme elles nous choquent. Cela dépend moins du goût que des caracteres & des

mœurs

les Nations. C'est que Vir-
mieux exprimé & en meil-
mes un Cheval, qui galo-
du Bartas le vol & le chant
louette, & Rousseau le
nent de la Grenouille. Et
ue ces hardiesses n'ont pas
ans notre Langue, s'en suit-
le n'est pas susceptible de
sse ? Il est vrai que nous ne
ons moins dans les mots,
les Italiens : nous croi-
éroger à la beauté simple
relle de notre Langue par
ectations, qui dégénerent
it en puérilité. La vérita-
tillesse doit être dans l'es-
les Fables de la Fontaine
hansons prouvent que no-
gue fournit de quoi les ex-
à ceux, qui la sçavent

p. VII. M. Denesle ne peut
les éloges outrés que Vir-
onné à Auguste, & Des-
à Louis XIV, il prétend

qu'on ne feroit pas bien venu aujourd'hui à dire que le destin n'oseroit balancer aux yeux du Roi, ni

Je t'attens dans deux mois au bord de l'Hellespont.

» Qu'avoit besoin, ajoute-t-il, » la vraie grandeur de Louis XIV. » de tous ces ornemens, ou plûtôt de ces gasconnades, & de » quoi Despréaux s'est-il avisé » d'altérer par ce clinquant l'or de » tant de louanges si raisonnables » & si justes, qu'il a données à » ce Prince? A-t-il voulu payer » le Tribut à son siécle, qui étoit » celui des éloges outrés? » Il nous paroît qu'en relevant ceux, que Virgile a donnés à Auguste; M. Denesle ne s'est pas mis assez à la place de ce Poëte.

Ce qu'il dit de Balzac & de Voiture, que le premier n'est plus aujourd'hui qu'un ennuyeux Discoureur, qu'un frivole Rafineur de pensées, qu'un futile Peseur

le Dipthongues, & du second, qu'il n'est plus qu'un plaisant Insipide, un *Turlupin*, de sorte que nous disons fort sérieusement ce que Despreaux fait dire ironiquement à un Campagnard,

Moi je ne trouve rien de beau dans
ce Voiture.

& que le Public est précisément aujourd'hui le Campagnard : que du tems de ces deux Auteurs l'esprit ne faisoit que de naître en France, qu'on ne le connoissoit pas encore assez, & qu'on s'y est trompé : enfin qu'aucun de nos Poëtes, à moins que la tête ne lui tournât, ne seroit assez malavisé pour écrire au Roy,

Imitons de Marot l'élegant badi-
nage.

Sur tout cela M. Denesle a-t'il bien colligé les voix ?

Ch. VIII. Non seulement chaque Siécle, mais encore chaque Nation, selon notre Auteur, a une mode de penser & d'écrire : ce qui

ſera beau en Anglois, dit-il, ſera impertinent en François: ce qui lui ſemble prouver, qu'il en eſt des Ouvrages d'eſprit à peu près comme de certains fruits, qui ne ſouffrent point le tranſport, ſans perdre infiniment de leur excellence. La mode du Siécle précédent, ajoute-t'il, n'eſt guère moins étrangére au nôtre. » On ne fait » plus ni Rondeaux, ni Balades, » ni Dieu-merci, de ſonnets : le » Virelai, le Tai . . . le Triolet, la » Vilanelle &c. Tout cela étoit » admirable autrefois; aujourd'hui » nous nous en mocquons, comme » de ces habits du vieux tems, que » nous faiſons ſervir à nos Maſca- » rades. Quelle ridicule & puérile » façon, quelle ſimplicité gothi- » que, de croire donner plus de » force à une penſée, & la mettre » dans ſon plus beau jour, par des » rimes ou plates, ou croiſées &c. Nous convenons que la mode de tout cela eſt un peu paſſée, mais

nous ne croyons pas pourtant que c'eſt par mépris que nous l'avons changée. On lira toujours avec plaiſir un Rondeau, un Sonnet, un Triolet, où il y aura du ſel, & où les rimes ne ſeront point forcées. Ce n'eſt peut-être que la difficulté d'y réuſſir, qui y a fait renoncer. Nous convenons avec lui que les rimes féminines, ſont fort déſagréables pour le chant ; mais pourquoi vouloir bannir abſolument la rime & la meſure de la Comédie ? Sont-elles ſi mal dans le Miſantrope & dans le Tartuffe ?

Chap. IX. Rien ne fait mieux connoître combien M. Deneſle veut qu'on reſpecte les mœurs, que ce qu'il dit ici contre les Satiriques Anciens : » Farouches Protecteurs » de la vertu, n'ont-ils pû la dé» fendre, ſans la bleſſer ? Coupa» bles Cenſeurs du vice, qui l'ont » enſeigné en le décriant, & qui » par les peintures indécentes,

» qu'ils en ont faites, ont moins
» corrigé de vicieux, qu'ils n'ont
» corrompu de vertueux ... par-
» tout ils font l'éloge de la vertu;
» n'ont-ils pu la louer, sans la fai-
» re rougir ? » Selon lui notre Siécle n'autoriseroit pas un Poëte, qui écriroit sur le ton d'Horace & de Juvenal. Le Cynique Regnier, si décrié parmi nous, n'écriroit pas avec la même licence, & on ne passeroit pas même à Despreaux certains petits vers, dont on a tant ri, & dont il s'est si fort applaudi. Mais cette licence n'a malheureusement fait que changer d'objet, si cependant elle en a changé, & & nous n'avons rien gagné au change.

M. Denesle ne pardonne pas plus à Despréaux la liberté, qu'il s'est donnée de décrier certains Prédicateurs & tant d'autres Auteurs, & de les nommer, non plus que sa Satyre contre les femmes : mais s'ensuit-il de là qu'attaqué de toutes parts,

I. Arnaud ait fait son
, malgré ce qu'il put
même pour sa dé-
vit traité chez tout le
de de froid rimeur,
, ou de servile imita-
agiaire, d'homme de
ition, de mauvais plai-
pertinent Auteur ».
. Cela s'accommode
mal avec ce qui suit
Chapitre, où notre
re la pureté de sa dic-
chesse de ses rimes,
aturelles & aisées,
use exactitude de sa
n. Partout il fait la
rice : Partout il don-
ges à la vertu. Sa pu-
ingue, & lui attire
ses Lecteurs. « M. De-
concilie pourtant pas
ec lui, qu'il n'ajoûte,
tems il a été mis au-
ce & de Juvenal, beau-
s le mettent aujour-

d'hui au-dessous de Regnier: que s'il est moins Rheteur & moins Déclamateur que Juvenal, celui-ci est moins Louangeur, & conséquemment moins fade. » Pour sçavoir, » continue-t'il, non pas s'il surpasse Juvenal, mais s'il l'atteint, & » comme il le dit lui-même, s'il est » original en l'imitant, ce n'est » pas assez de lire Despréaux, il » faut entendre Juvenal. « Ce qu'il ajoûte à cela des conditions de la Satyre, marque en lui un grand fond de goût, de probité & de Religion.

Ch. XI. Cependant nos Satyriques, dit notre Auteur, se soutiendront long-tems, grace au génie de notre nation. » Ce qui déchire » la réputation des autres, ce qui » les rend ridicules d'une maniere » flétrissante, pourvû qu'il soit bien » tourné, & que nous n'y soyions » pour rien, manque rarement de » nous divertir. « Et c'est, selon lui, ce penchant pour la Satyre, qui

nous rend difficiles pour le Poëme épique. La Henriade le rassûre cependant un peu. Si par malheur, dit-il, jusqu'à ces derniers tems l'évenement avoit comme démontré que nous prenons plus de plaisir à dégrader les grands sujets, que nous ne faisons paroître de génie pour les traiter, la Henriade a enfin détrompé tout le monde de cette erreur. » Le Public convient ... » que si l'Auteur de ce Poëme n'est » pas encore le Virgile de la Fran-» ce, on ne peut du moins lui con-» tester la gloire d'avoir fait sentir » le premier qu'elle en peut pro-» duire un.

« Chap. XII. La Poësie tendre est » aujourd'hui décriée : on ne lan-» guit plus, on ne soupire plus, on » ne pleure plus. Si les Elegies d'O-» vide, de Catulle & de Properce » sont encore admirées, c'est le La-» tin, qui les sauve « Notre Auteur attribuë cependant ce décri moins au changement du goût pour le

tendre, qu'au desespoir d'y
teindre M. de Fontenelle,
il, a si bien réussi dans ses Past
les, en s'accommodant au goû
son siécle, que de longtems il
prendra envie à aucun Poëte de
gayer sur cette matiere. Su
qu'il dit ensuite que ses éclo
ont hâté la chûte de celles de
can, il ne sera peut-être pas a
de tout le monde, non plus
sur ce qu'il ajoûte, que ce n'es
pas assez que nous égalions dan
genre ceux qui y ont excellé; q
public n'est pas content, si
ne les surpassons.

Chap. XIII. Est-il bien vrai
l'esprit & les talens devenus
communs ont produit la fausse
licatesse & la fatuité : que p
qu'on a de l'esprit, de la délicat
& ce qu'on appelle le bon g
on croit n'avoir pas besoin de
& d'entendre, pour condamn
absoudre ? Comment nous per
der qu'avec de l'esprit & du

on tombe dans cette fatuité ; & que la vraie délicatesse en produise une fausse ? Il y a, ce me semble, plus de vérité dans ce qui suit, que » » lorsque les ouvrages d'esprit » étoient moins communs, la pré- » vention étoit aussi plus rare ; » qu'on écoutoit, & qu'on lisoit ; » que c'est l'abondance, qui a pro- » duit ce dédain, que le fat appelle » délicatesse. « Notre Auteur s'attache ici beaucoup à prouver que la Bagatelle & la Licence sont en partie le goût du tems, & que pour faire lire de bons livres, il faudroit les faire venir d'Angleterre ou de Hollande ». Dès qu'un livre a un » privilége, dit-il, c'est une preu- » ve que l'Auteur n'a rien pris sur » lui, conséquemment que son li- » vre est sec, que la décence n'y est » point choquée, que la Religion » & l'Etat y sont respectés, & qu'il » ne peut qu'ennuyer. « Sur ce pied le sien court de grands risques.

Chap. XIV. Il attaque ensuite

ces esprits mal tournés, qui entre
mille perfections d'un livre s'arrê-
teront à un seul défaut, & ne par-
leront d'autre chose ... On dirc
qu'ils sont gagés pour tenir Regi-
tre de toutes les sottises.

CHAP. XV. XVI. La jalousie d
Gens de Lettres, la prévention d
sçavans en faveur du genre auqu
ils se sont appliqués ; la varieté d
goûts si étonnante, selon M. D
nesle, que ce qu'on appelle so
vent le goût de tout le monde
n'est autre chose qu'un assembla
de mille goûts différens : tout ce
est également nuisible aux Lettr
» On a tort de se récrier sur
» multitude des sots écrits : pou
» quoi ne pas se récrier sur la mu
» titude des sots esprits ! Qui pr
» l'un, admet l'autre ; détruisez
» cause, l'effet cessera.

CHAP. XVII. XVIII. La vanit
mere de la jalousie, jouë aussi s
jeu pour décrier les ouvrages
ceux qui font ombrage. Ce jeu

ici fort développé, aussi-bien que le tort, que font aux Lettres certains critiques faux & mal-faisans, dont M. Denesse fait le Portrait d'après nature.

CHAP. XIX. On a tort, dit-il ensuite, de croire que, pour faire cet indigne métier, il soit nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit, de jugement & d'érudition : car rien n'est plus aisé que de jetter du ridicule sur les écrits des autres, & c'est la malignité du Public, qui autorise celle des faux critiques. Ce n'est pas que la Critique ne soit utile, & même nécessaire, mais il faut, dit-il, qu'elle soit judicieuse & désinteressée, & qu'elle ait les mêmes attributs, qu'on donne à Thémis ; qu'elle soit à la République des Lettres, ce qu'un Jardinier prudent & entendu est à l'Arbre.

CHAP. XX. L'Auteur dans le Chapitre suivant retombe sur certains particuliers fortement en-

vieux des talens, qui ne ſont occupés qu'à les rabaiſſer, & n'omet rien de ce qui peut ſervir à les démaſquer.

CHAP. XXI. On rend, dit-il enſuite, aſſez volontiers juſtice au mérite des Auteurs, qui ne vivent plus; ſeroit-ce parce que les morts n'étant plus ſuſceptibles d'orgueil, on ne riſque point de les perdre par les Louanges? » En effet plus » d'un Auteur eſtimable & ſage » tandis qu'il n'a point été applau- » di, a ceſſé d'être l'un & l'autre » dès qu'on a commencé à le van- » ter, il ne conſulte plus, & n'eſt » plus bon à conſulter. » Eſt-ce que ſes envieux l'ont flatté pour le rendre extravagant, & le faire tomber? Il faut lire tout cet endroit, avant que de prononcer ſi le ſoupçon eſt bien ou mal fondé.

CHAP. XXII. Mais eſt-il bien vrai que certains hommes, pour rabaiſſer le mérite & l'état des gens de Lettres, s'imaginent, comme

lit notre Auteur , que l'art de
n penser & de bien écrire ne
t rien , ni au jugement , ni à
prit, ni au travail : que c'est pu-
ent un don de la nature : que
prit & la science viennent d'u-
certaine disposition de la ma-
ne, montée sur ce ton-là : qu'ils
npareroient volontiers un ou-
ge rempli d'érudition à un tour
dresse, qu'on admire sans en croi-
lus de mérite à celui, qui l'a fait.
emble que s'il y a des hommes
ables de penser ainsi , c'est leur
e trop d'honneur , que de s'at-
her à les réfuter. Nous ne pen-
s pas non plus que le titre
ommes de Lettres puisse conve-
à tous ceux , qui ont tout ce
il faut d'esprit & de science
ir composer, mais qui ne laiss-
t rien après eux. Du moins n'y
-ils droit que pendant leur vie ;
ore ne pourra-t'on pas croire
: le talent leur a manqué ? No-
Auteur porte encore la chose

plus loin : combien, dit-il, de fameux Capitaines ne nous ont laissé le souvenir de leurs exploits, que dans l'Histoire des Nations ! S'ils ont été aussi Héros, que César, ont-ils été moins hommes de Lettres ?

Tout ce qui suit, les distinctions, qu'on ne fait pas assez de l'esprit & du jugement, de la science & du talent, nous a paru fort bien pensé. Tout le Chapitre suivant roule encore sur le Talent.

On y distingue le Talent général & le Talent particulier. Tel Peintre, par exemple, est admirable pour l'Histoire, & n'entend rien au Portrait. Le Talent particulier n'est pas absolument rare; le Talent général l'est beaucoup: le Talent universel est impossible. Un homme propre à tout, dit la Bruyere, est un homme, qui n'est propre à rien. Tout ce Chapitre est semé d'excellens préceptes pour connoître son Talent, & pour le perfectionner.

Chap. XXIV. L'Auteur prouve très-bien ensuite qu'un homme de Talent peut sans se dégrader, tirer du profit de ses ouvrages : mais qui en a jamais douté ?

Chap. XXV. Qu'il est extravagant d'opposer aux Talents d'un homme, en qui on en reconnoît, l'obscurité de sa naissance & sa pauvreté ! Ce ridicule préjugé valoit-il la peine d'être relevé ? Oui, selon M. Denesse, » puisque c'est » bien moins pour les personnes » équitables & sensées, que l'on tâ- » che de réunir ici sous un seul » point de vûë tous les ridicules » préjugés du Public touchant les » sçavans, que pour quelques es- » prits legers, & sottement préve- » nus, à qui il ne sera pas hors de » propos de présenter le miroir en » passant.

Chap. XXVI. XXVII. Quoiqu'il eût passé en proverbe à Rome du tems de Juvenal, qu'une fortune brillante & un rang distingué ad-

mettent rarement le ſens comr
toutes lesNations & tous lesgr
Princes, qui ont favoriſé les
tres, n'ont jamais fait attenti
la naiſſance de ceux, qui s'y
diſtingués. Il leur importoit
quelle fût leur extraction
leur faiſant du bien ils ne
geoient qu'à ſe procurer l'imı
talité : ces hommes de Talens
voient la leur aſſurer. M. Dei
en cite ici les exemples les
connus dans l'Hiſtoire.

CHAP. XXVIII. Il combat
ſuite un préjugé, qui n'eſt pas
nouveau, qu'on pourroit le cr
& que quelques-uns ont porté
loin dans ces derniers tems.
celui qui fait donner par certa
gens une préference marquée
Auteurs d'un autre nation ſur
de la nôtre. Ce Chapitre, qu
le dernier du premier Volu
mérite d'être lû tout entier.

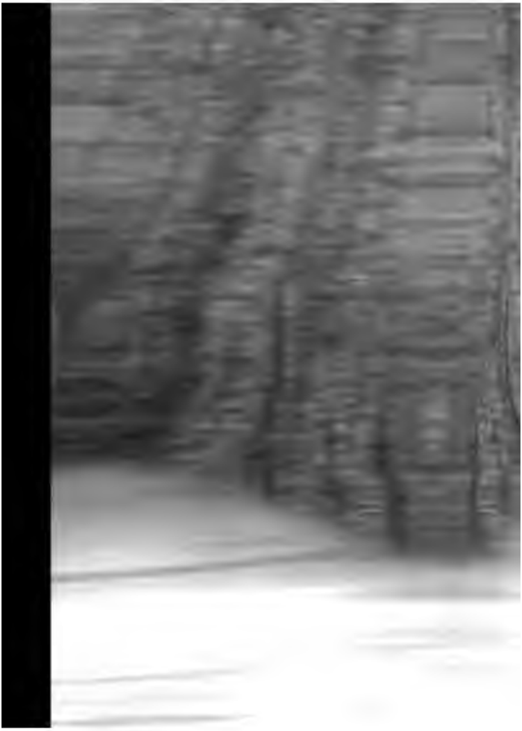
ARTICLE LXXXVII.

DEUX MEMOIRES POUR les Doyen & Docteurs Régens de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris. Contre le premier Chirurgien du Roi, (alors M. de la Peyronnie) & les Maîtres Chirurgiens de Paris &c. 1744. & 1745. 4°. le premier de 46 pages, le second de 124. Chez Quillau &c.

LEs deux Mémoires dont nous allons parler, sont d'une date ancienne. On en auroit fait mention dans nos Journaux de 1744 & 1745. s'ils étoient venus pour lors à notre connoissance. Le Mémoire de MM. les Chirurgiens, qui est la réplique, nous a été communiqué dès qu'il a paru, & pour répondre à l'honneur qu'on nous faisoit, nous avons eu soin d'en rendre compte de bonne heure. En

donnant l'extrait de cette piéce ; nous marquions que, si les productions de MM. les Médecins passoient jusqu'à nous, ce seroit une de nos premieres attentions d'en parler avec la même impartialité. Les deux Mémoires de ces Messieurs nous tombent enfin entre mains, & nous en faisons [illegible]ticle de ce Journal ; aimant revenir sur des ouvrages qui plus la grace de la nouve[illegible] de manquer à notre par[illegible] nous répétons encore d[illegible] vations essentielles dans de nos démarches. La pr[illegible] c'est qu'en parlant de ces verses qui ne se terminent l'oracle suprême de la J[illegible] nous nous engageons à gar[illegible] exacte neutralité, nous [illegible]ne nons en aucune maniere [illegible] sion solemnelle, & ne[illegible] tons fidélement les raisons [illegible] vent paroître importante[illegible] écritures respectives. L[illegible]

obſervation, c'eſt qu'il nous paroît tout-à-fait du reſſort de nos Mémoires, de traiter la partie littéraire qui ſe rencontre dans ces ſortes de procédures. Deux ſociétés faiſant profeſſion des Arts Libéraux, entrent en conteſtation pour des droits, des prérogatives, des Priviléges; & dans la diſcuſſion de toutes ces choſes, il ſe mêle une infinité d'Anecdotes curieuſes ſur l'origine de ces ſociétés, ſur leurs progrès, leurs révolutions, leurs guerres inteſtines & étrangeres: cela ſans doute regarde l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts; & des Mémoires comme les nôtres ne peuvent que s'enrichir beaucoup, en recueillant les traits principaux de ces grands démêlés. Auſſi dès ſa naiſſance, ce Journal a-t'il été ſur le pied de préſenter au Public les productions judiciaires & contentieuſes où la littérature étoit intéreſſée; nous en citerions des exemples, ſi nous penſions qu'il fût be-



soin de faire
cela au bout d'u
quelle nécessité en
fier dans une matie
personne, & qui pe
bien des gens? Si l
traite à point nomm
tés qui se publient d
dont nous parlons
n'est pas également
quérir ces longues p
d'un ouvrage péri
celui-ci supplée à c
roit souhaiter en ce
solument le même c
toutes les compositi
fort connues à Pari
fort ignorées à 10
Après ce Préambul
quelques égards, n
matiere.

On doit se souver
viléges que le prem
du Roi, & MM. les
Paris sollicitent dan
présenté au Roi.

1°. Que le premier Chirurgien de S. M. ait la supériorité immédiate sur les Chirurgiens de Paris, & qu'il soit maintenu dans la qualité de *Chef de la Chirurgie.*

2°. Qu'il ait seul le droit de convoquer les assemblées pour les examens & réceptions, de n'y appeller que des Chirurgiens, & de conférer seul la licence.

3°. Qu'il soit permis aux Chirurgiens de Paris de se gouverner suivant les Statuts ausquels ils étoient soumis avant leur union avec les Barbiers.

4°. Qu'ils puissent participer à l'Etat & aux Priviléges de l'Université de Paris.

5°. Qu'il leur soit permis de faire des leçons publiques au College de S. Côme.

Ces cinq Articles sont l'objet de la contestation.

Les Médecins dans leur premier Mémoire s'attachent à faire voir qu'ils sont contraires aux Ordon-

nances, aux Titres de la Faculté de Médecine ; & aux anciens usages. La déduction de tout ceci comprend plusieurs traits historiques, un grand nombre de citations, bien des raisonnemens, des objections, des solutions de difficultez. Le détail va donner une idée des points les plus essentiels.

Le premier Privilége, quoique personel au premier Chirurgien du Roi, a néanmoins des dépendances très-considérables. Les Médecin s'opposent à cette qualité de *Ch de la Chirurgie*, parce qu'en l'a quérant, le premier Chirurg dépouilleroit la Faculté de Mé cine d'une de ses plus belles pr gatives. C'est aux Médecins appartient de gouverner en la Chirurgie ; cela se démo dit-on ici, par la nature mê la chose, par les usages du F me, par les loix reçuës c Nations voisines, par les mens faits dans tous les p

l'e

l'obligation même imposée au premier Chirurgien du Roi de prêter serment entre les mains du premier Médecin de S. M. Un des moyens employés par les Chirurgiens étoit l'exemple de Jean Pitard nom célébre, & devenu en quelque sorte immortel par cette controverse. Les Médecins observent que ce Jean Pitard dont on fait remonter l'époque à près de cinq siécles, n'est bien connu que par les Statuts de S. Côme, piéce qui donne beaucoup de prise à la Critique; que cet homme étoit Chef des Chirurgiens du Roi au Châtelet, non Chef de la Chirurgie; que le premier Chirurgien du Roi n'ayant point le même état que Jean Pitard, il ne peut entrer dans ses droits, c'est-à-dire se porter même pour Chef des Chirurgiens du Châtelet; que le premier Chirurgien n'a été déclaré Chef des Chirurgiens que depuis l'union des Barbiers, & que cette union ayant

de la Chirurgie ne lui aya
été attribué, il ne peut y
aujourd'hui.

Le second Privilége,
accordé, donneroit au
Chirurgien le droit de c
seul les assemblées pour
mens & réceptions; de n
ler que des Chirurgien
conférer seul la licence.

Les Médecins n'insi
beaucoup sur la premiere
ce Privilége; ils disent
que le premier Chirurgie
point eu droit de convoq
semblées avant l'union

. Les Médecins prétendent
ne pouroit être accordé aux
ırgiens, ſans contredire les
:s & les Ordonnances, qui dé-
nt que les Médecins doivent
:r aux examens & aux récep-
des Aſpirants à la Chirurgie.
cite ſur cela deux Arrêts du
ment en 1551. un autre du 4
mbre 1743 & l'Article 87. de
onnance de Blois en 1579.
nonumens publics paroiſſent
tout l'appareil des déciſions
lus formelles. Dans le Mé-
: des Chirurgiens on s'eſt
ſé de réſoudre ces grandes
ıltez, furtout celle de l'Or-
ınce de Blois: ce n'eſt point à
le juger du mérite de la ſolu-
A l'égard du 3^e^. Article qui
le le droit de conférer la li-
, il ſe forme deux Chefs de
ɔverſe: le premier, ſi la licen-
ıſiderée comme grade Aca-
ıue convient à la profeſſion
irurgien. Le ſecond, ſi ce ſe-

roit au premier Chirurgien du Roi de la conférer ; & les Médecins prennent la négative sur ces deux points. Le premier qui est le plus important se trouve discuté ailleurs avec plus d'étenduë.

Les Chirurgiens demandent qu'il leur soit permis de se gouverner selon leurs anciens Statuts : ils demandent l'exécution de ces mêmes Statuts:& telle est la teneur du 3.e Privilege. Mais on dresse ici une batterie principale contre ces Statuts si célébres dans les écrits des Chirurgiens. Le Mémoire des Médecins dit qu'ils n'ont aucune forme authentique ; que c'est un simple projet ; qu'on ne présente qu'une copie imprimée, non collationnée ; qu'on n'y voit aucune datte certaine ; qu'en un tems ils ont eu 31. Articles & aujourd'hui 84. qu'ils n'ont été confirmés, ni par Henry II. ni par Henry IV. ni par Louis XIII. qu'il leur manque surtout le sceau d'une Homologation juridique. Ceux qui compareront les té-

ponses des Chirurgiens avec ces objections pourront remarquer que les Chirurgiens font en quelque sorte abstraction des qualités intrinséques de ces Statuts, pour s'attacher particulierement à leur existence, pour faire ce raisonnement. Voici des Statuts : quelle qu'en soit la forme & l'autorité ; ils sont beaucoup plus anciens que l'année 1656. tems de l'union des Barbiers, donc avant 1656. nous nous sommes gouvernés selon des Statuts, selon une sorte de Code qui nous est propre. On peut bien juger que les Médecins examineront attentivement si cette maniere de raisonner embrasse tout l'Etat de la question.

Le 4e. Privilége sollicité par les Chirurgiens consisteroit à participer aux privileges de l'Université. Ce qui doit être néanmoins expliqué pour bien prendre le point de la controverse. Les Chirurgiens considerent *l'Université* de Paris

comme un Corps Eccléſiaſtique,
composé des quatre facultés, &
décoré de Privileges émanés du
Pape. Ils ne prétendent point être
de ce corps, ni faire une 5e. Facul-
té, ni être admis à la Faculté de
Médecine. Ils prennent le terme
d'*Univerſité* dans un ſens plus éten-
du, pour la collection de toutes le
Ecoles de Paris, pour la totalité d
Etudes de cette Capitale : c'éto
diſent-ils, ce qu'on appelloit
trefois en général *l'Etude de P*
Studium Pariſienſe. Or ſelon
interprétation, ils croyent d
participer aux droits de l'Un
té, c'eſt-à-dire faire un c
faculté Laïque, avoir un
de Chirurgie, pouvoir do
grades de Bachelier, de Li
Profeſſeur ou de Me. tou
vant leurs anciens Statu
remarque les termes de
College, de Bacalaure
cence &c. Les Médeci
examiné la diſtinctio

ir entre l'*Université* considé-
omme Societé Ecclésiastique ;
Jniversité prise selon la généra-
les Etudes de Paris : ils s'atta-
t à la discussion des termes de
nce, de *Baculaureat*, de *Colle-*
c. Selon eux, la *Licence d'opé-*
Licentia operandi, dont il est
dans les Statuts de S. Come,
gnifie pas un grade Académi-
, mais simplement la permis-
d'opérer de la main. Le titre
achelier se donnoit autrefois à
les Aspirans aux Arts même
aniques, & celui de *Licentié* à
qui étoient parvenus à la Maî-
Le terme de *College* n'indi-
qu'une *Communauté*, comme
Horace, *Ambubaiarum Colle-*
Pharmacopolæ. Ils observent
te que les Chirurgiens ont vé-
lement appartenu à l'Univer-
le Paris, mais sous la qualité
devoirs d'Ecoliers ; qu'ils ont
le tems en tems des efforts
se libérer de cette dépendan-

ce ; qu'on les a toujours rappellés aux termes de leur état, & qu'ils doivent y être retenus par l'autorité d'un jugement solemnel.

V^e Privilege. Les Chirurgiens veulent obtenir la permission de faire des Leçons Publiques de Chirurgie. C'est une suite de l'article précédent. Car s'il s'éleve dans Paris un College de cet art, & si l'on y confere les grades Académiques, il faudra bien que les Maîtres Chirurgiens soient Professeurs. Mais les Médecins opposent à cela que les Chirurgiens n'ayant jamais eu que la qualité d'Ecoliers en l'Université, ils ne peuvent enseigner ni donner des dégrez. Que divers décrets de l'Université, de la Faculté de Médecine, du Châtelet, du Parlement, ont défendu aux Chirurgiens de soutenir des Thèses, & leur ont simplement permis de faire des Anatomies *sans lecture* ; Que les Lettres de Henry III. en 1577. par

lesquelles il est permis aux Chirurgiens de *continuer leurs lectures*, furent accordées sur un faux exposé ; qu'elles n'ont jamais été ni vérifiées, ni exécutées. Que d'autres Arrêts, favorables en ce point aux Chirurgiens, étoient de simples Arrêts sur Requête. Nous ne pouvons suivre toute cette matiere qui est des plus polémiques dans les Mémoires respectifs. Passons au second Volume des Médecins.

C'est la continuation du premier, on se propose d'abord d'y faire voir, que les cinq Privileges seroient contraires au bien Public. Ensuite on prétend montrer qu'il est du bien public de remedier aux différens abus qui se sont glissés dans l'Exercice de la Médecine par les Chirurgiens ; dans l'impression des Livres, concernant les différentes parties de la Médecine ; dans la composition & le débit des médicaments par les Chirurgiens ; dans la suppression de l'ancienne

Communauté des Barbiers Chirurgiens, qu'il est nécessaire de rétablir. Voilà tout le Plan de ce Mémoire. On commence par l'exposition du fait ; & ce morceau est curieux, parce qu'il contient des recherches sur l'origine des diverses fonctions de la Médecine ; sur quelques personnages illustres dans cette science ; sur les démêlés anciens de la Faculté de Médecine & de l'Université avec les Chirurgiens, &c.

Premiere partie. Il est question de prouver que les demandes des Chirurgiens sont contraires au bien Public : & l'on parcourt les cinq priviléges. Dans la discussion du premier, on dit que le premier Chirurgien du Roi ne peut entreprendre de gouverner seul toute la Chirurgie, sans exposer le Public à de grands dangers ; qu'un seul homme attaché par état à la Cour ne peut veiller sur un Art dont l'exercice est si répandu, si journalier, qu'il n'y a pas le même in-

convénient à craindre de la part des Médecins, qui forment un corps très-conſidérable, un corps qui embraſſe toutes les parties de *l'art de guérir*; qu'il y a toute ſorte d'avantages à n'entreprendre aucune des grandes opérations de Chirurgie ſans la préſence du Médecin; & qu'une pratique contraire eſt tout-à-fait pernicieuſe; qu'on a vû des Chirurgiens, d'ailleurs habiles, commettre des fautes groſſieres dans le traitement des maladies; que les Chirurgiens s'attribuant la Cure des maladies externes ne font pas aſſez d'attention que ces maladies ont le plus ſouvent des principes internes qui exigent la Théorie & par conſéquent la préſence du Médecin; qu'enfin toutes les Loix tant domeſtiques qu'étrangeres s'accordent à recommander aux Chirurgiens d'appeller des Médecins dans toutes les grandes opérations.

On trouve également contraire

au bien public le second Privilege qui seroit de faire les réceptions, sans l'aveu de la Faculté. Car enfin, disent les Médecins, notre profession nous mettant dans la nécessité de recourir au ministere des Chirurgiens, il est très-important pour le succès de nos opérations que ces Chirurgiens soient examinés par nous ; qu'ils n'entrent dans l'exercice de leurs fonctions que quand nous les en aurons trouvé capables. Ce sont des Ministres sur qui nous nous reposons d'une partie très-essentielle de la Médecine ; il faut donc nous assurer de la bonté du choix & du dégré de confiance qu'on peut avoir dans la main & l'expérience de ces Ministres. Il se trouve ici quelques excursions sur les abus des Chirurgiens Privilegiés, des Lieutenans du premier Chirurgien &c. Ce sont comme des dépendances de la querelle principale, & les Chirurgiens n'oublient pas non plus cet

ticle dans le détail de leur Mé-
ıire.

Sur le 3^e^. Privilege qui consiste
ıs la confirmation des anciens
tuts par rapport surtout aux dé-
s, aux Licences, la Faculté re-
rque que l'intérêt du Public est
voir des Chirurgiens non des
éteurs ; des hommes qui opé-
t surement & légerement, non
Académiciens qui écrivent
c délicatesse, ou des Professeurs
ısommés dans la Théorie. Ils
tendent que, si la Clef de la
ence est livrée aux Chirurgiens ;
éleves perdront leurs premieres
ıées à étudier les humanités, la
ilosophie, la Médecine spécula-
e, & que leur main n'acquere-
pas d'assez bonne heure la le-
eté, la facilité qui fait le succès
cet Art. Tout ceci est discuté
c soin, parce qu'on prévoyoit
s doute que, dans toute la suite
la controverse, les Chirurgiens
ppliqueroient beaucoup à rele-

ver les avantages de la littérature par rapport à cet Art.

Les deux derniers privileges donnent occasion aux Médecins de faire encore des réflexions sur les inconvéniens qu'il y auroit pour le Public que les Chirurgiens fussent gens de Lettres ; qu'ils entrassent en part des droits & des honneurs de l'Université ; qu'ils fissent des leçons publiques. Tout le fort de cette attaque consiste à prétendre que la Chirurgie d'aujourd'hui doit être exercée par des hommes d'expérience, par des mains destinées dès l'enfance aux opérations : ce qui ne pourroit compatir avec les longues études, avec les occupations du Professorat, avec les exercices sçavans d'une Académie de Gens de Lettres. Le Mémoire critique quelque part, les essais de composition qui ont été publiés par des Chirurgiens modernes ; & il n'épargne pas le premier Volume de l'Académie de Chirurgie ; il cite

re quelques méprises d'habiles
urgiens, laissés à eux-mêmes,
n dirigés par des Médecins. Le
ioire des Chirurgiens prend
tage de ces reproches d'igno-
e ou de méprise, pour en con-
qu'il faut donc permettre l'é-
& la Théorie aux Chirur-
; qu'il est bon de leur ouvrir
ée des Belles-Lettres, de leur
ter l'intelligence des bons Li-
À cela les Médecins répon-
nt sans doute que les Chirur-
trouveront suffisamment
l'Ecole de Médecine, dont ils
Disciples nés; de quoi s'ins-
, sans porter leurs vûes à
lissement d'une Ecole parti-
re, & a des dégrés qui ne leur
pas nécessaires. Nous ne pré-
ns ni adopter, ni rejetter
réponse, qui doit être pesée à
ribunal bien supérieur au nô-
n qualité de Gens de Lettres,
ns un Journal fait pour l'His-
des Sciences & des beaux

Arts ; il nous conviendroit de souhaiter que ceux qui exercent les Arts Libéraux fussent tous Lettrés. Cela étendroit d'autant plus la sphere des belles connoissances ; & nos Mémoires apparemment s'enrichiroient des productions de ces Artistes, qui seroient tous, en même-tems, Ecrivains polis, gens de goût, & hommes d'esprit. Mais ceci est un souhait inspiré par l'amour de la Littérature, & nous sentons que dans un Procès comme celui-ci, il faut d'autres motifs pour déterminer la Justice. Nous ne croyons pas au reste que ces désirs généraux puissent faire ombrage à MM. les Médecins, dont le mérite littéraire est si ancien, si reconnu & si utile au public.

Nous ne dirons de la seconde Partie de ce Volume que la division qui en a été donnée ci-dessus. On a pour objet bien des réformes, dont les Chirurgiens, à ce qu'il paroît, seroient touts les

pensé. Céla entre par maniere d'incident dans la procédure ; mais il n'est pas possible que le ministere Public n'y donne presque autant d'attention qu'au fond de la controverse.

ARTICLE LXXXVIII.

HISTOIRE DU THE'ATRE François Tome 8e. A Paris, chez P. G. le Mercier, Imprimeur Libraire, rue Saint Jacques au Livre d'Or, & Saillant Libraire ruë Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége, 1746. Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE grand Corneille n'avoit pas été content de la représentation de *Pertharite*. Le Public avoit eu raison de ne pas goûter cette piéce ; les grands sentimens y sont poussés trop loin, & l'Héroïsme en est trop farouche. Corneille fut

un peu trop piqué de la chûte de cette malheureuse Tragédie. Il dit qu'il commençoit à vieillir, qu'il n'étoit plus à la mode, & prit congé du Public. Il laissoit à ses contemporains de beaux exemples du grand & du sublime; ils n'oserent l'imiter: ils prirent une autre route: le Théâtre étoit tout fait; ils en bâtirent un autre à leur façon.

La Galanterie étoit devenuë à la mode. Les Poëtes saisirent cette circonstance, & pour rendre le spectacle plus riant aux yeux du Public, ils transporterent l'amour sur le Théâtre, & le rendirent le maître dominant de la scène.

Thalie se mesura sur *Melpomene*: la passion de l'amour fit le fond de toutes les piéces Comiques. Ce n'étoient encore que des Comédies Espagnoles habillées à la Françoise. Déguisemens, erreurs de noms, Lettres interceptées, Portraits perdus, avantures nocturnes, c'est tout ce qui dominoit dans le genre

omique. Point de mœurs, point
caractéres : on alloit chercher
in loin des sujets de rire, où ils
toient pas, & l'on ne s'avisoit
int de les prendre dans le cœur
main, où ils étoient. *Moliere*
rut : Plaute & Térence sortirent
leurs tombeaux, & revinrent
us donner des leçons. On vit
rs le genre humain démasqué ;
Marquis fut le premier à rire de
-même ; le Docte extravagant,
faux Dévot, le Misantrope,
vare, le Médecin, le Malade,
uverent leur Portrait ; ils s'y
connurent, & la Comédie de-
it l'Ecole du monde.

On voit enfin dans ce 8e Volume
susciter Corneille, aussi grand
'il étoit ; naître Moliere, porter la
médie aussi loin que les Grecs
les Romains, & laisser son se-
t à qui s'en pourra servir.

On y trouve les Tragédies, &
Comédies qui parurent depuis
54, jusqu'à la fin de 1660. Nos

Historiens en donnent des extra
capables de satisfaire les Connois-
seurs. L'Historique de ces piéces,
les Anecdotes du Théâtre, le Por-
trait des Auteurs, & des Acteurs
qui s'y distinguerent par leurs ta-
lens, tous ces articles sont recueil
avec soin, & ne peuvent manq
de faire plaisir aux Amateur
Spectacles.

La premiere piéce qui se
sous l'année 1654, est le
joué, de *Cirano Bergerac*
dit trop de bien & tro
Nos Auteurs en parlen
& sans partialité. Ils
grands défauts, un p
des scènes décousuë
ment ridicule, un
pointes, de jeux
quolibets : mais
que d'un goût
des situations
racteres burl
grands Maî
d'emprunt

premier payſan que l'on ait ha-
ırdé de mettre ſur le Théâtre
vec le jargon de ſon Village.
'ette Invention n'a point déplû,
: *Cirano* n'a pas manqué d'I-
nitateurs, quand on a voulu di-
ertir le Parterre. Le *Pedant joué*
'eſt pas une belle Comédie, mais
out autre que *Cirano* ne l'eût pas
bien faite.

Nous ne dirons rien de la Co-
nédie qui ſuit : elle n'eſt pas digne
e ſon Auteur : elle ne ſoutient
as la réputation du célébre la
'ontaine. Il faut que les graces
le l'Apologue ne ſoient pas amies
les Muſes de la Comédie. Cet
Auteur qui joua ſi bien les hom-
nes avec la Mouche & la Four-
ni, échoua avec les Acteurs à
igure humaine. Plus on a de génie
pour un certain genre, moins on
en doit eſſayer d'autres. La Fontai-
ne a fait pluſieurs Comédies, qui
l'auroient jamais tiré de l'oubli,
s'il n'avoit immortaliſé ſon nom
par ſes Fables.

Nos Auteurs ont fait un choix de tout ce qu'il y a de plus curieux à sçavoir sur le caractére, & sur les ouvrages de M. de la Fontaine. Jamais homme ne paya moins de sa personne. Sa Phisionomie ne disoit mot. Il avoit un air pesant, les yeux morts, nulle conversation, nulle contenance. Presque toujours distrait, il n'étoit au fait de rien de ce que disoient les autres, & rêvoit à toute autre chose, sans qu'il eût pû dire à quoi il rêvoit. Simple, naïf, il paroissoit n'avoir point d'esprit, quand il conversoit avec les hommes, & il en avoit plus que les hommes les plus ingénieux quand il faisoit parler les bêtes.

Indifférent surtout, il n'aimoit rien, il ne haissoit rien, il se laissa marier, il ne se maria point. Il se peint d'après lui-même dans ses Fables, & dans les réflexions qui lui échapent à tout moment. Ces vers nous marquent com-

1 il étoit éloigné de l'esprit
ntérêt.

> Il en coûte à qui vous réclame,
> Médecins du corps & de l'ame:
> O tems, ô mœurs! j'ai beau crier:
> Tout le monde se fait payer.

l fit des écrits très-licentieux,
ne fut point libertin. Il nous dit
-naïvement:

> . . . . . Je ne veux être cause
> D'aucun abus: que plûtôt mes écrits,
> Manquent de sel, & ne soient d'aucun prix.

On voit un homme dont l'es-
étoit nourri de Rabelais, de
rot, de Bocace, & le cœur
hanté des maximes de Platon,
le Plutarque. Il en a semé tou-
ses Fables. Il apprenoit le mal,
n'étoit pas méchant.

l eut pour la Religion la mê-
indolence que pour le reste.
omba dans une grande mala-
. Racine & Desprèaux allerent
ır le voir. Il dormoit, sa Garde

soit. La belle humeur de Scarron
ne pût tenir contre cette super-
cherie. Il fit grand bruit, publia
des vers sanglans contre Bois-ro-
bert, & le traita selon son mérite,
Corneille laissa ses Rivaux se ba
tre, & remporta la Victoire.
L'Abbé de Bois-robert ne se
point d'ennuyer le Public,
piller ses contemporains. Il
en 1655. *Les apparences t*
ses, c'est la Piéce des *Inno*
pables, que M. *Brosse*
mer en 1645 : même
mes incidens, même
Bois-robert narroit
mais il ne tiroit rie
il prenoit de côté
toient des ouvra
que, composés
ces de rapport
cousuës sur u
çois & tantô
La Trag
est encore
de *Soma*

Paris en 1695, âgé de 75 ans.
reconnut ses égaremens, & en
amende honorable devant les
éputés de l'Académie Françoise.
étoit revêtu des armes de la Pé-
tence, quand il tomba malade,
mourut dans les sentimens les
us édifiants. *Ne jugeons jamais
s hommes avant leur mort*, dit
1 Auteur de ce tems-là : La Fon-
ine est mort en Saint, & l'hipo-
ite C..... en réprouvé. Il est
remarquer, que Despréaux n'a
en dit de la Fontaine dans son
rt poëtique. C'est un silence que
postérité ne lui pardonnera pas.
Les Illustres Ennemis, *l'Eco-
ier de Salamanque*, & *les géné-
ux Ennemis*, sont trois Piéces
fférentes composées sur un mê-
e sujet, tiré du Théâtre Espa-
nol, par trois différents Auteurs.
carron fut prévenu par le jeune
orneille, & pillé par l'Abbé de
ois-robert, à qui il avoit lû son
uvrage à mesure qu'il le compo-

...e vers malignement app...
...tomber de nos jours une Tragé-
...e qui méritoit un meilleur sort.
On vit paroître peu de tems
...près un Poëme Dramatique d'une
Ordonnance nouvelle, intitulé,
Comédie sans Comédie. Il étoit de
Quinault. Les quatre genres de
Théâtre, *la Pastorale*, la Comé-
die, la Tragédie, & la Tragico-
médie s'y trouvent réunis. Nous
n'en ferons point l'extrait, il faut
le lire chez nos Historiens. Ils en
disent assez pour contenter les con-
noisseurs.

Ils nous donnent ici le Portrait du
célébre *Baron*. Son nom de famille
étoit *Boiron*. Louis XIII. l'ayant ap-
pellé trois ou quatre fois *Baron*, ce
nom lui est resté. Son fils fut enco-
re plus fameux que lui. C'est ainsi
que Loret finit l'Epitaphe du pere

Celui qui gît sous ce tombeau
Fut ici bas un fort fort beau.
. . . .
Tantôt Gouverneur de Prov...

Empereur, Marquis, Comte, Prince,
Bref, on l'a mille fois traité
D'excellence, & de Majesté ;
Il eût très-souvent pour Amantes
Et des Reines, & des Infantes.
Mais las ! après tout cet éclat,
Il est ici couché tout plat.

. . . .

Il n'est plus Prince, ni Monarque,
Et rien qu'un Baron seulement
Ne repose en ce monument.

Le jeune Corneille n'avoit encore fait que des Comédies. Son début dans le genre Tragique fut des plus heureux. L'Histoire du Théâtre n'a point d'exemple d'un succès pareil. Son *Timocrate* eut quatre-vingts représentations. Le Public ne se lassoit point de le revoir. Les Comédiens se lasserent de le joüer. Ils prierent les Spectateurs de ne plus le leur redemander. *Nous courrions risque*, dirent-ils, *d'oublier tous nos autres rôles. Trouvés bon que nous ne le représentions plus.* Il

y a beaucoup d'art, & des endroits intéressans dans cette Tragédie : il s'en faut bien cependant que ce ne soit un Chef-d'œuvre; la nouveauté du sujet & la conduite de la piéce, en font tout le mérite.

Le jeune Corneille étoit laborieux : chaque année enfantoit une Tragédie. Nous en avons dans ce Volume quatre de sa façon, *Bérénice*, la mort de l'*Empéreur Commode*, *Darius*, & *Stilicon*. Cette derniére est la meilleure de toutes. Le grand Corneille disoit qu'il voudroit les avoir faites. S'il étoit jaloux de cet honneur, il n'y avoit peut-être que lui, qui fût assez généreux pour l'avoüer.

On nous trace ici un abrégé de la vie de M. Corneille de l'Isle. Il faut lire tout ce morceau. Plus nous l'abrégeons, plus on y perdra. Racine étoit Directeur de l'Académie Françoise, quand le jeune Corneille y fut reçu. C'est ainsi qu'il s'adresse au nouvel Académi-

qui succédoit au grand Cor-
e son frere. *Vous auriez pû*
mieux que moi, Monsieur, lui
re les justes honneurs qu'il mé-
, si vous n'eussiez appréhendé
t faisant l'éloge d'un frere avec
ous aviez tant de conformité ;
semblât, que vous fissiés votre
re éloge.

. de la Mothe-Houdart qui lui
éda, ne le loue pas avec moins
oblesse. Il fait l'énumération
s ayeux Académiques. *C'est au*
, dit-il, *c'est au Rival du*
d Corneille que je succede au-
d'hui. Né avec un goût univer-
il connut également les beautés
'une & de l'autre scène : la
ice le comptera toujours entre
Sophocles & les Ménandres ;
ble du grand, il mérita plus
e fois la noble jalousie de son
; tendre & pathétique, il fit
er pour quelques-unes de ses
oïnes, des larmes que quarante
de succès n'ont pas encore épui-

Defpréaux en jugeoit un pe
trop cavalierement, quand il d
foit, que les vers du jeune Corn
le, comparés à ceux de fon f
aîné, faifoient bien voir qu'il n'
qu'un cadet de Normandie.
Boze lui rend plus de justice
avoit entr'eux, dit-il, *la p*
faite union que l'on puiffe
ner : union qui les a qu
confondus aux yeux de l
temporains, & qui impo
tant plus à la poftérité,
ra de nouveaux fujets
prendre.

Les quatre Tragéd
Boyer, *Démetrius*, C
déric, & *Tigrane*,
médiocres : on leu
place qu'elles méri
les mettroit encore
Celles de *Gilbert*
Diane & *d'Endi*
te, *Arie*, & *Peti*
paraifon meilleu
fiées. Ceux qui

d , y trouveront je ne ſçai
i les empêchera d'être tout-
ontens.
'ragédie *d'Oſtorius* , & ſon
l'Abbé de Pure , ſont éga-
connus par les *Satyres* , &
*)ialogue de Deſpréaux ſur
ɔs de Roman.* La Tragédie
l'être confinée dans les ga-
e Pluton : mais Deſpréaux
ıtumé à foudroyer les mau-
teurs , a mal critiqué le Hé-
.a piéce , quand il demande
n *Dialogue* , quel eſt donc
*ɔrius , ce grand mal bâti de
ı ? Je ne me ſouviens pas ,
l'avoir jamais lû ce nom là
Hiſtoire.* Il n'avoit donc pas
ınnales de *Tacite.* Il y eſt
ant , diſent MM. PP. nous
ns trouvé, & l'Abbé de Pure
nal relevé.
ı la Muſe Tragique du
Corneille , après ſix ans d'é-
eparoît , recommence à bril-
ɔs yeux , & redonne un nou-

lustre à la Scène ...
Fouquet homme de beaucoup
esprit, & grand Amateur des Let-
tres, le sollicita de reprendre le
Cothurne : il négocia en Surinten-
dant des Finances, & ses libérali-
tés jointes au penchant naturel de
cet illustre Poëte, le firent remon-
ter sur le Parnasse : bien que char-
gé de dix lustres, on le vit rajeunir,
& réveiller ce même feu, cette mê-
me audace,

Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre
Horace.

M. le Surintendant, pour lui fa-
ciliter ce retour, lui proposa trois
sujets. Celui qu'il prit, fut *Œdipe* :
c'étoit le plus beau, mais le plus
difficile. Le Roi donna de grands
éloges à la piéce ; & combla l'Au-
teur de ses libéralités. L'Abbé
d'Aubignac en fit la critique digne
de l'Auteur de la *Pratique du Thé-
tre*, mais indigne de lui, par
personalités insultantes qu'elle

it. L'Episode des amours de
ssée & de Dircé dont Corneille
çavoit si bon gré, ne fut pas
goût du Public. Nous parlerons
s au long de l'*Œdipe*, quand
s viendrons à celui de M. de
taire, & que nous rapporte-
s les jugemens qu'on a portés
l'une & sur l'autre de ces
ces.

le Volume finit par 3 Comédies
Moliere qui furent les premiers
is de cet Auteur inimitable. On
iet l'Histoire de ses piéces, &
orregé de sa vie au neuviéme
ume; nous dirons ici seulement
mot des *Précieuses ridicules*, qui
urent en 1659. C'est un des
ef-d'œuvres de *Moliere*, & peut
l'époque du bon goût en
nce.

a passion du bel esprit, maladie
tagieuse, dont on n'est pas en-
e tout-à-fait guéri, étoit alors à
de. Il régnoit dans les conversa-
is un mêlange de politesse guin-

dée, un air faux, des sentimens Ro-
manesques, un assortiment d'ex-
pressions bisarres, qui ne furent ja-
mais faites pour aller ensemble. Les
femmes idolâtres de toutes les mo-
des, avoient encore enchéri sur c
ridicule. Moliére le saisit, & le p
senta dans le point le plus piqua
la Comédie produisit une réfor
presque générale. On se vit, on
on se reconnut, & l'on appla
en se corrigeant.

Ce succès fut si général, q
milieu du Parterre on s'écria :
rage, *Moliére, voilà la bonn*
médie. Ce ne fut que par c
qu'il parvint à la faire goût
qu'il la réforma, disent nc
teurs. Il bannit, il est vrai,
mique scandaleux, trop a
de son tems, il ne se per
les licences grossiéres de c
l'avoient précédé, mais il l
pe de tems en tems quelq
qui ne sont certainement
ni à corriger la malignit

it, ni à guérir la corruption du eur. C'est une *réforme* que M. *iccoboni* met sur le compte de Molière, & que nous ne passerons as à celui même qui a si bien travaillé *pour la réformation du Théâtre.*

Nous ne nous arrêterons pas aux mauvaises Critiques qu'on fit des *récieuses ridicules.* Ce sont de mirables rapsodies qui ne valent pas peine qu'on en parle. Molière nt bien d'autres attaques à essuyer. e ne fut proprement qu'après sa mort qu'on lui rendit justice.

ille de ces beaux traits aujourd'hui si
vantés
arent des sots esprits à nos yeux rebutés:
'ignorance & l'erreur à ses naissantes
pièces,
n habit de Marquis, en robe de Comtesses,
enoient pour diffamer son Chef-d'œuvre nouveau,

Et secoüoient la tête à l'endroit le plus
beau.

. . . .

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales
mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des hu-
mains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.

Il surpassa ceux qui l'avoient p[illegible]
cédé, & laissa loin derriere lui t[illegible]
ceux qui l'ont suivi. Quelle di[illegible]
rence, dit un Auteur tout réce[illegible]
entre le naturel de cet écrivain
l'affectation des Modernes, e[illegible]
sa simplicité, & la manie du b[illegible]
prit qui s'est emparé du Thé[illegible]
Une Métaphysique quintesse[illegible]
une morale alambiquée r[illegible]
dans la plûpart de nos Co[illegible]
Tout est rafiné, tout est S[illegible]
qué : dépenses immenses en[illegible]
il en distile partout. Sentim[illegible]
ractéres, expressions, tou[illegible]
inondé ; cet abus a tellem[illegible]
valu, qu'on voit aujourd[illegible]

Auteurs qui, parce qu'ils sont jeunes, voudroient nous faire croire que Moliére a vieilli. *La chose est visible*, dit un Auteur fort spirituel, *mais il manque des rieurs*. Ajoutons, il manque un Moliére pour bien peindre ce ridicule : il n'y a guére que son pinceau qui pût y réussir.

ARTICLE LXXXIX.

HISTOIRE DU STADHOUDERAT, depuis son origine jusqu'à présent. A la Haye M. DCC. XLVII.

QUand Salluste fit l'Histoire de la guerre de Catilina, ou S. Réal celle de la Conjuration de Venise, on ne se plaignit point que ces Auteurs eussent renfermé leur travail dans une Sphere trop étroite. Au contraire ces deux morceaux ont paru des Chef-d'œuvres; ils ont été suffisans pour faire dire

que Saluste & S. Réal étoient les hommes du monde qui avoient le plus de talens pour écrire l'Histoire. C'est qu'on connoît le génie par une narration de cent pages, comme le caractere des personnes par une demi-heure de conversation.

Nous jugerons donc des dispositions de M. l'Abbé de Renal par cette courte Histoire du Stadhouderat; & nous remarquons d'abord en quoi elle differe d'une Histoire de[s] Stadhouders, qui pouroit aussi oc[-]cuper quelque bonne plume. Il y eu, depuis l'établissement de la ré[p]blique des Provinces-Unies, six S[ta]dhouders tous de la Maison de N[as]sau. Chacun d'eux, à l'exceptio[n] dernier qui commence, régna rant plusieurs années ; & il passé sous leur domination des nemens très-célébres. S'il ar[] donc que quelqu'un racon[] qui concerne la vie & le g[] nement de ces Princes, ce l'Histoire des Stadhouders. M

bé de Renal ſe borne davantage ; il nous apprend ſeulement à quelle occaſion chaque Stadhouder fut créé ; il place le Lecteur au point précis des circonſtances qui accélérerent ces ſortes de révolutions dans les Provinces-Unies. Cela le met ſimplement dans l'obligation d'indiquer les diverſes ſituations de cette République ; les intérêts qui la firent agir ; les démêlez qu'elle eut avec ſes voiſins ; & l'on conçoit que les caractéres particuliers de ces Stadhouders ont dû auſſi entrer dans ſon plan. On verra bientôt que c'eſt un des plus grands ornemens de cette Hiſtoire.

Le Stadhouderat eſt une dignité établie, comme la République même de Hollande, ſur les débris de la puiſſance Eſpagnole. Guillaume I. Prince d'Orange ſe ligua avec les Seigneurs d'Egmont & de Horn contre le Roi Philippe II. Il eut le bonheur de ne pas tomber ſous les coups du terrible Duc d'Albe. La

mort de ses deux Collegues de Rébellion, le plaça à la tête des Flamands ; & enfin à force de temporiser, de sçavoir lier sa partie, de rassembler des secours de toutes parts, il fut élû en 1579. Stadhouder, Capitaine & Amiral Général. M. l'Abbé de Renal peint jusqu'à deux fois ce Fondateur du Stadhouderat. La premiere fois c'est le Portrait de Guillaume tiré en grand & à bien des égards en beau. Le second tableau représente plus particulierement sa maniere de parvenir & de gouverner. » Guillaume » I. comptoit des Héros parmi ses » Ancêtres, & il les surpassa tous. » Sans azile, il eut la hardiesse de » s'exposer au ressentiment d'un » Prince violent & soupçonneux » (Philippe II.) qu'on caractérisoit » par le nom odieux de *Démon du* » *Midy*. Sans force, il eut le cou- » rage d'attaquer la puissance l » plus formidable qui fut alors » Europe. Sans expérience, il e

» l'habileté de triompher des plus
» grands généraux qu'ait peut-
» être produit l'Eſpagne. Sans
» conſeil, il eut l'adreſſe d'amuſer
» quelquefois la nation la plus po-
» litique, & de ne s'en laiſſer jamais
» ſurprendre. Sans tréſors, il eut le
» ſecret de mieux payer ſes Soldats
» que les Maîtres du nouveau mon-
» de, & d'attirer par là ſouvent dans
» ſon camp leurs propres Troupes.
» Sans autorité, il eut le bonheur de
» regner preſque deſpotiquement
» ſur des cœurs altiers, qui prodi-
» guoient leur tranquilité, leur for-
» tune, leur ſang pour éteindre la
» Tyrannie. Après tout, le Chef-
» d'œuvre du Prince Guillaume eſt
» d'avoir ſçû perſuader aux peuples
» qu'il n'étoit occupé que de leur
» liberté, tandis qu'il ne travail-
» loit qu'à devenir leur maître.
» *T*outes ſes démarches, quand on
» les ſuit avec attention, décelent
» viſiblement ſes projets, ſes vûes,
» ſa politique. C'eſt lui qui prépara

» C'est lui qui, sous de frivoles pré-
» textes, soufla le feu des guerres
» Civiles &c.

En général M. l'Abbé de Renal peint tout : son ouvrage est en caractéres. Ainsi Salluste ne mettoi personne sur la scène, sans le fair bien connoître. Il nous sembl toutefois qu'il faudroit un plu grand corps d'Histoire pour tant d portraits ; comme il faut une lor gue galerie pour une nombreus suite de Tableaux. Quelqu'un d roit peut-être aussi à cette occasio que la broderie dans un habit r

ste, il posseda la guerre en grand
aître, & ensuite on le fait aller
: pair avec Montecucully pour
science des marches & des cam-
:ments; avec Vauban, pour le
lent de fortifier; avec le Prince
ugene, pour l'adresse de faire
ıbsister de nombreuses Armées,
ıns des Pays stériles ou ruinés;
vec Vendôme, pour tirer du sol-
at dans l'occasion plus qu'on n'a
roit d'en attendre; avec Condé,
our le coup d'œil qui décide du
ıccès des Batailles; avec Char-
:s XII. pour sçavoir rendre les
'roupes presque insensibles à la
aim, au froid, à la fatigue; avec
'urenne, pour le secret de mé-
ager la vie des hommes. De plus
n décrit les ressorts qu'il fit jouer
our détruire le grand Pension-
aire Barneveld, pour tirer parti
le la secte des Gomaristes. Voilà
. ns doute un des Portraits les plus
:hevés, les plus magnifiques qui
· trouvent dans l'Histoire. On lit

cela avec beaucoup de plaisir ; mais critiquerons-nous trop en demandant si tous ces grands traits s'accordent bien avec un mérite absolument resserré dans la science militaire ? Et cette science même, portée à la perfection, telle qu'on la reconnoit dans Maurice, peut-elle se trouver dans un homme *médiocre en tout le reste ?* Ne donnera-t'on qu'une sorte d'esprit à un Général qui sera Montecuculli, Vauban, Eugene, Vendôme, Condé, Charles XII. & Turenne ? Et ce Général sera-t'il simplement le plus *grand Officier d'Infanterie qui ait paru depuis les Romains*; comme notre Auteur le dit du Prince Maurice, en citant le temoignage du Chevalier Folard ? Ce sont là au reste des doutes que nous proposons, & que les Militaires sont bien en état de résoudre. Il est toujours vrai que morceau qui nous donne occasi de faire ces remarques est tracé

in de Maître, en le considérant plement du côté de l'expression, l'ensemble des idées, & de la acité des images.

Voici encore le 3ᵉ Stadhouder; deric Henri frere de Maurice, à l'on ne donne qu'*une passion* *qu'un talent* : c'étoit celui de la erre. Du reste, esprit moderé, sque sans ambition, plus jaloux vivre tranquille que de monter Trône par les hazards & les tra-ıx. Il fit toutefois la guerre avec plus grand succès; & il ne lui nqua pour mettre le comble à gloire que de terminer sa vie ıs les combats. Car ses dernie- années se ressentirent de l'af-ssement de son esprit. Sous lui, l'Abbé de Renal indique le nd grogrès du Commerce des ovinces-Unies. C'est un mor-au qui ne peut manquer dans listoire générale ou partielle d'u- République toute de Négo-ces.

170

Le 4e St

fils de Fréderic

dans ses projets. Il vou

ver les Troupes que la Répub

avoit intérêt de congédier. Il p

tendit subjuguer sa patrie, & il

seroit venu à bout sans la fer

de Corneille Bicker, un de ces

blicains sans respect humai

sont toujours armés des e

de l'ancienne Rome & du

liberté, pour remuer l'in

de leurs concitoyens. G

n'eut ni la constance d

verser, ni l'habileté

vuës. Il tomba dans

néral qui le condui

tombeau.

fils Guill

; leur naissance qui étoit
re , leurs connoissances
ient étenduës , leur santé
ɔit inaltérable , leur tra-
ıi étoit continuel , leurs
s qui étoient innombra-
leur réputation qui étoit
selle , leur autorité qui
ımense. Cependant ils se
ɔloient peu. Cromwel
rrivé aux honneurs par le
la trahison , le parjure.
e Wit y étoit parvenu par
ɛns , des services , de l'ex-
:e. Le Protecteur étoit au-
x , remuant , né , ce sem-
ɔur changer le monde : le
Pensionnaire ennemi de
:ssion , de la discorde , de
ɛnce. Le premier rappor-
'accroissement de sa fortu-
; liaisons , sa patrie , sa re-
Le second, sans négliger ses
s , honoroit ses amis , son
n Dieu. L'un avoit une fier-
: arrogance qui faisoit tout

ployer & qui résistoit à tout, ...
» tre une dignité, une autorité na-
» turelle qui pouvoit tout & à la-
» quelle rien ne résistoit. L'Anglois
» étoit également habile à pénétrer
» les desseins des autres, & à ca-
» cher les siens ; d'autant plus im-
» pénétrable qu'il affectoit en pu-
» blic la candeur & la liberté. Le
» Hollandois aussi adroit, sans être
» fourbe, cachoit sous un air aisé
» & naturel les vûes les plus éten-
» dues. Il ne manqua à la fortune
» du Protecteur qu'un fils capable
» de lui succeder ; & à celle du
» grand Pensionnaire qu'une mort
» digne de lui. De ces deux rivaux,
» le mieux secondé devoit l'empor-
» ter, & Cromwel eut cet avan-
» tage ».

Ce Jean de Wit si honnête hom-
me & si bon citoyen fut recom-
pensé comme l'étoient autrefois
illustres Athéniens qui avoi-
gouverné ; il fut massacré avec
frere, & cette mort établit

sammenr le Stadhouderat du Prince d'Orange, qui devint aussi Roi de la Grande Bretagne. *En usurpant l'un, il conserva l'autre, & il alloit se consoler souvent à la Haye des chagrins qu'on lui donnoit à Londres.*

Après lui la dignité de Stadhouder de toutes les Provinces-Unies n'a été conferée qu'à celui qui vient d'en être revêtu, & qui s'appelle Guillaume Charles Frison Prince de Nassau.» On sçait dit »l'Auteur, qu'un Stadhouder n'étoit » pas du goût des Magistrats Hol- » landois, & qu'ils ont cédé, mal- » gré eux, aux caprices de la multi- » tude. Ce n'est pas l'esprit qui » leur a manqué, c'est le cœur. » Ils avoient assez de lumieres » pour connoître l'intérêt public; ils » ont eu trop peu de fermeté pour » le procurer. Le goût du peuple » commence à régler les affaires » des Provinces-Unies, comme l'in- » solence des Janissaires dicte les

» résolutions du Divan. Une Répu-
» blique de Négociants se conduit
» comme un Empire purement
» Militaire. Un vice si énorme
» dans le gouvernement paroît fa-
» voriser l'opinion de l'homme du
» monde qui a le plus approfondi
» la constitution de cet état, c'est
» le Cardinal Bentivoglio ». Et M.
l'Abbé de Renal termine son ou-
vrage par les conjectures de ce Pré-
lat, touchant les causes de destruc-
tion qui sont dans la République
Hollandoise.

Finissons cet Extrait en disant qu'on y remarque des expressions qui ne se trouveront apparemment pas dans une nouvelle Edition : nous les indiquerions, si ces petits défauts pouvoient balancer les véritables & grandes beautés répandues dans cette Brochure. L'Auteur nous promet une Histoire des révolutions de Gênes ; c'est une entreprise beaucoup plus importante que celle-ci. Quelle occasion de

lans tous les genres & se-
es les manieres ! Et qui
it déjà à se représenter les
, les Adorne , les Doria,
caut , & surtout nos deux
Lois Louis XII. & Fran-
ns compter les évènemens
dernes : tout cela sous l'é-
inceau qui vient de nous
: le Stadhouderat de Hol-

ARTICLE XC.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

A *Collection* &c. C'est-à-dire *Recueil de Poëmes Originaux du Comte de Rochester, des Chevaliers Howard, & Hubbard, & de Messieurs Wolseley, Prior, Dryden &c.* v. in-8°. par Souscription.

Odes Angloises sur divers sujets Allégoriques par M. Collins. L'Auteur de ce Recueil passe pour très-sçavant dans la langue Grecque, qualité qu'on remarque aujourd'hui comme une sorte de Phénomene.

Recherches sur le rapport qui se trouve entre les ouvrages des Poëtes Latins & les morceaux qui *nous*

des *Anciens Artistes*, par
nce *fol.* Le dessein de ce li-
fort beau. On y compare le
des Arts avec celui de la
Depuis *Ennius* jusqu'à *Ju-*
c'est le Régne des Poëtes
; & c'est aussi dans cet espa-
:ems qu'on considere les
a Sculpture, la Peinture, le
les Monetaires &c. Il a fal-
la comparaison citer beau-
e morceaux des Auteurs,
ıcoup d'Antiques; ces cita-
onnent lieu d'expliquer tous
numents les uns par les au-
: M. Spence employe pour
la l'art du dialogue dont un
ıcipaux avantages est d'é-
a matiere, & de soulager
ion des Lecteurs.

ıVINCES-UNIES.

De Leyde.

z Jean Van Kerkhem. *Les*
res de Jacques Auguste Com-

te de Savigniona, Ministre d'Etat du Roi de Pologne Frideric Auguste 2. *vol. grand in-8°. Holl.*

Chez Abraham Kallevier : *nouvelle Ecole, ou Bibliotheque des sçavans*, Tome 1. 8°. Holl. C'est une espece de Journal.

De Rotterdam.

Chez Pierre Van Gilst : *Enchiridion, seu Linguæ Latinæ Thesaurus* &c. Studio & opera Theodori à Gülpen.

Chez le même : *le commencement & la fin du monde* ; Poëme, par Jacob Kasteleyn. 4°. *Holl.*

Chez Alardus Van Eyh : *Traité de diverses expériences touchant l'Electricité* par William Watson traduit de l'Anglois, 8° *Holl.*

France.

De Paris.

Le goût & le Caprice, Epitre à Madame du Bocage, qui a remporté le prix de Poësie à l'Academie

.ouen. Par M. *Fontaine*. Chez
ult Quai de Gêvres. *Brochu-*

y a deux parties dans ce petit
me, la premiére pour *le Goût*
. seconde *pour le Caprice*. La
niere est une espece d'Histoire
le Tradition *sur le Goût*, la se-
le est une description des effets
Caprice. La premiére montre
Auteur instruit du progrès des
; & la seconde un bel esprit
ement allarmé de la décadence
t ils sont menacés.
M. Fontaine décrit ainsi le régne
Goût dans l'ancienne Idylle.

Tempé retraite fortunée,
Beaux ombrages, Valons chéris
Qu'arrosent les eaux du Pénée;
Jadis sur vos gazons fleuris,
Quittant l'Héroïque trompette
Pour enfler les doux Chalumeaux,
Le Dieu du Goût prit la Houlette
Et vint conduire les Troupeaux.
Il chanta les plaisirs Champêtres,

Le Printems, les riches moissons,
Et Théocrite au pied des Hêtres
Du Dieu répéta les Chansons.
Par cette riante peinture
Le Gout ami de la Nature
Voulut dès-lors la faire aimer.

Il décrit ainsi le temple du Caprice.

Dans la région des vapeurs,
Et de la matiere subtile,
Est un Temple immortel azile
Du Dieu des brillantes erreurs.
Génie aveugle de la France,
Usurpant un culte étranger,
L'inconstant Caprice balance
Les esprits d'un peuple leger.
Les vents élevent un nuage,
Qui, varié dans sa couleur,
Porte sur sa molle épaisseur
Le Temple de ce Dieu volage.
Là rassemblés autour de lui
Les vertiges, la fantaisie,
La mode & la bizarrerie
A son Thrône servent d'apui.
Les songes déployant leurs ailes

les airs au gré de leurs jeux,
:mple ministres fidéles
hent à nos foibles yeux.

:ription est soutenue, &
l une Critique assez légere
es petits amusemens de
faux bel esprit, des illu-
lominent dans les façons
dans les compositions lit-
ans tout le détail des arts.
est quelquefois diffus, il
e quelques vers négligés,
e n'est pas toujours aussi
qu'il pourroit être; mais
t disconvenir qu'il n'y ait
:tit morceau beaucoup de
.vention & de délicatesse.

n Funébre de la Reine de
Duchesse de Lorraine, pro-
: 19. de Mai 1747. par
oé Clément &c.
la veuve Mazieres, &
tiste Garnier rue Saint
&c.
texte des Proverbes, *Date*

ci de fructu manuum suarum, & laudent eam in portis opera ejus; l'Orateur rassemble tous les caractéres de la femme forte, & il les applique à la Reine de Pologne: ce morceau préliminaire est fort beau & présente, comme en abrégé, tout le discours. L'idée des deux parties qui le composent, est que la Reine fut grande par les qualités naturelles, & plus grande par les sentimens de la Religion. *Si je considere en elle les avantages de la Nature, je ne vois aucune grandeur humaine au-dessus d'elle; si j'examine en elle les sentimens que la Re ligion lui avoit inspirez, je la voi elle-même au-dessus de toutes l grandeurs*. Premiere partie. C' l'éloge de l'Illustre Maison Op linski dont étoit la Reine; & développement du caractére cette Princesse. La premiere s division est plus dans l'Historio & la seconde analise décom les qualités morales de la R

de son esprit qui étoient
deur des idées, la sagesse
seils; la science des mœurs
outumes de chaque nation;
e son cœur qui furent la
é, la générosité, l'amitié,
noissance; & de l'assem-
tant de vertus se formoit
ctere de *Majesté* que l'Ora-
ose ainsi : » La vraie Ma-
disoit un ancien sage (Ci-
) dépend essentiellement
xemption de toute passion
ée. C'est un air de gravité
istesse, de dignité sans hau-
c'est une certaine égalité
qui se manifeste par une
té constante sur le front;
odeste assurance dans le re-
une mâle fermeté dans le
ien; c'est un noble sérieux
bannit point les graces,
proscrit, ni les ris, ni les
ui imprime le respect, sans
ter de terreur, & donne de
fiance, sans enhardir jusq

» qu'à la familiarité. Elle se sou-
» tient dans tous les âges, & ne se
» dément dans aucune circonstan-
» ce. La crainte ne peut non plus
» l'abbattre, que la cupidité la
» troubler ; & comme elle s'est al-
» liée d'abord avec le vif enjoue-
» ment du premier âge, elle s'ac-
» corde encore avec les rides de la
» vieillesse. C'est le Portrait même
» de la Reine de Pologne que je
» viens de rendre &c.

La seconde partie, célébre les vertus Chrétiennes de la Reine, sa piété, son esprit de foi, sa soumission à l'Eglise, son zéle, sa modestie, sa patience, sa charité &c. Et tout cela est justifié, par les traits principaux de sa vie, qui ne fut durant longtems qu'un tissu de gloire & d'humiliations, de prosperitez & de disgraces, de craintes & de consolations. Il faut lire tout ce détail, cet enchaînement d'éloges bien mérités & bien distribués. M. l'Abbé Clément parlant des réve-

ons qui agitérent la Pologne au
mmencement de ce siécle fait
ï le Portrait du Roi de Suede.
harles XII. Héros trop mal con-
u parmi nous, quoiqu'aucun
eut être n'ait mérité de l'être da-
antage, grand par l'assemblage
: toutes les vertus guerrieres,
orales & politiques, aussi re-
outable dans ses Conseils qu'à
tête de ses armées, hardi par
ison & avec prudence, sage
ns lenteur & sans perplexité,
ai judicieux, délicat & consi-
nt, ennemi généreux & magna-
ne, ne connoissant d'autre in-
rêt que la gloire, il n'eût enfin
ouvé dans toutes les bouches
ie des éloges, s'il eût été aussi
nstamment heureux qu'il fut
ujours supérieur à ses pertes. »

. . . .

)n nous adresse la lettre suivan-
r l'Article LX de nos Mémoi-
(2. vol. de Mai). *En la trans-*
ant ici, nous satisfaisons à

la promesse tant de fois réitere d'insérer dans ce Journal les objections qu'on auroit à faire sur no extraits ; & nous croyons en mêm tems donner une nouvelle preuve c notre entiere impartialité dans Procès pendant entre MM. les Mé decins & MM. les Chirurgiens.

M. R. P.

J'espere que vous ne me sçaure point mauvais gré de quelques ré flexions, ausquelles, quoique je n sois pas Médecin, il m'a paru qu l'Article LX. du second vol. de v tre Journal du mois de May de nier pourroit donner lieu. Cet ticle a pour objet Le *Mémoire p le sieur François de la Peyron &c.* . . . . . .

Je vous assure, & la suit cette Lettre pourra vous en vaincre, que l'esprit de cri n'entre pour rien dans ces obs tions; qu'elles ne partent poin me d'aucunes préventions la cause des Chirurgiens. Le

s qui ſe ſont élevées
x & les Médecins, ſont
à la déciſion d'un Tribu-
me, qui eſt ſeul en état de
ner à l'avantage du Public;
doit attendre cette déci-
reſpect, & dans la pleine
n de trouver dans le ré-
qui ſera rendu, quel qu'il
, la juſtice & la vérité. Je
s M. R. P. dans les mêmes
s, & rien n'eſt plus réel,
perſuadé, que l'intention
annoncez dans ces ter-
us obſerverons une ſi par-
partialité, qu'aucune des
e s'offenſera de ce que nous
ns. C'eſt un plan que vous
i en effet aſſez exactement
qui forme proprement vo-
ait, c'eſt-à-dire dans le
que vous avez rendu des
que préſente le Mémoire
agit, mais en eſt-il de mê-
éambule, dont cet extrait
dé ?

Vous paroiſſez d'abord y déci-
der que les conteſtations qui divi-
ſent les parties ne ſont point de na-
ture à contribuer à la perfection
des deux Arts, ni à la conſervation
de la ſanté & au ſoulagement des
malades. Les Médecins ſoutiennent
cependant que rien n'eſt plus oppo-
ſé au progrès de la Médecine & [illegible]
nie de la Chirurgie que les préten-
tions des Chirurgiens ; que la con-
ſervation de la ſanté & le ſoula-
gement des malades exigent né-
ceſſairement que la Faculté de Mé-
decine ne perde rien de ſes ancien
droits. Les Médecins ont ils tort
ont-ils raiſon? c'eſt ce que je n'ex
mine point, c'eſt ce dont il n'
point ici queſtion. Mais il ſuffit
tel ſoit leur ſiſtême, pour qu'on
puiſſe, ſans prendre parti con
eux, ſuppoſer le contraire.

Il ſemble encore, M. R.
qu'il ne ſeroit pas néceſſair
préſenter comme une choſe
ficile, le maintien de la bon

'e entre les deux Profes-
out est sujet à difficulté,
n'y a point de réglement
:rive à chacun les verita-
nes de son état, ou lors-
refuse à leur exécution.
nt devient aisé en vertu
)i sage & éclairée dont
: est en vigueur. D'ail-
i examinant les Mémoires
:cins, on trouve qu'ils in-
écialement sur l'union qui
:ntre les deux Corps de-
rêt de 1660. jusques dans
iers tems, où, selon eux,
ırgiens ont entrepris de
r un ordre naturel & lé-

ce qui pourroit paroître
encore plus d'une exacte
é, c'est la raison que vous
de la difficulté de cette
harmonie. La voici :
ouverains dont les Etats
nt, si de plus ils ont cha-
ue Province enclavée dans

la domination du Prince voisin, quelque pacifiques qu'ils soient, ont bien de la peine à vivre en bonne intelligence.

Ne seroit-ce pas là, M. R. P. prendre parti pour les Chirurgiens, & souhaiteroient-ils d'autres termes pour exprimer l'égalité & l'indépendance qu'ils ambitionnent & qu'on leur conteste? Cette Province que vous attribuez à la Chirurgie dans l'enclave de la Medecine ne peut être autre chose que *la Médecine externe ou Médecine Chirurgique*. Or c'est là précisément le terrain contentieux. En un mot si la Faculté de Médecine est bien fondée dans des prétentions sur lesquelles vous ne pouvez & ne voulez point prononcer, la théorie de la Chirurgie lui appartient, comme faisant l'unique partie de la Médecine; & l'opération manuelle est l'unique partage des Chirurgiens. Elle a la supériorité, l'inspection sur la Chirurgie, dont elle

ut être qualifiée *Chef.* Les
rgiens n'ont jamais été que
iniftres des Médecins, & la
de l'art de guérir, dont ces mi-
s ont été chargés ne leur a été
ée que pour l'exercer fous les
& par les confeils des Méde-
qui ont toujours confervé la
ipale direction. Ce fiftême ne
oit donc compatir avec l'idée
ux fouverains égaux & indé-
ans. Agréez encore une fois
éflexions, que je fais avec toute
ndeur d'un ami. Je fuis &c.
4 Juillet 1747.

Iontalant, Coignard, Guerin,
Rolin fils publient les Volu-
XV. & XVI, de l'*Hiftoire de*
glife Gallicane &c. 4°. I^er^ vol.
566. fans le Difcours & les
maires, qui en contiennent
Second vol. pages 548. & les
maires XXII. Le premier vol.
end depuis l'année 1398. juf-
à l'an 1417. & le fecond de-
s 1415. jufqu'en 1450.

TABLE DES ARTICLES du mois de d'Août 1747.

ART. LXXXII. *Le Théâtre Anglois.* tome V. 1541
ART. LXXXIII. *Traité du Navire* &c. par M. Bouguer. 1556
ART. LXXXIV. *Nouveau sistême sur la Transmission & les effets du Son* &c. 1588
ART. LXXXV. *Réflexions sur l'origine, l'Histoire & la successio des anciens Peuples* &c. par M Fourmont &c. 16
ART. LXXXVI. *Les préjugés Public* &c. 16
ART. LXXXVII. *Deux Mémo pour les Doyen & Docteurs gens de la Faculté de Méde de Paris,* &c. 1
ART. LXXXVIII, *Histoire du T tre François* &c. t. VIII.
ART. LXXXIX. *Histoire du* *dhouderat.*

ces & des beaux Arts. 1727
C. *Nouvelles Littéraires.*
1710

ERRATA

e Mois de Juin 1747.

76 ligne 7. qui ont servis, *lisez*
vi.
196. ligne 4. Seigneurs *lisez*

15. lig. 7. qui leur dit *lisez* &
it.
17. lig. 22. mais punissoit *lisez*
unissoit.

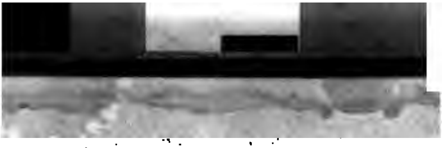
e Mois de Juillet 1747.

93. lig. *penult.* qui fit, *lisez* qui

05. *second vers :* mens divinios
nens divinior.
27. lig. 1. c'étoit *lisez* c'est.
59. lig. 8. risquer *lisez* risque.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.